

# PARIS INSATURABLE

*Eros*



# Paris Insaturable

*Par Eros*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Éthique de la Prédatrice	4
Chapitre 2 : Course sous Haute Tension	14
Chapitre 3 : L'Acier et le Souffle	25
Chapitre 4 : L'Uniforme Brisé	34
Chapitre 5 : Service sous Table	46
Chapitre 6 : L'Antre du Pouvoir	57
Chapitre 7 : Le Ministre et la Chasseresse	67
Chapitre 8 : L'Or et la Chair	73
Chapitre 9 : Fidélité, une Relique	83
Chapitre 10 : L'Embarquement Immédiat	93
Chapitre 11 : Ciel d'Ébène	103
Chapitre 12 : Le Vernissage Obscur	110
Chapitre 13 : La Fatigue des Sens	121
Chapitre 14 : La Trinité du Désir	131
Chapitre 15 : L'Architecte de l'Extase	141
Chapitre 16 : Souveraine de Paris	151

# Chapitre 1

## L'Éthique de la Prédatrice

Le froid de l'aube parisienne glisse contre les baies vitrées de mon loft du Marais, mais ici, sous les plafonds de six mètres de haut, l'air conserve une tiédeur artificielle, saturée de l'odeur de ma propre peau. Je suis allongée, nue, sur des draps de soie noire d'une densité telle qu'ils semblent absorber la moindre parcelle de lumière. Mon corps est ma première architecture, la plus parfaite, celle dont j'ai dessiné chaque ligne de force avec une précision névrotique. Je ne me réveille pas avec la mollesse des vaincus ; j'émerge du sommeil comme on sort d'une phase de calcul.

Je repousse le tissu lourd et me redresse. Mes muscles, longs et secs, se tendent dans un mouvement fluide. Dans le miroir monumental encadré de bronze qui fait face à mon lit, je détaille ma silhouette. Ma peau est d'une pâleur de craie, presque translucide, laissant deviner le réseau bleuâtre de mes veines. C'est une carte routière menant à mes points de rupture. Je passe une main lente sur mon ventre plat, descendant vers l'ombre dense de mon entrejambe. Mes doigts écartent mes grandes lèvres, révélant la muqueuse rose, déjà luisante. Une perle de cyprine s'étire entre mon index et mon pouce, filante, épaisse comme du miel chaud. Je la porte à mes narines, respirant l'odeur âcre et musquée de mon propre désir. C'est le carburant de ma journée.

Pour moi, le monde se divise en deux catégories : ceux qui subissent l'ordre et ceux qui le brisent. Les hommes que je traque, ces spécimens de pouvoir aux costumes cintrés et aux agendas de fer, croient que leur statut les protège de la chute. Ils pensent que l'autorité est un rempart. Ils ignorent que c'est précisément leur besoin de contrôle qui constitue leur plus grande faille. Plus la structure est rigide, plus l'effondrement est spectaculaire.

Je me lève et marche pieds nus sur le béton ciré, le contact froid remontant le long de mes jambes jusque dans mon bassin. Je m'arrête devant la console en onyx de ma salle de bain ouverte. Je ne cherche pas à me parer, mais à m'armer. Je saisis un flacon de verre lourd, un extrait de parfum sans nom, mélange de tubéreuse vénéneuse et de cuir tanné. J'en dépose une goutte entre mes seins, là où la chaleur du cœur fera rayonner l'arôme à chaque inspiration de ma future proie.

Je plonge ensuite dans la douche, réglant l'eau à une température frôlant la brûlure. Le jet frappe ma nuque, mes épaules, ruisselant sur la pointe de mes tétons qui durcissent instantanément, érigeant deux pointes de chair sombre sous l'assaut du liquide. Je baisse la main, mes doigts glissant sur mes hanches, s'enfonçant entre mes cuisses pour nettoyer les restes de la nuit. Je sens la texture de ma propre vulve sous mes doigts, la sensibilité extrême de mon clitoris qui tressaille au moindre effleurement. Je ne cherche pas l'orgasme, pas encore ; je cherche la tension, cette irritation délicieuse qui me rendra impitoyable. Je masse mon méat urinaire, sentant la pression monter, le besoin d'être remplie commençant à pulser comme une seconde horloge interne.

En sortant de l'eau, je ne m'essuie pas totalement. Je laisse les gouttes perler sur ma peau tandis que je m'approche de mon dressing. C'est une pièce aveugle, une cellule de luxe où chaque vêtement est une déclaration de guerre. Je choisis une lingerie de dentelle de Calais, si fine qu'elle semble invisible. Le string se niche entre mes fesses, une simple ficelle qui vient scier doucement le sillon interfessier, créant une friction constante à chaque pas que je ferai dans la ville. Je sens le contact du tissu contre ma fente encore humide, une éponge de soie qui s'imbibe de mes sécrétions.

Je revêts ensuite un tailleur-pantalon en laine froide, d'un gris anthracite presque noir. La coupe est chirurgicale : les épaules sont marquées, la taille étranglée par une ceinture de cuir rigide. Dessous, je ne porte rien. La veste se ferme par un unique bouton, laissant deviner le début de la naissance de mes seins dès que je me penche.

C'est une invitation au blasphème pour quiconque osera baisser les yeux.

Je m'assois devant ma coiffeuse pour le rituel final. Maquillage minimaliste, mais agressif. Un trait de khôl noir qui étire mon regard, me donnant l'air d'un prédateur à l'affût derrière une vitre de bureau de haute sécurité. Je n'utilise pas de rouge à lèvres, seulement un baume qui donne à ma bouche l'aspect de la chair crue, légèrement tuméfiée par le plaisir.

Le téléphone vibre sur le marbre. Un message. "Le Ministre vous attend à 10h pour la présentation du projet de l'esplanade." Je souris intérieurement. Le Ministre. Un homme de cinquante ans, l'incarnation de la stabilité étatique, l'homme qui n'a jamais rien laissé au hasard. Il croit m'engager pour redessiner ses espaces de vie ; il ignore que je viens pour démolir ses fondations. Je sens déjà l'humidité entre mes jambes s'intensifier, la dentelle s'alourdir sous l'effet de l'excitation. Je me lève, ajuste ma veste. Dans deux heures, cet homme, habitué à donner des ordres à une nation, sera à genoux, la bouche ouverte, mendiant pour un millimètre de ma peau, les yeux révoltés par la perte totale de sa dignité de fonctionnaire.

C'est là mon éthique : ne jamais posséder, mais toujours déposséder l'autre de lui-même. Je ramasse mes clés, le métal froid pesant dans ma paume, et quitte le loft. Paris m'appartient, non pas parce que j'en possède les murs, mais parce que j'en contrôle les pulsions les plus sombres. La chasse commence.

L'ascenseur du Ministère glisse dans un silence feutré, une cage dorée qui me dépose au cœur du pouvoir. Les moquettes sont si épaisses qu'elles étouffent le claquement de mes talons, mais je sens les regards des huissiers s'accrocher à la cambrure de mes reins, à la fluidité de ma démarche. Ils s'écartent, s'inclinent, serviles devant l'élégance qui les ignore. Quand la porte de son bureau s'ouvre, l'odeur de l'endroit me frappe : un mélange de cire ancienne, de tabac froid et de cette sueur rance que secrètent les hommes qui craignent de tout perdre.

Il est là, debout derrière son immense bureau de style Empire. Jean-Baptiste. Un nom de saint pour un homme dont les pensées, à cet instant précis, sont en train de se souiller à mon contact. Il tente un sourire professionnel, mais ses yeux trahissent son agonie. Ils descendent sur le revers de ma veste, là où le bouton unique retient avec peine la naissance de mes seins, avant de remonter vers mes lèvres.

— Éléonore. Vous êtes ponctuelle.

— La précision est une forme de courtoisie, Monsieur le Ministre. Ou une forme de contrôle.

Je ne m'assois pas dans le fauteuil qu'il désigne. Je contourne le bureau, envahissant son espace vital avec une lenteur calculée. Je sens la chaleur qui émane de son corps, une onde de choc thermique. Je pose mon dossier sur le cuir vert, mais je ne le lâche pas. Ma main, aux ongles courts et impeccablement laqués, effleure la sienne. Un contact d'une fraction de seconde qui le fait tressaillir comme s'il venait de recevoir une décharge.

— Le projet de l'esplanade, murmure-t-il, la voix légèrement brisée. Nous devrions... examiner les plans.

— Les plans ont changé, Jean-Baptiste.

Je me rapproche encore. Mon parfum, un musc lourd mêlé d'effluves de peau chaude, sature ses poumons. Je vois la veine de son cou battre avec une violence irrégulière. Il est pris au piège entre l'acajou massif et ma présence prédatrice. Je pose ma main sur sa cravate en soie, je la saisis et je tire doucement, l'obligeant à baisser la tête vers moi.

— Vous tremblez, noté-je d'un ton monocorde, presque clinique. Est-ce l'enjeu politique qui vous met dans cet état, ou la perspective de voir ce que je cache sous cette jupe ?

Il ne répond pas. Il ne peut plus. Ses mains agrippent le bord du bureau jusqu'à ce que ses phalanges blanchissent. Je lâche sa cravate pour faire glisser mes doigts sur sa braguette. Le tissu de son pantalon de costume sur mesure est tendu, déformé par son érection déjà massive, palpitante. Je presse ma paume contre la bosse, sentant la rigidité de son membre qui cherche à s'extraire de sa prison de laine. Un gémissement étouffé franchit ses lèvres.

— À genoux, ordonné-je.

L'autorité de ma voix ne souffre aucune réplique. L'homme qui décide des lois budgétaires de la nation s'exécute avec une docilité de chien battu. Il glisse au sol, ses genoux s'enfonçant dans le tapis persan. De ma position dominante, je vois le sommet de son crâne, la raie impeccable de ses cheveux gris. Je déboutonne ma veste, révélant mon soutien-gorge de dentelle noire qui contient à peine le volume de mes seins, les mamelons déjà durcis par l'air frais de la pièce et l'excitation qui me tord le ventre.

Je soulève ma jupe crayon. Je ne porte rien en dessous. L'humidité que je sentais dans le loft a maintenant inondé l'intérieur de mes cuisses. Ma chatte est exposée, ses lèvres charnues et luisantes de cyprine, les poils pubiens rasés de près laissant apparaître une peau rosie par l'afflux sanguin.

— Regardez-moi, Jean-Baptiste.

Il lève les yeux. Le contraste est sublime : son visage de notable, ses lunettes d'écaille, et juste devant lui, à quelques centimètres de son nez, mon sexe ouvert, offrant l'odeur brute de mon désir et le spectacle de mes fluides qui perlent. Il expire un souffle chaud directement contre mon clitoris, un souffle qui me fait frissonner jusqu'à la moelle.

— Goûtez votre architecte, murmuré-je en saisissant ses cheveux pour guider sa face

vers l'antre de ma luxure.

Il plonge. Sa langue, d'abord hésitante, devient vite avide, désespérée. Il la plaque contre ma fente, l'enfonce entre mes lèvres pour aller chercher le goût de ma jouissance. Je sens ses mains remonter le long de mes jambes, ses doigts s'enfonçant dans la chair de mes fesses avec une brutalité qui me ravit. Il lèche, il aspire, il dévore. Le bruit de sa succion remplit le bureau silencieux, un son humide, organique, obscène.

Je rejette la tête en arrière, mes doigts s'accrochant au bord du bureau Empire. La sensation de sa langue rugueuse sur mon clitoris, alors qu'il se gorge de ma cyprine, déclenche une série de spasmes électriques. Mais je ne le laisse pas finir. Je le tire violemment en arrière par les cheveux, l'obligeant à s'arrêter alors qu'il est en plein délire buccal. Son visage est souillé, brillant de ma mouille, ses lunettes de travers.

— Ce n'est qu'un acompte, dis-je avec un sourire cruel. Sortez-le. Maintenant.

Il obéit avec une hâte fébrile, défaisant sa ceinture, luttant avec son bouton. Son sexe jaillit, une verge épaisse, pourpre, dont le gland est déjà couronné d'une goutte de liquide séminal translucide. Elle est tendue vers le plafond, parcourue de veines saillantes. C'est un instrument de pouvoir réduit à sa fonction la plus primaire.

Je m'assois sur le bord du bureau, écartant les jambes au maximum pour lui offrir la vue totale sur mon intimité béante et ruisselante. Je saisis sa verge d'une main ferme, sentant la chaleur brûlante de sa peau. Je la guide vers mon entrée, faisant glisser le gland contre mes lèvres pour l'enduire davantage de ma propre glaire.

— Vous vouliez construire quelque chose, Jean-Baptiste ? Commencez par m'habiter.

D'un coup sec, je m'empale sur lui. La longueur de son membre s'enfonce dans mon canal vaginal avec une force qui m'arrache un cri de pur plaisir. Il est profond, si

profond que je sens son gland heurter mon col de l'utérus. La plénitude est totale, brutale. Mes muscles vaginaux se contractent instinctivement autour de lui, le broyant dans un étau de chair brûlante.

Il agrippe mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma peau comme des griffes. Il commence à pomper, un mouvement de va-et-vient sauvage, désordonné. Le bureau tremble sous les assauts. À chaque coup de rein, le bruit du choc de nos sexes, ce claquement mouillé et sourd, résonne contre les boiseries séculaires. Je vois son visage se décomposer, perdre toute trace d'intelligence pour ne laisser place qu'à la bête.

— Plus vite, Jean-Baptiste. Oubliez votre rang. Oubliez votre nom. Vous n'êtes qu'une queue qui me sert.

Ses coups deviennent erratiques, frénétiques. Il grogne, un son animal qui sort du fond de sa gorge. Je sens sa verge gonfler encore à l'intérieur de moi, le sang y affluant avec une telle pression qu'elle semble prête à éclater. La friction est intense, une chaleur abrasive qui me rapproche de l'abîme. Je sens mes propres fluides, mêlés à sa sueur, couler le long de mes cuisses et tacher le cuir vert du bureau du Ministre.

Le pouvoir n'a jamais eu un goût aussi métallique, aussi concret. Je le domine par ma réceptivité même, aspirant sa force de travail, sa dignité, son essence, tandis qu'il s'enfonce toujours plus loin dans ma chair, cherchant une rédemption qu'il ne trouvera que dans la petite mort. Ses yeux se révulsent, le blanc l'emporte sur l'iris. Il est au bord. Je le sens. Le rythme de son cœur contre ma poitrine est un tambour de guerre.

— Pas encore, murmuré-je à son oreille en serrant mes muscles intérieurs de toutes mes forces pour le suspendre au-dessus du vide. Tu ne jouiras que quand je te l'ordonnerai.

Ma main s'enfonce dans sa chevelure poivre et sel, tirant fermement sa tête en arrière

pour le contraindre à me regarder. Je veux voir le naufrage dans ses yeux, cette démission totale de l'homme d'État devant la prédatrice qui le chevauche. Son visage est une grimace de douleur et de plaisir mêlés, une décomposition de sa prestance habituelle. La peau de son sexe, tendue à l'extrême, frotte contre les parois de mon vagin avec un bruit de succion humide, un rythme sourd qui résonne dans le bois massif du meuble. Chaque coup de boutoir est une tentative désespérée de briser ma volonté, mais c'est moi qui dicte la cadence.

Je contracte mon périnée, enserrant son gland avec une précision chirurgicale. Je sens la pulsation de son urètre contre ma muqueuse, ce tressaillement électrique qui annonce l'inévitable. Sous moi, le cuir vert émeraude du bureau gémit, griffé par mes ongles, tandis que ma propre jouissance commence à monter, non pas comme une vague, mais comme une lame de fond, froide et dévastatrice. La sueur perle sur son front, coule dans ses sourcils, et je me délecte de l'odeur âcre de son excitation, ce parfum de bête traquée qui imprègne l'air confiné du cabinet ministériel.

« Regarde-moi, ordonné-je d'une voix que je force à rester de glace malgré le feu qui me dévore l'entrejambe. Regarde ce que tu es devenu. »

Il obéit, les pupilles dilatées par l'adrénaline et le manque d'oxygène. Il est au bord de la rupture, le corps secoué de spasmes involontaires. Son sexe est une barre de fer incandescente qui me déchire et me comble, s'enfonçant jusqu'à heurter mon col avec une violence délicieuse. Je sens l'afflux de ma propre cyprine, abondante, visqueuse, qui lubrifie ce combat de chair. Le mélange de nos fluides crée une écume blanche à la base de son sexe, maculant ses poils pubiens et la soie de ma lingerie déchiquetée.

Je ralentis brusquement le mouvement, le maintenant dans une agonie de frustration. Je me cambre, offrant mes seins à son regard, les mamelons durcis par le froid de la pièce et l'intensité de l'acte. Je veux qu'il mesure l'étendue de sa soumission. Il tente de relever les hanches pour forcer le passage, pour libérer cette pression qui le torture, mais j'écrase mon bassin contre le sien, verrouillant ses jambes avec les miennes.

« Supplie-moi, Jean. »

Le son qui sort de sa bouche n'a rien d'humain. C'est un râle, une plainte étranglée.  
« S'il te plaît... Éléonore... je t'en prie... »

Je souris, un rictus sans aucune trace de tendresse. C'est le moment. Je relâche la pression de mes muscles, ouvrant grand les portes de mon sanctuaire, et je me remets à marteler son sexe avec une fureur renouvelée. Je ne suis plus une femme, je suis une machine à broyer les certitudes. Le rythme devient frénétique, une collision sauvage de peaux et de muqueuses. Je sens mon propre orgasme arriver, une explosion de lumière noire derrière mes paupières. Mes parois vaginales se convulsent, aspirant son membre dans un mouvement de va-et-vient qui nous conduit tous deux vers l'irréparable.

« Maintenant. Donne-moi tout. »

Le cri qu'il pousse est étouffé contre mon épaule, là où il plante ses dents dans ma chair. Son corps se raidit, s'arc-boute dans une ultime secousse sismique. À l'intérieur de moi, je sens le jet brûlant de sa semence. C'est une invasion saccadée, violente. Le foutre m'inonde, de longs jets puissants qui viennent frapper le fond de mon utérus, m'emplissant d'une chaleur épaisse et envahissante. Je ne cesse pas de bouger, je continue de le traire, de pomper chaque goutte de sa force, chaque parcelle de son autorité qu'il décharge en moi.

Mon propre plaisir explose au même instant, une déflagration qui me vide de toute pensée. Mon vagin se serre par spasmes répétés sur son sexe qui dégonfle lentement, prisonnier de mon étreinte. Nous restons ainsi quelques secondes, haletants, deux épaves échouées sur le cuir de la République.

L'odeur du sexe, lourde et entêtante, remplit l'espace. Je me détache de lui avec une

lenteur calculée. Le bruit de déventousage qui accompagne ma sortie est d'une crudité absolue. Je sens le mélange de sa semence et de mes sécrétions couler lentement entre mes fesses, une trace gluante et chaude qui descend le long de mes jambes. Je me redresse, réajustant ma jupe avec un calme impérial, ignorant l'homme qui gît là, la chemise ouverte, le pantalon sur les chevilles, le regard vide tourné vers le plafond à caissons.

Je ramasse mon sac, mes mouvements sont fluides, précis. Je n'ai pas besoin de miroir pour savoir que mon masque est intact. Je sors un mouchoir en lin de ma poche et j'essuie distraitemment une goutte de foutre qui perlait sur mon genou.

L'éthique de la prédatrice ne tolère aucun remords, seulement la satisfaction du travail accompli. Il n'est plus un Ministre, il n'est plus qu'un homme vidé, une marionnette dont j'ai sectionné les fils. Je quitte la pièce sans un mot, le claquement de mes talons sur le parquet de Versailles marquant le point final de cette partition. Demain, il signera les décrets que j'ai préparés. Il le fera parce qu'il sait désormais que je possède ce qu'il a de plus précieux : sa chute.

En traversant l'antichambre, je croise le regard de son secrétaire particulier. Je lui adresse un sourire poli, presque angélique. Le pouvoir est une affaire de goût, et ce soir, j'ai le palais comblé. La journée commence à peine, et Paris m'appartient déjà.

# Chapitre 2

## Course sous Haute Tension

Le mélange visqueux glisse avec une lenteur provocante le long de la face interne de ma cuisse droite. C'est une sensation lourde, presque poisseuse, où la chaleur du foutre du Ministre se mêle à l'humidité plus fluide de ma propre excitation. À chaque pas que je fais sur le marbre de l'antichambre, je sens cette traînée thermique s'allonger, franchissant la limite de mon genou. Je m'arrête une seconde, le buste droit, ajustant ma veste de tailleur avec une précision chirurgicale. Derrière la porte close, l'homme qui dirige les politiques de ce pays est une épave charnelle, prostré sur le tapis de soie, le pantalon entravant ses chevilles et le souffle court.

Le secrétaire particulier lève les yeux de son écran. Son regard est une sonde de verre, oscillant entre le respect dû à mon rang et l'instinct animal qui lui hurle ce qui vient de se passer de l'autre côté du bois précieux. Je ne lui laisse pas le luxe du doute. Je plante mes yeux dans les siens, froide, souveraine. Je sens une goutte plus dense s'écraser sur le cuir de mon escarpin. Sans quitter le secrétaire des yeux, j'ouvre mon sac à main, en s'extrais un mouchoir de lin blanc frappé de mes initiales et, d'un geste d'une lenteur obscène, je soulève le pan de ma jupe jusqu'à mi-cuisse.

Le tissu remonte, dévoilant la peau rougie par les frottements et la trace brillante, presque nacrée, qui zèbre ma jambe. Je presse le lin contre ma peau pour éponger l'excès de semence. L'odeur remonte, âcre, fécale et sucrée à la fois. Le secrétaire déglutit, le son de sa salive est une défaite. Je lâche le mouchoir souillé dans la corbeille en cuir et je repars, le claquement de mes talons résonnant comme une sentence dans le silence pétrifié du Palais de Versailles.

L'aube parisienne est un scalpel de lumière froide qui découpe les jardins. L'air

matinal s'engouffre sous ma jupe, séchant la pellicule de fluides qui tapisse encore mon intimité. Je sens ma vulve battre, gonflée, irritée par la violence de la pénétration que je viens d'imposer. Ma chair est une plaie ouverte, saturée d'une jouissance qui ne demande qu'à être réactivée.

Une berline noire aux vitres opaques m'attend au bas du perron. La portière s'ouvre avant même que j'atteigne le véhicule. Le chauffeur est un homme d'une trentaine d'années, la nuque rasée de près, les mains gantées de cuir noir enserrant le volant avec une rigueur militaire. Son regard accroche le mien dans le rétroviseur central au moment où je m'installe sur la banquette arrière. C'est un homme de l'ombre, habitué au silence, mais je perçois immédiatement la tension qui raidit ses trapèzes. L'odeur que je transporte — ce parfum de sexe brut et de pouvoir humilié — sature instantanément l'habitacle confiné.

— Rue du Faubourg Saint-Honoré, dis-je d'une voix monocorde, sans inflexion.

Il ne répond pas, mais le tressaillement de sa mâchoire est un aveu. La voiture s'élanche dans un sifflement électrique. Je m'adosse au cuir froid, écartant légèrement les jambes. Ma jupe remonte, dévoilant le haut de mes bas de soie et la chair nue qui commence déjà à perler à nouveau de sécrétions. Je vois ses yeux, dans le miroir, descendre vers l'entrejambe de ma silhouette sombre. Il essaie de rester professionnel, de garder le regard sur la route, mais la prédation est une fréquence radio qu'il ne peut s'empêcher de capter.

Je plonge ma main droite entre mes cuisses. Mes doigts rencontrent immédiatement la viscosité chaude. C'est une mélasse épaisse, un mélange de cyprine transparente et du sperme blanchâtre du Ministre qui continue de s'écouler de mon col. Je retire mes doigts, les observe, saturés de ce liquide brillant dans la lumière crue du matin qui filtre par le pare-brise.

Le chauffeur a les mains qui se serrent sur le volant jusqu'à en faire craquer le cuir. Il

a vu. Il sait que je suis en train de manipuler les restes d'un autre homme sur ma propre peau. Le silence dans la voiture devient une matière solide, une pression acoustique qui lui compresse les poumons. Je porte mes doigts à mes lèvres, je les lèche avec une application méthodique, goûtant l'amertume du sel et la saveur métallique de l'effort.

— Vous semblez contracté, observai-je, ma voix n'étant plus qu'un murmure feutré qui rampe sur sa nuque.

Il ne répond toujours pas, mais son souffle s'est accéléré. Sous son pantalon de costume sombre, je devine sans peine l'érection qui commence à déformer le tissu, une réaction physiologique involontaire à la puanteur de ma luxure. Je glisse à nouveau ma main sous ma jupe, mes doigts s'enfonçant cette fois plus profondément, cherchant la fente béante, les lèvres gorgées de sang qui palpitent au rythme de mon cœur. Je sens le gland du Ministre qui m'a martelée laisser place à une vacuité avide.

Je commence à me masser, produisant un bruit de succion humide, un clapotis organique qui emplit l'habitacle. Je vois ses yeux dans le rétroviseur : ils sont dilatés, sombres, fixés sur le mouvement de mon bras sous l'étoffe de ma jupe. Il n'est plus un chauffeur, il est une proie que j'attire dans le sillage de mon insatiabilité. Je pousse un soupir rauque, exprès, une expiration qui libère les phéromones de ma propre jouissance.

— Arrêtez-vous sur le bas-côté, ordonnai-je.

Nous sommes sur une portion déserte, bordée de grands arbres centenaires dont l'ombre noie la berline. La voiture pile net, projetant mon corps vers l'avant. Le silence qui suit est plus violent qu'un cri. Il ne bouge pas. Il reste les mains sur le volant, les jointures blanches. Je vois sa poitrine se soulever violemment.

— Passez derrière, dis-je, mon regard ne le lâchant pas.

C'est un ordre de domination pure. Il n'y a aucune séduction, seulement l'asymétrie brutale de ma volonté face à son besoin organique. Il hésite une fraction de seconde, le temps que son éducation et son professionnalisme fassent un dernier tour de piste avant de s'effondrer. Il coupe le moteur, sort de la voiture et ouvre la portière arrière. L'air frais s'engouffre, mais il ne parvient pas à dissiper la moiteur de l'habitacle. Il se tient là, debout dans l'ouverture, son visage marqué par un mélange de terreur et de désir dévastateur. Son érection tend son pantalon comme un arc. Il regarde mes jambes écartées, le liquide qui brille sur mes cuisses, et l'invitation muette de ma main qui continue son travail de pétrissage charnel.

Il s'exécute, s'engouffrant dans l'habitacle étroit avec la raideur d'un condamné. La portière se referme dans un claquement sourd, scellant notre huis clos de cuir et d'ombre. L'espace est soudain saturé de son odeur : un mélange de tabac froid, de déodorant bon marché et de cette effluve âcre que secrète le corps d'un homme aux abois. Il s'installe sur le bord de la banquette, les genoux frôlant les miens, incapable de soutenir mon regard.

— Regarde-moi, ordonné-je d'une voix monocorde, dépourvue de la moindre inflexion de douceur.

Ses yeux remontent lentement le long de mes collants filés, s'attardent sur le triangle de soie noire qui ne cache plus rien de mon humidité, pour enfin ancrer ses pupilles dilatées dans les miennes. Il tremble. Ce n'est pas de la peur, c'est une surcharge électrique. Je vois la veine de sa tempe battre au rythme d'un cœur qui menace d'exploser.

— Tu sais pourquoi tu es ici, n'est-ce pas ?

Il tente d'articuler une réponse, mais seul un râle étouffé franchit ses lèvres sèches. Je ne lui laisse pas le temps de reprendre ses esprits. J'attrape sa main droite, celle qui

tenait le volant avec tant de zèle quelques minutes plus tôt, et je la plaque brutalement contre mon entrejambe. Le contraste est violent : la rudesse de sa peau calleuse contre la finesse de mes lèvres génitales gorgées de sang. Je sens ses doigts se crispier instinctivement.

— Travaille, dis-je en penchant la tête en arrière contre le dossier de cuir.

Il commence à bouger, d'abord avec une hésitation maladroite, puis avec une urgence animale dès qu'il sent la chaleur poisseuse qui émane de moi. Ses doigts s'enfoncent, écartent la chair, cherchent le noyau de mon plaisir avec une précision de prédateur qui a faim. Je sens ses ongles griffer légèrement mon périnée, une douleur exquise qui me fait cambrer le dos. Ma propre main ne quitte pas son cou, mes doigts s'enfonçant dans ses muscles trapèzes pour maintenir sa tête à la distance exacte que j'ai décidée.

— Sors-le, commandé-je en désignant du menton la bosse obscène qui déforme son pantalon de costume noir.

Il ne se fait pas prier. Ses gestes sont saccadés, fébriles. Le bruit de la fermeture éclair qui descend déchire le silence feutré de la berline. Il libère son sexe, une verge massive, sombre, parcourue de veines saillantes qui semblent palpiter sous la peau fine. Le gland, d'un pourpre sombre, est déjà perlé d'un liquide séminal limpide qui brille sous les reflets ambrés des lampadaires extérieurs. L'odeur de son excitation monte, brutale, musquée, presque étouffante.

Je lâche son cou pour saisir sa verge à pleine main. Elle est brûlante, dure comme de la pierre. Je fais glisser le prépuce d'un mouvement lent, méthodique, observant chaque millimètre de cette chair tendue à rompre. Il laisse échapper un gémissement sourd, la tête rejetée en arrière, les yeux révulsés.

— Tu es si pressé que ça de te vider dans ma voiture ? murmuré-je en serrant ma

poigne.

Je ramène sa main à ma bouche. Je lèche ses doigts, goûtant mon propre sexe mêlé à la sueur de sa paume. L'asymétrie est totale : je l'utilise comme un accessoire de luxe, un moteur organique destiné à servir mes pulsions. Je guide à nouveau ses doigts vers mon clitoris, que je sens durcir et pointer sous ses caresses de plus en plus brutales.

— Plus fort. Je veux sentir tes os contre les miens.

Il obéit, perdant tout vestige de décorum. Il s'avance sur la banquette, se hissant presque sur moi. Sa verge cogne contre ma cuisse, y laissant une traînée de cyprine et de sperme pré-éjaculatoire. Il plonge deux doigts profondément en moi, cherchant à atteindre le col, tandis que son pouce écrase mon bouton de chair avec une force qui me tire un cri rauque.

Je ne suis plus une cliente, il n'est plus un chauffeur. Nous sommes deux mécanismes biologiques s'emboîtant dans l'obscurité d'un habitacle à cent mille euros. Je saisis ses cheveux, tirant sa tête vers mon décolleté. Il s'acharne sur mes seins à travers la dentelle de mon soutien-gorge, ses dents cherchant mes mamelons, les mordant avec une violence contrôlée qui me fait frissonner jusqu'à la moelle.

Je sens son sexe contre mon ventre, pulsant, réclamant son dû. Je baisse les yeux sur sa verge qui se balance au rythme de ses mouvements frénétiques. Elle est magnifique de brutalité brute, un instrument de plaisir pur, dépourvu de tout sentiment. Le méat est grand ouvert, laissant perler des gouttes de plus en plus épaisses.

— Tu ne jouiras que quand je te le dirai, haleté-je à son oreille, mes dents frôlant son lobe. Pas avant. Tu vas rester comme ça, à la limite, jusqu'à ce que je décide que tu as assez servi.

Ses doigts redoublent de vigueur à l'intérieur de moi, créant un bruit de succion humide, un martèlement charnel qui résonne contre les parois de cuir. Je sens les parois de mon vagin se contracter violemment autour de sa main, aspirant chaque mouvement, chaque friction. La tension monte, insupportable, une chape de plomb électrique qui s'abat sur nous. Je commence à perdre pied, le pouvoir que j'exerçais sur lui se muant en une dépendance physique absolue à ses gestes de brute.

Je passe ma jambe par-dessus son épaule, m'ouvrant totalement à ses assauts. L'air dans la voiture est devenu rare, saturé d'humidité et de la vapeur de nos souffles courts. Il ne me regarde plus, il est concentré sur la mécanique de mon plaisir, ses yeux fixés sur le point de jonction entre sa main et mon sexe, là où la peau devient rouge, là où les fluides s'accumulent pour former une flaque sombre sur le cuir perforé du siège.

Je sens le premier spasme arriver, une onde de choc qui part de mon bas-ventre pour irradier dans tout mon corps. Je serre sa verge plus fort, sentant les pulsations de son sang contre ma paume. Il est au bord du gouffre, ses muscles sont si tendus qu'ils semblent prêts à se déchirer.

— Regarde-moi maintenant, ordonné-je dans un souffle court. Regarde ce que tu fais.

Il relève la tête, son visage est un masque de concentration et de luxure dévastée. Il voit mes lèvres trembler, mes yeux se voiler. Il sent mon sexe se refermer comme un étau sur ses doigts. Le rythme s'accélère encore, dépassant les limites du supportable. La voiture oscille légèrement sur ses suspensions, un métronome silencieux au milieu de la nuit parisienne.

— Ne t'arrête pas, grogné-je en sentant l'orgasme monter comme une lame de fond. Continue de me labourer. Je veux sentir chaque pli de ta peau, chaque ongle, chaque millimètre de ta violence.

Sa main s'enfonce plus loin, son poignet heurtant mon pubis avec une régularité de piston. Je commence à voir des taches de lumière derrière mes paupières closes. La frontière entre la domination et l'abandon s'efface dans cette sueur commune, dans ce mélange de parfums coûteux et d'odeurs de bête.

Je sens que je vais basculer, mais je le retiens encore, jouant avec ses nerfs, serrant sa verge d'un geste brusque dès que je sens qu'il va céder, l'obligeant à rester dans cette agonie délicieuse de la frustration pure. Nous sommes suspendus au-dessus du vide, deux corps en fusion dans un écrin de luxe, attendant l'étincelle finale qui réduira tout en cendres.

Je plante mes ongles dans ses trapèzes, sentant le tissu de sa chemise blanche craquer sous la force de ma poigne. Il est une machine de chair et de muscles, un serviteur dont j'ai brisé les digues professionnelles pour ne garder que la bête. Son souffle, court et haché, vient mourir contre mon cou, une vapeur chaude qui sent le tabac froid et le désir brut. Ma main descend, glissant le long de son abdomen contracté jusqu'à la ceinture de son pantalon de costume qu'il n'a pas pris le temps d'ôter. Je dégrafe le métal, libère la fermeture éclair dans un sifflement qui déchire le silence de l'habitacle.

Sa verge jaillit, une colonne de sang pulsante et sombre, veinée de colère. Elle est massive, d'une verticalité arrogante qui défie ma stature de cliente. Je l'empoigne, sentant la peau du fourreau glisser sur le gland déjà perlé de liquide séminal. C'est un contact électrique. Je savoure cette asymétrie : il reste mon chauffeur, les mains accrochées aux poignées de maintien ou au cuir des sièges, mais son sexe commande désormais le rythme de mon agonie.

— Mets-toi entre mes jambes, ordonné-je d'une voix que le plaisir rend rauque. Oublie qui je suis. Sois juste ce que tu es : un mâle qui crève d'envie de salir cette banquette.

Il bascule, son poids m'écrasant contre le dossier. Le cuir gémit. Ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes cuisses, les écartant avec une brutalité sans artifice. Il ne cherche plus à plaire ; il cherche à posséder. Je sens la pointe de son membre, large et brûlante, contre l'entrée de ma vulve. Je suis trempée, ma cyprine coulant en filets chauds le long de mes lèvres gonflées, lubrifiant l'étroit passage que sa virilité s'apprête à forcer.

Il pousse d'un coup sec. Un cri de douleur et de triomphe s'échappe de ma gorge. Il me déchire, m'emplit jusqu'à la racine. La sensation est totale, absolue. Chaque centimètre de sa queue laboure mes parois internes, les écartant avec une force de piston hydraulique. La douleur initiale s'efface instantanément derrière une vague de plaisir si violente qu'elle me donne la nausée. Je sens sa couronne heurter mon col de l'utérus à chaque coup de reins, une percussion sourde qui résonne dans tout mon bassin.

— Regarde-moi, grogné-je en saisissant son visage à pleines mains. Regarde celle que tu es en train de souiller.

Ses yeux sont noirs, vides de toute pensée rationnelle, injectés du sang de l'effort. Il commence un va-et-vient frénétique. Le bruit est obscène : le claquement de son pubis contre mes fesses, le succion humide de ma chatte qui avale et recrache sa queue, le grincement des suspensions de la berline qui oscille sur le bitume parisien. Je ne suis plus qu'un réceptacle, une plaie ouverte qui demande à être comblée. Sa main droite quitte ma cuisse pour venir s'écraser sur mon clitoris, le triturant avec la rugosité d'un homme habitué aux travaux manuels, ignorant la délicatesse pour ne viser que l'efficacité.

L'intensité grimpe d'un cran. Mon corps se cambre, mes pieds cherchent un appui contre les vitres teintées, laissant des traces de buée et de sueur sur le verre froid. À l'extérieur, les lumières de la ville filtrent, projetant des ombres mouvantes sur nos corps entrelacés. Je sens ses testicules lourds battre contre mon périnée, un rythme de

métronome sauvage. La chaleur dans l'habitacle devient suffocante, saturée de l'odeur de nos fluides mélangés au parfum de luxe du cuir.

— Je vais venir... articule-t-il entre ses dents serrées, son corps tendu comme un arc.

— Fais-le. Inonde-moi. Je veux sentir ton foutre brûler mes entrailles. Ne te retire pas, je veux tout.

À ces mots, il perd les derniers vestiges de sa retenue. Ses mouvements deviennent erratiques, d'une violence de possédé. Il m'enfonce dans le siège, me pilonnant avec une rage sourde. Mon propre orgasme explose, une décharge de haute tension qui me paralyse. Mes muscles vaginaux se contractent en spasmes incontrôlables, broyant son membre dans un étau de chair en feu. C'est l'étincelle finale.

Il pousse un râle animal, la tête jetée en arrière, les veines de son cou saillantes sous la peau. Je sens le premier jet de son sperme frapper le fond de mon vagin, une giclée épaisse, bouillante, qui se répand en nappes successives. Il décharge avec une générosité de damné, son corps secoué par des tressaillements violents tandis qu'il vide sa semence en moi. Chaque pulsation de sa queue libère une nouvelle salve de liquide visqueux que je sens couler, débordant de ma vulve pour poisser l'entrejambe de mon ensemble de soie.

Nous restons ainsi de longues minutes, soudés l'un à l'autre, le silence retombant lourdement sur la voiture. L'air est chargé d'une électricité résiduelle. Il finit par se retirer lentement, le bruit de la succion marquant la fin de l'acte. Un mélange de sperme et de cyprine s'échappe de moi, maculant le cuir noir de traînées blanchâtres et brillantes.

Il se rhabille en silence, évitant désormais mon regard, reprenant sa posture de subalterne avec une rapidité presque insultante. Je me redresse, réajustant mes vêtements avec une lenteur calculée, savourant la sensation de sa semence qui

refroidit entre mes cuisses. Je sors un billet de ma pochette, le dépose sur le siège passager.

— Reprenez la route, dis-je d'un ton neutre, comme si rien ne s'était passé. Et nettoyez cette banquette avant votre prochaine cliente.

Il hoche la tête, les mains tremblantes sur le volant. Le moteur vrombit discrètement. La voiture s'élance dans la nuit, me laissant seule avec le souvenir de sa violence et le poids délicieux de son mépris dissimulé sous son uniforme. Le chapitre se referme sur le froid de la vitre contre mon front, tandis que Paris défile, indifférente à la sueur et au foutre qui imprègnent encore l'air confiné de ce salon roulant.

# Chapitre 3

## L'Acier et le Souffle

La vitre est froide contre ma tempe, un trait de glace qui contraste avec la fournaise qui palpète encore entre mes jambes. Dehors, Paris 2026 n'est qu'une traînée de néons bleus et de reflets humides, un décor de verre et d'acier qui défile dans un silence feutré, à peine troublé par le bourdonnement électrique de la berline. L'habitacle est saturé d'une odeur lourde, un mélange entêtant de cuir de Toscane, de mon parfum à l'ambre et de l'âcre sillage de l'orgasme qui vient de s'achever. Ma culotte de soie n'est plus qu'un lambeau inutile, un tissu collant et transparent d'humidité que j'ai réajusté à la hâte, mais qui ne parvient pas à contenir le flux de ma propre jouissance. Je sens chaque cahot de la route, chaque vibration du bitume remonter le long de mes cuisses, ravivant la brûlure de ma vulve gonflée.

Lui ne dit rien. Ses mains, larges, aux jointures saillantes de sportif, sont crispées sur le cuir noir du volant à dix heures dix. Je l'observe à travers le miroir central, captant l'éclair de ses yeux qui font la navette entre la chaussée et mon reflet. Il a vingt-cinq ans, une mâchoire de granit et cette arrogance physique propre à ceux qui pensent que leur corps est leur seule loi. Il est mon chauffeur pour la nuit, un coach que les agences de luxe recyclent en garde du corps quand le soleil se couche. Mais pour l'instant, il n'est qu'une proie dont je mesure la tension à la rigidité de sa nuque. Son uniforme est impeccable, boutonné jusqu'au menton, une armure de tissu sombre qui dissimule la bête que j'ai l'intention de déchaîner.

Sur le siège passager, à côté de lui, le billet de banque que j'ai jeté négligemment gît comme une insulte, froissé, témoin muet de la transaction qui vient d'avoir lieu. La banquette arrière, elle, est maculée. Une tache sombre, visqueuse, s'étale sur le cuir clair, là où mes reins battaient la mesure quelques minutes plus tôt. La buée

commence à envahir les vitres latérales, isolant ce salon roulant du reste du monde, créant une cellule de luxure où le temps s'étire.

— Arrête-toi, dis-je d'une voix que je ne cherche pas à adoucir.

Le ton est sec, impérieux. Je vois ses muscles se contracter sous le tissu de sa veste. Il ne répond pas immédiatement, ses yeux se fixant sur le rétroviseur pour y chercher un signe de faiblesse. Il n'en trouvera pas. Je me redresse, laissant la soie de ma robe glisser sur mes hanches, révélant la marque rouge que l'élastique de mon bas a laissée sur ma peau. Je plonge ma main entre mes cuisses, sans quitter son regard des yeux. Le bruit est obscène dans le silence de la voiture : le glissement de mes doigts contre la chair détrempeée, le clapotis de mes sécrétions qui imprègnent à nouveau le tissu.

Il braque brusquement sur le côté, engageant la voiture dans une contre-allée sombre, sous les frondaisons lourdes du parc Monceau. Les pneus crissent légèrement sur le gravier avant que le moteur ne s'éteigne dans un soupir électronique. Le silence qui suit est plus violent qu'un cri. Il reste immobile, le regard droit devant lui, mais je vois la veine de sa tempe battre avec une régularité furieuse.

— Monsieur le professeur a des principes ? murmuré-je en me penchant vers l'avant, collant ma poitrine contre le dossier de son siège.

Mon souffle chaud vient lécher le lobe de son oreille. Je sens l'odeur de son après-rasage, quelque chose de boisé et de propre, qui ne demande qu'à être souillé. Ma main remonte sur son épaule, mes ongles s'enfonçant dans le rembourrage de sa veste. Il est dur comme du fer.

— Tourne-toi. Regarde ce que tu as fait.

Il obéit avec une lenteur calculée, pivotant sur son siège. Son visage est à quelques centimètres du mien. Ses yeux sont sombres, injectés d'un désir qu'il tente de masquer

sous une écorce de professionnalisme. Je saisis sa main droite, celle qui tenait le volant avec tant de maîtrise, et je la guide de force vers l'arrière, entre mes jambes écartées. Quand ses doigts entrent en contact avec la soie chaude et trempée, il laisse échapper un grognement sourd, un son animal qui déchire son masque de serviteur.

— C'est à moi, ça, n'est-ce pas ? continué-je, en pressant sa paume contre mon clitoris qui bat comme un cœur affolé. C'est l'odeur de ton autorité qui finit par se liquéfier dans ma culotte.

Il ne lutte plus. Ses doigts se referment brutalement sur mon sexe, agrippant la chair à travers le tissu fin. Il ne cherche pas la douceur. Il cherche à marquer sa possession, à reprendre par la force brute ce que je lui ai volé par ma position sociale. Je rejette la tête en arrière, mes reins se cambrant contre le cuir de la banquette, alors qu'il commence à froter avec une vigueur chirurgicale. Le frottement de la soie contre mon méat urinaire déclenche une décharge électrique qui me fait vaciller.

— Tu veux voir ? haleté-je, en attrapant sa cravate pour le tirer plus près de moi, jusqu'à ce que nos lèvres se frôlent. Tu veux voir à quel point tu m'as démolie ?

Sans attendre de réponse, je me laisse glisser sur le sol de la voiture, m'agenouillant dans l'espace étroit entre les deux rangées de sièges. Mes mains se jettent sur sa braguette, mes doigts fébriles luttant avec la fermeture éclair qui finit par céder dans un déchirement métallique. Son sexe jaillit, une verge massive, sombre, déjà tendue vers le plafond de la berline, pulsante d'un sang furieux. L'odeur de l'homme, de la sueur et du mâle en rut, me gifle le visage. C'est brut, sans artifice. Je lèche mes lèvres, savourant déjà le goût de sa peau avant de refermer ma bouche sur le gland pourpre, le noyant dans une salive abondante et chaude.

Je m'enfonce plus loin, ma gorge s'ouvrant pour accueillir la totalité de sa turgescence. Le goût est une déflagration : un mélange d'ozone, de sel et d'une amertume virile qui me tapisse le palais. Il ne recule pas. Au contraire, ses mains

massives, habituées à broyer le fer et à soutenir des charges pesantes, se referment sur mon crâne. Ses doigts s'entremêlent dans ma chevelure avec une brutalité qui m'arrache un gémissement étouffé, m'obligeant à plaquer mon visage contre son bas-ventre. Je sens la rugosité de ses poils pubiens contre mon nez, l'odeur de son excitation qui monte en vagues épaisses, presque solides.

— Continue, ordonne-t-il d'une voix rauque, dépouillée de toute politesse.

Il commence à imprimer un mouvement de va-et-vient, lent mais impitoyable. À chaque poussée, le gland heurte le fond de ma gorge, déclenchant des spasmes de déglutition que je ne cherche plus à contrôler. Ma salive s'écoule, lubrifiant la tige sombre et nervurée qui disparaît et réapparaît entre mes lèvres étirées. Je lève les yeux vers lui, cherchant son regard à travers le voile de mes cils. Il me surplombe, le visage durci par un masque de concentration sauvage. Ses narines palpitent. Il n'est plus le jeune coach poli du club de sport ; il est le prédateur qui a trouvé sa proie dans les entrailles d'acier de la ville.

Je lâche sa cravate pour enserrer ses cuisses. Le tissu de son pantalon de survêtement technique est fin, laissant deviner la dureté des quadriceps contractés. Mes ongles s'ancrent dans sa chair, cherchant une prise tandis que je redouble d'effort. Ma langue travaille le frein, tournoyant autour de la couronne sensible avant de redescendre le long de la veine dorsale, saillante comme un câble électrique sous tension. Je sens son corps tressaillir. Un grognement sourd s'échappe de sa poitrine, vibrant jusque dans ma propre cage thoracique.

Soudain, il me saisit sous les aisselles et me soulage de mon poids, m'arrachant au sol d'un geste sec. La force est asymétrique, humiliante presque, mais elle m'électrise. Il me plaque contre la paroi métallique de la voiture, dont le froid traverse la soie fine de ma robe pour mordre ma peau. Mes jambes s'ouvrent instinctivement, cherchant un appui, et il cale son genou entre mes cuisses, écartant mes lèvres génitales déjà noyées de mes propres fluides.

— Tu mouilles comme une chienne, murmure-t-il à mon oreille, son souffle brûlant contrastant avec la fraîcheur de la rame. Regarde-moi.

Il saisit mon menton, forçant ma tête en arrière. Mon regard se noie dans le sien, sombre et brillant d'une autorité nouvelle. Il baisse une main vers son sexe, qu'il pétrit devant mes yeux, le faisant luire de ma salive et du liquide séminal qui perle déjà au méat. C'est une vision de puissance pure : le contraste de sa peau mate contre la pâleur de mon ventre, l'aspect monstrueux de sa verge qui semble ne plus pouvoir contenir le sang qui l'irrigue.

Il attrape le bord de ma culotte de dentelle, un accessoire de luxe qui ne pèse rien face à sa poigne, et la déchire sans un mot. Le bruit du tissu qui cède est un signal. Ses doigts, calleux et experts, plongent immédiatement dans mon intimité. Il ne cherche pas la douceur. Il cherche à évaluer l'étendue de mon besoin, à mesurer la profondeur du gouffre qu'il a ouvert en moi. Son majeur s'enfonce brutalement, rencontrant une résistance qui cède sous la crue de mon excitation. Il remue son doigt à l'intérieur de moi, cherchant le point de friction idéal, tandis que son pouce écrase mon clitoris avec une régularité de métronome.

Je rejette la tête en arrière, mon dos s'arcquant contre la paroi. Le rythme du train, les cahots sur les rails, tout semble se synchroniser avec les assauts de sa main. Je sens les parois de mon vagin se contracter, serrer ses doigts comme pour les emprisonner. Un gémissement aigu m'échappe, un son que je ne me connaissais pas, brut et animal.

— Tu voulais voir, n'est-ce pas ? répète-t-il en penchant son visage vers le mien, ses lèvres frôlant les miennes sans les toucher. Tu voulais que je te démolisse dans ce wagon puant l'huile et la poussière ?

Il retire ses doigts pour les porter à ses propres lèvres, les léchant avec une lenteur

provocatrice, ses yeux fixés dans les miens. Puis, sans prévenir, il saisit mes hanches et me soulève plus haut encore, mes pieds ne touchant plus le sol. Je sens la pointe de son sexe, énorme et bouillante, venir s'écraser contre mon entrée. Le contact est électrique. La peau de son gland est si tendue qu'elle semble prête à éclater. Il ne pénètre pas encore, il se contente de frotter la tête de son phallus contre ma fente, étalant mon propre foutre et son pré-cum dans un mélange glissant et chaud.

Je suis suspendue à lui, mes bras enlacés autour de son cou, mes doigts crispés sur ses trapèzes d'acier. Chaque mouvement du train fait glisser sa verge contre moi, créant une torture exquise. Je sens les pulsations de son sang contre mon périnée. L'air dans le réduit est devenu irrespirable, saturé de l'odeur de nos corps qui se consomment.

— S'il te plaît, j'étouffe dans un souffle, incapable de maintenir mon masque de femme du monde.

Il sourit, un sourire carnassier qui dénude ses dents blanches. Il n'est pas pressé. Il savoure ma détresse, ma soumission totale à la mécanique de son désir. Il descend une main pour attraper l'une de mes fesses, la pétrissant avec une force qui laissera des marques, m'obligeant à m'ouvrir davantage, à m'offrir sans réserve à la violence de ce qui va suivre. Ses hanches reculent d'un centimètre, juste assez pour prendre de l'élan, et je sens le bout de sa pine forcer l'entrée, commençant à distendre mes chairs dans un étirement douloureux et magnifique.

D'un coup de reins sec, il brise mes dernières résistances. La douleur est une lame de fond, une déchirure nécessaire qui me cloue contre la paroi métallique froide du réduit. Son sexe, d'une rigidité effrayante, s'enfonce en moi avec une autorité brutale, forçant le passage dans l'étroitesse de mon fourreau qui se tend jusqu'à la rupture. Je lâche un cri sourd, étouffé contre son épaule, tandis que je sens mon col de l'utérus percuté de plein fouet par la violence de son assaut. Il ne s'arrête pas. Il reste là, fiché au plus profond de mes entrailles, son gland pesant lourdement contre le fond de mon vagin, savourant les spasmes involontaires de mes parois qui tentent de s'accommoder

de cette intrusion massive.

Je sens son souffle court, brûlant, contre mon oreille. Il ne me regarde pas avec tendresse ; il observe, les sourcils froncés, la manière dont ma chair rougie et gonflée s'enroule autour de sa tige. Il retire sa main de ma fesse pour saisir ma mâchoire, m'obligeant à lever les yeux vers lui. Son regard est un précipice de testostérone et d'arrogance.

— Tu la sens, n'est-ce pas ? murmure-t-il, sa voix vibrant jusque dans mon bassin. Tu sens comme elle te déchire ?

Je ne peux que hocher la tête, incapable de formuler une réponse cohérente. Il commence alors un va-et-vient lent, d'une cruauté calculée. Chaque retrait est presque intégral, laissant ma vulve béante et vide, avant qu'il ne se laisse retomber sur moi de tout son poids, me remplissant à nouveau avec une force qui me soulève de terre. Le frottement de son pubis contre mon clitoris, déjà gorgé de sang et de cyprine, déclenche des décharges électriques qui irradiant jusque dans mes orteils. L'odeur de ma propre excitation, mêlée à la sueur musquée de ce mâle de vingt ans, sature l'espace exigü.

Le rythme s'accélère. Il n'est plus question de luxe ou de décorum. Il me traite comme l'objet de son entraînement, une machine à jouir dont il teste les limites. Ses mains, larges et calleuses, se referment sur mes cuisses pour les écarter davantage, m'ouvrant comme un livre d'anatomie sous la lumière crue de l'ampoule grillagée. Je vois les veines de son cou se gonfler, les muscles de ses bras se dessiner sous la tension de l'effort. À chaque impact, un bruit de succion humide, un claquement de viande contre viande, ponctue nos respirations erratiques.

Je sens mon plaisir monter, une vague de fond incontrôlable, alimentée par la rugosité de l'acte. Je ne suis plus la femme du monde que le Tout-Paris admire ; je suis une femelle aux abois, suspendue aux hanches d'un inconnu qui me défonce avec une

précision athlétique. La paroi derrière moi vibre au passage d'une autre rame de métro, créant une résonance qui amplifie chaque sensation, chaque frisson. Je griffe ses trapèzes, mes ongles s'enfonçant dans sa peau moite, cherchant un point d'ancrage dans ce chaos sensoriel.

— Plus vite... gémis-je, ma dignité définitivement perdue dans l'humidité de cet entre-deux mondes. S'il te plaît... casse-moi.

Il obtempère avec une fureur renouvelée. Les coups de boutoir deviennent frénétiques, une série de percussions sourdes qui secouent tout mon être. Sa verge, brûlante, semble avoir doublé de volume, irritant délicieusement mes parois, ramassant au passage les fluides qui coulent désormais le long de ses testicules. Je sens l'orgasme approcher, une contraction féroce de mon périnée qui enserre son membre comme un étau. Mes yeux se révulsent, ma bouche s'ouvre sur un cri muet alors que les premières vagues de la jouissance déferlent sur moi.

Lui aussi touche au but. Son visage se crispe en une grimace de douleur et de triomphe. Il s'immobilise un instant, enfoncé jusqu'aux bourses dans mon corps convulsé, avant de lâcher une série de coups de reins courts et dévastateurs. Je sens le premier jet de son foutre, brûlant, percuter mon col, suivi de plusieurs autres, massifs, épais, qui m'inondent de l'intérieur. Cette chaleur liquide, cette semence de jeunesse qu'il décharge en moi avec une générosité brutale, achève de me briser. Je m'effondre contre lui, mes muscles lâchant prise, mes jambes tremblantes ne me portant plus.

Il reste en moi quelques secondes de trop, savourant ma défaite, son sexe pulsant encore dans ma chaleur. Puis, avec une désinvolture qui me glace autant qu'elle m'excite, il se retire brusquement. Un bruit de succion obscène déchire le silence retrouvé. Je sens son sperme, mêlé à ma propre jouissance, s'écouler lentement le long de mes cuisses, souillant la soie de mes bas et le béton poussiéreux du sol.

Sans un mot, il réajuste son jogging, ses mouvements redevenant fluides,

professionnels. Il me jette un dernier regard, un regard de propriétaire qui a fini de jouir de son bien, avant de pousser la porte du réduit. L'air frais du tunnel s'engouffre dans la pièce, emportant avec lui l'odeur de notre accouplement. Je reste là, adossée au métal froid, haletante, les entrailles encore vibrantes de son passage, écoutant le bruit de ses pas qui s'éloignent sur le quai, me laissant seule avec le goût du fer et du sel sur les lèvres. Le chapitre se referme sur le silence pesant de la station, tandis que l'acier du métro continue de hurler au loin, indifférent à la petite mort que je viens de vivre.

# Chapitre 4

## L'Uniforme Brisé

Le froid de la paroi d'acier striée me lacère les omoplates, mais cette morsure thermique est une bénédiction face à la fournaise qui palpite encore entre mes cuisses. Je reste immobile, les bras ballants, les paumes à plat contre le métal poisseux de ce réduit technique. À travers la porte entrouverte, le rythme saccadé des pas de l'homme en jogging s'estompe sur le carrelage du quai. Il s'en va, la démarche alourdie par la vidange brutale que je viens de lui imposer, les reins vidés, le souffle court. Il ne se retourne pas. Il ne le peut pas. J'ai brisé son élan de mâle dominant dans l'obscurité de cette alcôve ferroviaire, le réduisant à l'état de simple machine à éjaculer.

Je baisse les yeux sur mes jambes. Le spectacle est une fresque de déchéance et de triomphe. Mes bas de soie noire, d'une finesse de sept deniers, sont irrémédiablement perdus. Ils collent à ma peau, saturés par le mélange visqueux de mes propres sécrétions et de sa semence épaisse qui perle encore de mon sexe. Je sens le liquide chaud, une traînée d'opale laiteuse, s'écouler lentement le long de l'intérieur de ma cuisse gauche, suivant la couture de la soie avant de s'écraser sur le béton poussiéreux du sol. L'odeur est entêtante : un mélange d'ozone, de poussière de frein et de ce musc spermatique, âcre et primitif, qui sature l'air confiné du local.

Je ne ressens aucune honte, seulement une faim qui se régénère. Je redresse l'échine, savourant le glissement de la soie souillée contre mes lèvres génitales encore tuméfiées, grandes ouvertes, offrant au vide la nacre de ma muqueuse congestionnée. D'un geste lent, presque chirurgical, je détache mes jarretières. Je laisse les bas s'effondrer à mes pieds, deux anneaux de ténèbres souillés de foutre, et je les abandonne là, sur le béton, comme la dépouille d'une mue nécessaire. Je sors de mon sac une lingette de soie imprégnée d'un parfum rare — tubéreuse et cuir — et je

nettoie l'excédent de fluides qui macule mon entrejambe. Le contact du tissu frais sur mon clitoris gorgé de sang me tire un gémissement sourd. Je referme ma culotte de dentelle sur ma chair humide, je réajuste ma jupe crayon en cuir souple et je sors du réduit.

Vingt minutes plus tard, l'air saturé de particules fines du métro a laissé place à la brise artificielle et luxueuse des Champs-Élysées. La ville de 2026 brille d'un éclat froid. Je marche, les talons claquant sur le granit, sentant encore l'humidité de l'autre entre mes fesses. C'est ma signature invisible, mon secret sous-cutané.

Je m'arrête devant la façade de verre et de chrome du "Lumière Étoile", un cinéma de luxe dont l'architecture même transpire l'exclusivité. À l'entrée, le dispositif de sécurité est impressionnant. Mon regard s'accroche immédiatement à lui. Il se tient droit, les jambes légèrement écartées, les mains croisées dans le bas du dos. Il porte l'uniforme noir de la firme de sécurité privée : une veste cintrée qui souligne l'envergure de ses épaules, un pantalon à la coupe impeccable et une oreillette dont le fil s'enroule derrière son oreille comme un serpent technologique.

Il a environ trente-cinq ans. Un visage de marbre, des mâchoires carrées, le regard vide et vigilant du professionnel entraîné à l'ordre. Je vois la tension dans ses trapèzes, la force contenue dans ses poignets massifs. Il incarne l'autorité physique, le rempart entre la foule et le privilège. Je sens une décharge électrique traverser mon bas-ventre. Cet homme est une forteresse. Je vais en faire mon terrain de jeu.

Je m'approche, non pas comme une cliente, mais comme une propriétaire. Je réduis la distance de sécurité, entrant dans sa zone intime jusqu'à ce que je puisse percevoir la chaleur qui émane de son corps de prédateur domestiqué. Je m'arrête à dix centimètres de lui. L'odeur de son uniforme neuf, mêlée à une note discrète de vétiver, vient chatouiller mes narines.

« Le système de détection d'incendie de la cabine de projection numéro 4 signale une

anomalie technique, dis-je d'une voix basse, dénuée de toute émotion, mais chargée d'une autorité glaciale. Je suis Éléonore Vane, l'architecte en charge de la maintenance structurelle. »

Il baisse les yeux sur moi. Son regard évalue ma tenue, le luxe de mon sac, la précision de mon maquillage, puis s'attarde une fraction de seconde de trop sur le galbe de ma poitrine sous le chemisier de soie crème. Je vois la pupille de ses yeux gris se dilater. Le signal est reçu.

« Je n'ai pas été prévenu d'une inspection, Madame, répond-il. Sa voix est un baryton profond, vibrant dans sa cage thoracique. »

« C'est une urgence de protocole, répliqué-je en soutenant son regard sans ciller. Accompagnez-moi. Vous ouvrirez les accès restreints. Immédiatement. »

Le rapport de force bascule. Je vois l'hésitation dans le micro-mouvement de ses sourcils. Il est programmé pour obéir à la hiérarchie et au statut. Ma posture, le ton de ma voix, le mépris poli que j'affiche pour sa fonction le désarment. Il s'efface, un geste de la main m'indiquant la direction des ascenseurs de service.

« Bien, Madame. Suivez-moi. »

Nous entrons dans l'étroit ascenseur en inox. L'espace est exigü. Je me place derrière lui, observant la nuque rasée de près, la peau brune et saine, les muscles de son cou qui se contractent lorsqu'il appuie sur le bouton du dernier étage. Le silence est épais, rythmé seulement par le ronronnement du moteur. Je m'approche encore. Mes seins effleurent presque le tissu de sa veste de sécurité. Je peux entendre son cœur s'accélérer, un battement sourd et régulier qui trahit son malaise face à ma proximité indécente.

Lorsqu'il ouvre la porte de la cabine de projection, nous plongeons dans une

semi-obscurité bleutée, seulement percée par le faisceau de lumière blanche qui traverse la pièce pour aller frapper l'écran, plusieurs étages plus bas. La chaleur ici est étouffante, générée par les processeurs et les lampes au xénon. Ça sent l'ozone et l'électronique chauffée.

Il se tourne vers moi, cherchant sans doute à poser une question, mais je ne lui en laisse pas le temps. Je referme la porte lourde derrière nous et je verrouille le loquet d'un coup sec. Le clic métallique résonne comme un coup de feu.

« Posez votre ceinture de fonction sur la console, ordonné-je. »

Il se fige. La confusion lutte avec son instinct de soumission face à mon ton impérieux.

« Madame, je ne comprends pas... »

« Vous n'avez pas à comprendre. Vous avez à obéir. Posez cette ceinture. Enlevez cette veste. Maintenant. »

Je fais un pas vers lui, mes yeux ancrés dans les siens, lisant la panique délicate qui commence à s'emparer de lui alors que ma main gantée de cuir fin descend vers sa braguette, palpant à travers le tissu épais du pantalon d'uniforme la promesse d'une érection déjà vigoureuse, trahie par l'asymétrie brutale de notre rencontre.

Il s'exécute. Ses doigts, d'ordinaire si sûrs d'eux lorsqu'ils manipulent son talkie-walkie ou vérifient les accréditations, tremblent imperceptiblement alors qu'il déboucle le cuir lourd de sa ceinture de service. Le claquement du métal contre la console en aluminium produit un son sourd, presque solennel. Il pose ensuite sa veste de quart, révélant une chemise de coton blanc, tendue par une carrure d'athlète, mais déjà auréolée d'une légère moiteur sous les aisselles. L'odeur de l'ozone se mêle désormais à celle, plus animale, de son appréhension et de son excitation contenue.

Je m'approche davantage, au point que le bout de mes escarpins effleure ses chaussures de marche massives. La disproportion de nos silhouettes m'enchanté : je suis la fragilité apparente face à cette masse de muscles et de fonctions, et pourtant, c'est lui qui baisse les yeux.

« Débouctonnez votre chemise. Lentement. Je veux voir ce que cet uniforme dissimule de si rigide. »

Ses mains remontent. Je sens son souffle court heurter mon visage. Chaque bouton qui cède libère un peu plus de sa peau mate, un torse puissant barré de quelques poils sombres qui s'enfoncent dans la ceinture de son pantalon. Lorsque le dernier bouton lâche, j'écarte les pans de l'étoffe. Je passe mes doigts gantés de chevreau noir sur ses pectoraux, sentant les battements de son cœur, un galop effréné qui trahit son émotion. Ma main descend plus bas, sans aucune hésitation, pour venir empoigner fermement la base de son sexe à travers l'épais tissu bleu marine.

Il lâche un gémissement étouffé, une plainte de bête piégée. Sous ma paume, la raideur est absolue, une colonne de chair brûlante qui ne demande qu'à rompre les coutures de son autorité factice.

« À genoux, ordonné-je d'une voix basse, dénuée de toute émotion. »

Il hésite une fraction de seconde, ses yeux cherchant dans les miens une trace de plaisanterie qu'il n'y trouvera jamais. Le poids du silence, seulement troublé par le ronronnement des machines, finit de briser ses dernières résistances. Il se laisse glisser au sol. Le choc de ses genoux sur le métal de la cabine résonne. À cette hauteur, il se retrouve face à mon ventre, face à l'arrogance de ma jupe crayon. Je déboucle son pantalon d'un geste sec. La fermeture éclair siffle, libérant la pression.

Son sexe jaillit brutalement, libéré de son carcan. C'est une pièce magnifique,

sombre, parcourue de veines saillantes qui pulsent au rythme de son excitation. Le gland, déjà pourpre et luisant d'une perle de liquide séminal, oscille devant moi. Je retire mes gants, un doigt après l'autre, les jetant avec mépris sur la console, et je saisis sa verge à pleine main. La chaleur de sa peau est stupéfiante.

« Regardez-moi, dis-je en serrant mon emprise. »

Il relève la tête, le visage congestionné par le sang. Sa bouche est entrouverte, sa respiration n'est plus qu'un sifflement erratique. Je fais glisser ma main sur toute la longueur, sentant la peau remonter et se tendre, découvrant la couronne charnue de son gland. Il est dur comme du bois, tendu à l'extrême, prêt à exploser au moindre contact. J'utilise mon pouce pour étaler la goutte de cyprine qui perle de son méat, la frottant sur la surface lisse et sensible.

« Vous êtes tellement tendu, agent de sécurité... On dirait que tout votre entraînement ne sert à rien quand une femme décide de vous traiter comme l'animal que vous êtes. »

Je me baisse, saisissant ses cheveux d'une main pour maintenir sa tête immobile, tandis que de l'autre, je commence un mouvement de va-et-vient lent, impitoyable. Je veux qu'il sente chaque millimètre de ma paume, chaque pli de sa propre chair. Je vois ses muscles abdominaux se contracter violemment à chaque passage. Il essaie de porter ses mains à mes hanches, mais je le repousse d'un regard cinglant.

« Ne me touchez pas. Vous n'avez pas ce privilège. Vous allez rester là, à genoux dans la poussière de ce cinéma, et vous allez jouir quand je l'aurai décidé. Pas avant. »

Je lâche son sexe un instant pour me redresser et déboutonner ma propre chemise de soie. Je libère mes seins de leur prison de dentelle noire, les pointes déjà dressées par la chaleur de la pièce et l'électricité de la situation. Je prends sa main, la sienne, large et calleuse, et je la place sur mon propre sexe, à travers la fine soie de mes dessous

trempés.

« Sentez ça. Sentez comme je suis mouillée de vous voir ainsi, réduit à l'état d'objet. C'est votre seule fonction aujourd'hui. Oubliez votre nom, oubliez votre badge. Vous n'êtes qu'une verge qui doit me servir. »

Je guide sa main, le forçant à sentir l'humidité qui s'échappe de moi, tandis que je reprends mon travail sur lui. Ma main s'accélère. Le bruit du glissement de ma peau contre la sienne devient plus sonore, un clapotis lubrique qui se mêle au vrombissement des ventilateurs. Son sexe est maintenant d'un rouge sombre, presque violet, saturé de sang. Je sens ses couilles se rétracter, remontant contre la base de son membre, signe de l'imminence de son spasme.

Il ferme les yeux, le visage tordu par une grimace de plaisir et de douleur mêlés. Il commence à pousser son bassin vers l'avant, cherchant désespérément à accélérer le rythme, à trouver la délivrance. Je ralentis aussitôt, le punissant de son impatience. Je serre le poing à la base, bloquant l'afflux, le laissant au bord du précipice, haletant, les yeux révulsés.

« Je ne vous ai pas permis de bouger », murmuré-je à son oreille, ma voix se faisant plus suave alors que je lèche le lobe de son oreille, sentant son corps entier tressaillir.

Je descends ensuite mon visage vers son sexe, inhalant l'odeur musquée qui s'en dégage. C'est une odeur de virilité brute, de sueur et de désir primaire. Je passe ma langue sur toute la longueur du dessous, là où la peau est la plus fine, suivant la ligne de sa couture naturelle jusqu'à ses bourses lourdes et chaudes. Il laisse échapper un cri étouffé, son corps entier parcouru de secousses.

Je prends son gland dans ma bouche, l'enveloppant de la chaleur humide de mon palais. L'aspiration est immédiate, profonde. Je sens sa verge tressauter contre ma langue, sa base devenir de plus en plus dure, presque douloureuse. Il est à la limite. Je

le sens dans la façon dont ses doigts se crispent sur le sol métallique, cherchant un ancrage alors que son esprit sombre.

Je remonte mes yeux vers lui, mes lèvres closes sur son membre, le défiant de perdre le contrôle. Il me regarde, les yeux injectés de sang, sa dignité d'homme de loi totalement anéantie par la succion méthodique que je lui impose. Il n'est plus qu'un nerf à vif, une extension de ma volonté.

Je me retire brusquement, laissant un fil de salive étiré entre nous.

« Relevez-vous. Contre ce projecteur. »

Il obéit, titubant, son sexe dressé devant lui comme un défi inutile. Il s'adosse à la machine brûlante, le métal chauffé au xénon marquant sa peau nue. Je remonte ma jupe, révélant mes jarretelles et la nacre de mes cuisses. Je m'approche, plaquant mon corps contre le sien. Le contraste est total : la soie de mes vêtements contre la rugosité de son pantalon d'uniforme baissé sur ses chevilles, la fraîcheur de ma peau contre la fournaise de la sienne.

Je saisis son sexe et je le guide vers mon entrée, frottant le gland contre mes lèvres déjà gorgées de sang et de désir. Je sens sa chaleur m'envahir avant même la pénétration. Il attrape mes fesses à pleines mains, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une force sauvage, oubliant mes ordres de ne pas me toucher. Je ne le réprimande pas cette fois ; la bestialité de son geste m'excite davantage.

Je m'abaisse lentement sur lui. La sensation est foudroyante. Il est si large qu'il semble me déchirer, m'ouvrant avec une autorité que son uniforme n'aurait jamais pu lui conférer. Je pousse un soupir de soulagement et de luxure en sentant sa verge s'enfoncer intégralement en moi, jusqu'à ce que nos os pubiens se heurtent dans un choc sourd.

« Là... vous sentez comme vous m'habitez ? » lui soufflé-je, alors que je commence à osciller sur lui, le forçant à subir la friction lente et torturante de mes parois internes qui se resserrent sur son membre.

Il ne répond pas par des mots. Il saisit ma taille, ses pouces s'ancrant dans mes hanches, et il commence à imprimer un mouvement de va-et-vient ascendant, ses reins puissants me soulevant à chaque coup. Le rythme s'accélère, la cabine de projection devient le théâtre d'une mécanique charnelle brutale. Chaque mouvement fait grincer la structure métallique, un rythme industriel qui accompagne nos gémissements.

Je sens son gland heurter mon col, une sensation électrique qui irradie dans tout mon bas-ventre. Je me cambre, ma tête rejetée en arrière, mes cheveux effleurant les lentilles de verre des appareils. L'odeur de nos fluides qui se mélangent emplit l'espace confiné. Je suis trempée, mon sexe produisant un bruit de succion humide à chaque fois qu'il se retire presque entièrement pour replonger plus profondément encore.

« Plus fort », ordonné-je, ma voix brisée par le plaisir. « Cassez cet uniforme. Oubliez tout. »

Il obéit. La soumission à mes ordres se mue instantanément en une prise de possession sauvage, dépouillée de la moindre retenue protocolaire. Ses mains, larges et calleuses, quittent mes hanches pour s'ancrer sous mes fesses, me soulevant avec une facilité insultante. Il me plaque contre le métal froid de la console de montage. Le contraste thermique entre l'acier glacé contre mes omoplates et la fournaise de son corps qui s'abat sur moi m'arrache un cri rauque.

Le rythme n'est plus une danse, c'est un martèlement. À chaque assaut, sa verge, tendue à l'extrême, s'enfonce jusqu'à la garde, me distendant avec une force qui confine à la douleur exquise. Je sens les coutures de son pantalon d'uniforme frotter

contre l'intérieur de mes cuisses, une irritation délicieuse qui exacerbe la sensibilité de ma peau. Il ne me regarde plus dans les yeux ; son regard est fixé sur le point de jonction de nos deux corps, là où ses poils pubiens drus viennent s'écraser contre mes lèvres gonflées et saturées de cyprine.

Le bruit est obscène, magnifique. Un claquement régulier de chair contre chair, doublé du glissement visqueux de son membre qui ressort couvert de mes sucs avant de replonger dans l'étroitesse de mon conduit. Je sens son gland, large et brûlant, racler les parois de mon vagin, cherchant chaque terminaison nerveuse pour les broyer sous sa puissance.

— Regardez-moi, grogné-je en lui agrippant les cheveux, forçant son visage à se relever.

Ses pupilles sont dilatées, mangées par l'adrénaline et le désir brut. Il n'est plus l'agent de sécurité, il est l'animal que j'ai déchaîné. Il lâche un grognement de bête et change brusquement d'angle, me basculant en avant sur la table de projection. Mes seins s'écrasent contre le métal, mes mains cherchent désespérément une prise sur les bobines de film éparpillées. Il se place derrière moi, ses doigts s'enfonçant dans la chair de mes fesses pour m'écartier davantage, m'offrant totalement à son appétit.

L'entrée de mon sexe est en feu, palpitante. Quand il pénètre de nouveau, par l'arrière, l'angle est dévastateur. Il atteint une zone de mon col que personne n'avait jamais percutée avec une telle violence. Je sens sa virilité m'emplir totalement, ne laissant aucune place à l'air, m'asphyxiant de plaisir. Ses coups de reins sont de plus en plus courts, plus rapides, plus saccadés. La sueur de son front perle et tombe sur mes reins, de petites gouttes brûlantes qui marquent mon territoire.

— Je vais... je vais vous briser, halète-t-il à mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un murmure guttural.

— Faites-le. Détruisez tout.

Ma main descend entre mes jambes, mes doigts tremblants trouvent mon clitoris, déjà gorgé de sang et dressé. La double stimulation m'envoie aux confins de la conscience. Je sens les premières contractions de mon orgasme m'envahir, un spasme électrique qui part de mon bas-ventre pour irradier jusqu'à la pointe de mes doigts. Mon sexe se resserre comme un étau sur lui, une succion irrésistible qui le fait jurer.

Il accélère encore, sa respiration devient un râle. Je sens ses testicules lourds battre contre mon périnée à chaque impact. La jouissance explose en moi, une déferlante de lave qui me fait hurler contre le verre de la lucarne de projection. Au même instant, il se raidit, ses muscles se changeant en pierre sous mes mains. Il pousse un cri étouffé, sa verge tressaillant de manière convulsive à l'intérieur de moi alors qu'il décharge des jets de sperme brûlant. Je sens la chaleur de son foutre inonder mes entrailles, se répandre en vagues successives, remplissant mon fond de vagin jusqu'à déborder.

Le silence retombe brutalement, seulement troublé par le ronronnement lointain de la climatisation et nos souffles courts. Il reste un instant ainsi, niché en moi, son membre encore turgescant palpitant contre mon col. Puis, lentement, il se retire. Le bruit de succion humide quand il me quitte me fait frissonner une dernière fois.

Le liquide séminal, mélangé à ma propre humidité, commence à couler le long de mes cuisses, marquant le tapis de la cabine de traînées opalescentes. Je me redresse avec difficulté, mes jambes flageolantes, mes vêtements en désordre, les cheveux en bataille. Lui, il commence déjà à réajuster son uniforme, les mains tremblantes, fuyant mon regard. La hiérarchie tente de reprendre ses droits, mais l'air est saturé de l'odeur âcre de notre accouplement.

Je lisse ma jupe, sentant le froid de son sperme contre ma peau. Je m'approche de lui, ses yeux se levant enfin vers les miens, remplis d'une soumission nouvelle, indélébile. Je passe une main sur son col de chemise pour le redresser, mes doigts effleurant la

peau de son cou encore rouge de nos ébats.

— Vous pouvez retourner à votre poste, dis-je d'un ton d'une neutralité glaciale qui tranche avec le chaos de mes entrailles. Veillez à ce que personne n'entre.

Il hoche la tête, incapable de parler, et sort de la cabine, le dos voûté par le poids du secret que nous venons de sceller dans le métal et l'ombre. Je reste seule, savourant la sensation du vide qu'il a laissé en moi et la chaleur de sa semence qui continue de s'écouler lentement, preuve liquide de sa défaite. Le film peut bien commencer ; la véritable projection a déjà eu lieu.

# Chapitre 5

## Service sous Table

Je suis seule, debout au centre de la cabine de projection. Le silence est revenu, seulement troublé par le ronronnement autistique de la climatisation en marche qui plaque une pellicule de givre invisible sur ma peau chauffée par l'effort. Devant la lucarne, la poussière danse dans le faisceau éteint du projecteur. Lui vient de franchir la porte et s'éloigne dans le couloir, le dos voûté par une défaite qu'il ne s'explique pas encore. Mon uniforme de prédatrice est en désordre. Ma jupe est lissée sur le devant par un réflexe machinal, mais le tissu plisse encore là où ses mains se sont crispées. Mes cheveux sont en bataille, des mèches sombres collées à mes tempes par une sueur acide.

La sensation entre mes jambes est une pesanteur familière. Je sens le liquide séminal s'écouler avec une lenteur obscène le long de l'intérieur de mes cuisses, une traînée chaude, épaisse et opaline qui vient s'écraser sur le tapis de la cabine. Je baisse les yeux sur les traînées de sperme qui maculent la moquette sombre ; elles luisent sous la lumière crue des néons de service comme des stigmates de soumission. Je n'éprouve aucun dégoût, seulement la satisfaction chirurgicale d'avoir vidé cet homme de son autorité en même temps que de sa semence. Je prends un mouchoir de soie dans mon sac, j'écarte mes jambes et je recueille l'excédent de foutre qui perle de ma vulve encore entrouverte, pulsante. Le contact du tissu fin sur ma muqueuse irritée m'arrache un frisson. Je ne me nettoie pas totalement ; j'aime garder l'odeur de la proie sur moi, comme un trophée invisible.

Une heure plus tard, le décor a changé. Je suis assise à une table isolée du Grand Véfour, sous les plafonds peints et les dorures qui ont vu passer deux siècles d'intrigues. L'air est saturé d'un mélange de cire d'abeille, de truffe blanche et de

parfums de haute lignée. Je porte une robe fourreau en soie noire, col montant, dont la sobriété n'a d'égale que la précision de sa coupe. Sous le tissu, ma peau est encore imprégnée de l'odeur musquée de la cabine de projection. Je suis parfaitement coiffée, mon visage est un masque de porcelaine froide, mais mes cuisses, serrées l'une contre l'autre sous la nappe de lin lourd, gardent la trace séchée et collante du liquide séminal de l'autre.

C'est alors qu'il s'approche.

Il a environ vingt-neuf ans. Grand, les épaules larges sous une veste de service aux revers impeccables, il dégage cette arrogance propre aux serviteurs des lieux d'exception qui finissent par croire que le prestige de l'établissement leur appartient. Son regard bleu acier survole la salle avec une supériorité feinte. Lorsqu'il arrive à ma hauteur, il ne s'incline pas. Il se contente de poser la carte avec une raideur qui se veut professionnelle, mais qui n'est qu'une manifestation de son mépris pour ceux qu'il considère comme de simples usagers de son royaume.

« Madame désire-t-elle l'apéritif, ou préfère-t-elle passer directement à la commande ? »

Sa voix est un baryton sec, dénué de la chaleur servile habituelle. Il me regarde à peine, ses yeux fixés sur un point imaginaire au-dessus de ma tête. Il évalue mon statut à la marque de ma montre, au tombé de ma soie, mais il refuse de m'accorder l'attention due à une femme de ma trempe. Son menton est trop haut, sa lèvre inférieure trahit une moue de dédain pour cette femme seule à une table de quatre.

Je lève les yeux vers lui, lentement. Je laisse mon regard descendre de son col cassé parfaitement empesé vers l'entrejambe de son pantalon de laine noire, où la coupe ajustée dessine la force de ses cuisses. Je remonte ensuite vers son visage, accrochant son regard avec une intensité qui le force à baisser les yeux vers moi. Je ne souris pas.

« Je désire que vous restiez là, un instant », dis-je d'un ton monocorde, celui qu'on utilise pour donner un ordre à un subalterne que l'on s'apprête à corriger.

Il se fige, surpris par l'absence de politesse conventionnelle. Un léger tressaillement agite sa mâchoire. Il croit dominer la situation par sa stature et son uniforme ; il ignore que je sens déjà la fragilité de son ego derrière son plastron blanc.

« Le service est très sollicité ce midi, Madame, si vous pouviez... »

« Posez la carte », je l'interromps, ma voix plus basse, plus tranchante. « Et approchez-vous. Le niveau sonore de cette salle est bien trop élevé pour que je doive élever la voix pour vous commander. »

Il hésite, une lueur d'agacement traverse ses yeux bleus, mais le protocole l'enchaîne. Il fait un pas de plus, se penchant légèrement vers moi. Son parfum de lavande et d'amidon vient chatouiller mes narines. Je peux voir le grain de sa peau, l'ombre légère d'une barbe rasée de trop près le matin même. Il est à moins de trente centimètres. Je sens son agacement muter en une curiosité inconfortable.

Je laisse glisser ma main droite sous la nappe. Le contact du lin froid sur le dos de ma main contraste avec la chaleur qui sourd entre mes jambes. Je sens l'humidité résiduelle de mon acte précédent, cette mixture de ma propre excitation et du sperme de l'homme de la cabine qui lubrifie encore mes lèvres charnues. Je plonge deux doigts dans mon intimité, les imprégnant de ce suc épais et odorant, avant de les ressortir.

Je ramène ma main sur la table, avec une lenteur étudiée. Mes doigts sont luisants.

« Vous semblez très fier de votre carte, Monsieur... ? » mon regard cherche son nom sur son badge. « ...Marc. »

Je porte mes doigts à mes lèvres sous ses yeux. Je lèche lentement le liquide séminal qui les recouvre, mon regard verrouillé dans le sien. Je vois ses pupilles se dilater instantanément. Le choc électrique parcourt son corps ; je vois le muscle de sa cuisse se contracter sous le tissu noir. Il a compris. L'odeur de mon sexe, mêlée à celle du foutre d'un autre, arrive jusqu'à lui dans ce temple de la gastronomie.

« Le plat du jour est-il aussi... consistant que je l'espère ? » murmuré-je, en laissant traîner ma langue sur l'index, nettoyant la dernière goutte de salissure devant son regard pétrifié de désir et d'horreur.

Il ne répond pas. Son souffle est devenu court, saccadé. L'arrogance a quitté son visage, remplacée par une sidération animale. Il est piégé entre son devoir de service et l'assaut sensoriel que je viens de lui infliger. Sous la table, je sais que son sexe commence à durcir, trahissant son ordre intérieur. Il est ma proie, et le déjeuner ne vient que de commencer.

Il déglutit si fort que je vois sa pomme d'Adam tressauter au-dessus de son col cassé, d'une blancheur immaculée qui jure avec la noirceur de ses pensées. Ses mains, gantées de coton blanc, tremblent imperceptiblement alors qu'il s'empare de la carafe en cristal. Le vin, un nectar sombre et capiteux, coule dans mon verre avec un glouglou qui semble, dans ce silence lourd entre nous, aussi assourdissant qu'un cri. Il tente de maintenir l'étiquette, cette barrière dérisoire contre la luxure qui sature l'air.

« Le... le chef suggère de commencer par le carpaccio de bar de ligne, Madame, » parvient-il à articuler, sa voix muant dans un timbre plus grave, éraillé par une excitation qu'il ne peut plus feindre de maîtriser.

Je ne quitte pas ses yeux. Je me penche légèrement en avant, laissant l'échancrure de ma robe de soie dévoiler la naissance de mes seins, dont les mamelons, durcis par le frisson de l'interdit, pointent fièrement contre le tissu coûteux. L'odeur du vin se mêle

à celle, musquée et âcre, de mon sexe encore humide. Je vois son regard glisser malgré lui vers le galbe de ma poitrine, puis descendre vers mes hanches, là où la nappe dissimule le reste du spectacle.

« Posez le plat, Marc, » ordonné-je d'un ton sec, dépouillé de toute politesse superflue. « Et ramassez ma serviette. Elle vient de glisser. »

C'est un mensonge. Ma serviette est parfaitement en place sur mes genoux, mais il sait ce que cela signifie. Le protocole exige qu'il s'exécute. L'asymétrie de notre rapport de force est à son comble. Il est le serviteur, je suis la maîtresse du jeu. Il pose l'assiette de porcelaine avec une lenteur de condamné, puis, avec une hésitation qui me délecte, il s'agenouille.

Il disparaît sous le tombé lourd de la nappe en lin de Damas.

Dans l'obscurité de cette alcôve improvisée, le contraste est violent. Le brouhaha feutré de la salle, le tintement des couverts en argent et les rires étouffés de la bourgeoisie environnante semblent appartenir à un autre monde. Ici, sous la table, il n'y a plus que l'odeur de ma peau chauffée et le cuir de ses chaussures. Je sens son souffle chaud contre mes jambes nues. Je m'écarte légèrement, ouvrant les cuisses pour lui offrir la vue intégrale sur le carnage que j'ai orchestré.

Ma culotte de dentelle n'est plus qu'un lambeau humide, écartée sur le côté, révélant mes lèvres charnues et luisantes. Le frottement de mon amant précédent, mêlé à mon propre suc, perle encore le long de mon pli fessier, traçant un sillage brillant sur ma peau diaphane. Je sens son regard se poser sur mon clitoris gonflé, rouge, battant au rythme de mon cœur.

« Regarde bien, Marc, » murmuré-je en me penchant un peu plus, ma voix n'étant qu'un souffle destiné à lui seul. « C'est ça que tu voulais sentir, n'est-ce pas ? La souillure. L'odeur d'une femme qui vient d'être prise. »

Je sens ses mains gantées se poser sur mes genoux. Le tissu blanc est une insulte à ma chair. Je saisis ses cheveux, les poignées sombres de sa chevelure soignée, et je force sa tête à avancer. Ses narines se dilatent. Il aspire l'effluve de mon sexe, ce mélange de sel, de fer et de semence. Un grognement étouffé s'échappe de sa gorge.

« Goûte, » commandé-je.

Il hésite une seconde, la conscience de l'endroit — ce restaurant trois étoiles, sa carrière, sa dignité — luttant contre la pulsion brute. Puis, sa langue sort. Une langue épaisse, avide. Il lèche d'abord l'intérieur de ma cuisse, récupérant une goutte égarée de foutre froid. Ses yeux se révulsent. Je sens sa pine, monstrueuse sous son pantalon de service, presser contre le pied de la table. Il est à bout.

Il plaque son visage contre mon entrejambe. Le coton de ses gants se frotte contre mes lèvres sensibles tandis qu'il écarte mes chairs avec ses pouces pour s'enfoncer plus profondément en moi. Sa langue travaille avec une fureur désespérée, cherchant à effacer la trace de l'autre, à marquer son territoire dans ce cloaque de plaisir. Il gobe mon clitoris, l'aspirant avec une telle force que je dois mordre ma lèvre inférieure pour ne pas hurler de jouissance au milieu du restaurant.

Au-dessus de nous, un serveur passe en annonçant les vins à la table voisine. « Un Meursault 2018, Monsieur. » Le son est si proche que je pourrais toucher le serveur en tendant le bras. Cette proximité du danger électrise mes nerfs. Je sens les doigts de Marc s'enfoncer dans mon vagin, deux doigts gantés qui se gorgent instantanément de ma moiteur brûlante. Le contact du tissu mouillé à l'intérieur de moi est une sensation délicieusement abrasive, brute. Il ramone mes parois, cherchant le fond, tandis que sa bouche continue de me dévorer, sa salive coulant le long de mes cuisses.

Je plonge mes doigts dans son assiette de carpaccio, saisissant un morceau de poisson cru, froid et huileux, que je laisse tomber entre mes jambes. Il l'attrape au vol avec ses

dents, le mâchant en même temps qu'il lèche mon méat, mélangeant les saveurs de la gastronomie et de la luxure la plus crasse.

« Tu n'es qu'un chien, Marc, » haleté-je, la tête renversée, fixant le lustre en cristal qui oscille devant mes yeux embrumés. « Un chien en livrée qui nettoie mes restes. »

Il ne proteste pas. Au contraire, ses doigts s'activent plus frénétiquement, imitant le mouvement de va-et-vient d'une bise. Je sens mon orgasme monter, une vague de chaleur liquide qui part de mon bassin pour irradier tout mon corps. Je contracte mes muscles pelviens sur sa main, le broyant presque. Il gémit contre ma vulve, son nez écrasé contre mon mont de Vénus, s'enivrant de mon odeur alors que je commence à trembler.

Ses doigts ressortent de moi, dégoulinants, et je vois, par un interstice de la nappe, qu'il porte sa main à sa propre bouche pour sucer le gant imbibé de mon jus et du foutre de l'autre. C'est l'image la plus obscène que j'aie jamais vue. L'arrogant serveur de 29 ans, le fleuron de l'hôtellerie française, en train de se repaître de mes fluides comme un animal affamé, caché sous une nappe de luxe.

Je ramène mes jambes, le repoussant brusquement. Il émerge de sous la table, les cheveux légèrement en bataille, le visage rouge, les yeux injectés de sang. Ses gants blancs sont maintenant grisâtres, tachés de traînées translucides et jaunâtres.

« Mon poisson manque de sel, Marc, » dis-je d'une voix parfaitement calme, alors que mon sexe palpite encore de spasmes incontrôlables. « Apportez-moi le moulin. Et essayez de ne pas tacher le reste de la nappe avec vos mains sales. »

Il se relève, les jambes flageolantes, sa braguette tendue à craquer, la forme de son sexe dressé visible pour quiconque baisserait les yeux. Il doit maintenant traverser la salle dans cet état, porteur de ma souillure, sous le regard des clients les plus influents de Paris.

« Bien, Madame, » répond-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure brisé.

Mais je ne compte pas le laisser s'en tirer si facilement. Le plat principal n'a pas encore été servi.

Je l'observe s'éloigner, sa démarche entravée par l'érection brutale qui déforme son pantalon de costume noir. Le contraste est délicieux : la rigidité de son dos, cette déférence forcée qu'il tente de maintenir, et cette tache d'humidité qui s'élargit sur ses gants de coton, témoin de son immersion dans mon sexe. Il traverse la salle feutrée, frôlant une table de diplomates, tandis que je replace ma serviette damassée sur mes cuisses encore brûlantes. L'odeur de ma propre jouissance, musquée et tenace, remonte jusqu'à mes narines, se mélangeant aux effluves de truffe et de vin vieux.

Lorsqu'il revient, le moulin à sel d'argent tremble entre ses doigts souillés. Il s'approche, le visage livide, une goutte de sueur perlant à sa tempe. Je ne lui laisse pas le temps de reprendre son souffle.

« Posez-le, Marc. Et restez là. »

Je ne regarde pas son visage, mais l'entrejambe de son pantalon. Le tissu est si tendu que je peux deviner la forme exacte de son gland, la courbure de sa verge qui cherche une issue. Sa respiration est courte, saccadée. Sous la table, j'écarte à nouveau les jambes, laissant l'air frais du restaurant frapper mes lèvres gorgées de sang et trempées de cyprine.

« Vous pensiez vraiment que j'en avais fini avec vous ? » murmuré-je en plongeant ma fourchette dans le bar nacré. « Regardez-moi quand je vous parle. »

Ses yeux rencontrent les miens. Il y a une terreur abjecte dans son regard, mêlée à une

envie si primitive qu'elle le déshumanise. Je lèche lentement une goutte de sauce sur mes lèvres, mes yeux fixés sur les siens.

« À genoux, Marc. Feignez de ramasser une serviette. Encore. »

Il hésite, un instant seulement. Le risque est total. La table voisine est à moins de deux mètres. Il s'exécute, s'effondrant presque entre mes jambes. Je sens ses mains, toujours gantées de ce gris sale, agripper mes genoux pour ne pas tomber. Sa tête se loge entre mes cuisses. L'odeur de mon sexe, qu'il a encore sur le visage, semble l'enivrer. Je saisis ses cheveux sombres et je force sa bouche contre mon clitoris, qui palpite comme un cœur à vif.

« Sucez-moi, chien. Aspirez tout. Je veux sentir votre langue dans mon urètre. »

Il obéit avec une rage désespérée. Sa langue, rugueuse et experte, fouille mes replis, lapant les fluides qui s'écoulent en abondance. Je sens ses dents frôler ma chair sensible, la succion est si violente que je manque de crier. Mes doigts s'enfoncent dans son cuir chevelu, guidant ses mouvements, le forçant à s'étouffer presque dans ma mouille.

Pendant qu'il s'acharne sur ma vulve, je glisse ma main libre sous la table, cherchant sa braguette. Le métal de la fermeture éclair mord mes doigts avant de céder. Son sexe jaillit, brûlant, énorme, une colonne de chair pourpre et pulsante. Il est trempé de liquide pré-séminal, une substance visqueuse qui brille dans l'ombre de la nappe. Je le saisis à pleine main, serrant le cuir de son gland entre mon pouce et mon index.

Le contraste thermique est insoutenable : la chaleur de sa bouche sur mon sexe, et la moiteur de sa verge entre mes doigts. Je commence un mouvement de va-et-vient brutal, serrant son membre à le briser. Il émet un gémissement étouffé contre ma cuisse, ses mains griffant maintenant la soie de mes bas.

« Ne vous avisez pas de jouir sans mon ordre, Marc, » dis-je d'une voix haute, parfaitement audible pour quiconque passerait par là.

Je regarde autour de moi. Une femme élégante à la table d'en face sourit à son mari, inconsciente de la bête qui s'acharne entre mes jambes. La perversion de la scène décuple mon plaisir. Je sens la tension monter, une décharge électrique qui part de mon bas-ventre et irradie tout mon corps. Marc est au bord de l'abîme, son corps entier secoué par des spasmes.

Je retire brusquement mes doigts de ses cheveux et je saisis sa verge à deux mains, la sortant de l'ombre pour la plaquer contre mon ventre, juste au-dessus de ma chatte. Le gland, béant, perle de gouttes translucides.

« Maintenant, salissez-moi. »

Il lâche un râle rauque, son corps se cambrant dans une ultime convulsion. Le jet de foutre éclate, brûlant et épais. La première salve frappe mon clitoris de plein fouet, une substance crémeuse et chaude qui se mélange à ma propre humidité. Puis une autre, et une autre encore. Le liquide séminal recouvre mes lèvres, coule le long de mes cuisses, s'infiltré dans les dentelles de ma lingerie. L'odeur de chlore et de vie remplit l'espace confiné sous la nappe.

Marc reste là, le front appuyé contre mon genou, haletant, vidé. Je regarde le gâchis sur mon corps avec une satisfaction glaciale. Mon sexe bat la chamade, baignant dans son sperme abondant.

« Relevez-vous, » ordonné-je en reculant ma chaise avec un bruit sec.

Il émerge des profondeurs, les lèvres luisantes de mes sécrétions, les yeux vides. Sa braguette est toujours ouverte, révélant sa verge qui s'affaisse, souillée de son propre foutre. Ses gants sont maintenant une insulte à l'établissement.

« Le poisson était parfait, Marc. Vous pouvez débarrasser. »

Je me lève, sentant le liquide chaud couler le long de mes jambes, une traînée collante qui me rappelle ma domination à chaque pas. Je ramasse mon sac de cuir, laisse un billet de cent euros sur la nappe maculée et je quitte la salle sans un regard en arrière. Je sais qu'il restera là, brisé, devant les restes de mon repas, portant sur lui l'odeur et le poids de ma débauche, condamné à servir les autres alors qu'il n'est plus que mon déchet.

À la sortie, l'air frais de Paris ne parvient pas à dissiper la chaleur entre mes cuisses. Je marche vers ma voiture, savourant la sensation de son sperme séchant lentement sur ma peau, tel un trophée invisible. Le chapitre se referme sur le claquement de mes talons sur le pavé, tandis qu'en moi, le chaos et la puissance ne font plus qu'un.

# Chapitre 6

## L'Antre du Pouvoir

Le claquement de mes talons aiguilles sur le pavé irrégulier de la rue de l'Université résonne comme une sentence dans le silence de cette nuit parisienne. L'air frais de deux heures du matin s'engouffre sous ma jupe, mais la morsure du froid est dérisoire face à la sensation de brûlure qui persiste entre mes cuisses. À chaque foulée, je sens la viscosité du sperme de Marc, encore chaud il y a quelques minutes, s'étirer et coller contre la dentelle fine de ma lingerie. Ce liquide séminal, lourd et épais, macule l'intérieur de mes jambes, traçant des sillons blanchâtres qui sèchent lentement sur le grain de ma peau et l'opalescence de mes bas de soie. C'est le stigmate de ma victoire, une trace organique de la déconstruction méthodique d'un homme de pouvoir.

Je m'arrête un instant, tournant la tête vers la vitre sombre du restaurant privé que je viens de quitter. À travers le reflet du néon blafard, je l'aperçois encore. Marc, ce député dont la voix tonne habituellement dans l'hémicycle, est resté prostré à notre table de coin. Sa silhouette massive semble s'être affaissée dans le velours du fauteuil. Il porte encore ses gants de cuir fin, un détail fétiche que j'ai exigé qu'il garde pendant qu'il m'ouvrait, mais ses mains pendent désormais, inertes, de chaque côté de son corps. Sa braguette est grande ouverte, exposant sa verge encore rougie et luisante, souillée de son propre foutre et de ma cyprine. Ses lèvres, ces lèvres qui dictent des lois, sont couvertes d'une pellicule de sécrétions brillantes qu'il n'ose même pas essuyer. Sur la nappe de lin blanc, au milieu des restes de homard et du cristal ébréché, le billet de cent euros que j'ai jeté là avant de partir semble l'insulter plus encore que ma froideur. Il est l'image même de la déchéance statutaire, un prédateur social transformé en déchet sensoriel par le seul poids de mon insatiabilité.

Je serre la poignée en cuir de mon sac et reprends ma marche vers la berline noire qui

m'attend plus bas. L'inconfort de la substance séchée qui tiraille ma peau m'apporte une satisfaction chirurgicale. Je ne cherche pas à me nettoyer ; je veux porter cette odeur, ce musc âcre et masculin, jusqu'à ma prochaine destination. Je suis une architecte, et ce soir, je rebâtis les fondations de la domination.

Une fois installée à l'arrière de la voiture, je sens l'odeur du cuir neuf se mélanger à celle, plus crue, de mon entrejambe maculé. Le chauffeur ne dit rien, son regard reste fixé sur le bitume, mais l'asymétrie de pouvoir est ici aussi palpable que dans le restaurant. Je croise les jambes, savourant le frottement de la soie contre mes lèvres vulvaires encore gonflées. Le trajet vers le 8ème arrondissement est court. Paris, en cette année 2026, n'est qu'un décor de métal et de lumières tamisées pour mes rituels de prédation.

La voiture s'immobilise devant une porte cochère anonyme, de celles qui ne s'ouvrent que pour ceux qui possèdent soit le nom, soit l'audace. Le club. « L'Antre ». Je descends, mon corps encore imprégné de la souillure de Marc, et je sens l'excitation monter d'un cran. Ici, le luxe n'est qu'un lubrifiant pour la brutalité des échanges.

À l'entrée, le portier m'évalue. Son regard descend sur mes jambes, s'attarde sur la légère trace brillante qui a survécu sur ma cheville. Il sait. Il sent. Il s'efface avec une révérence qui tient plus de la soumission animale que de la politesse. Je pénètre dans le hall, où l'air est saturé d'un parfum de nard, d'encens et de sueur froide. Les murs sont tapissés de velours sombre, absorbant les gémissements étouffés qui proviennent des salons privés.

Je me dirige directement vers le bar en acier brossé. C'est là que je l'aperçois. Jean-Pierre Valois. Quarante-huit ans, ministre de l'Intérieur en devenir, l'homme qui incarne l'ordre le plus strict de la République. Il est debout, un verre de cristal à la main, entouré d'une cour de courtisans en costume trois-pièces. Son regard croise le mien et je vois immédiatement la fissure dans son armure de certitudes. Il remarque

l'état de ma tenue, le désordre subtil de mes cheveux, et surtout, cette odeur de mâle qui émane de moi comme un défi.

Je m'approche, réduisant la distance physique jusqu'à ce que je puisse sentir la chaleur de son corps sous la laine vierge de sa veste. Je ne lui laisse aucune chance de salutation formelle.

— Vous avez l'air tendu, Jean-Pierre, dis-je d'une voix basse, traînante. La gestion de l'État vous épuise, ou est-ce l'idée de ce que je pourrais vous faire subir dans cette pièce qui vous rend si nerveux ?

Je vois sa pomme d'Adam sauter. Ses yeux se fixent sur ma bouche, puis descendent inévitablement vers le bas de mon ventre. Je sais qu'il devine la viscosité qui tapisse mes cuisses. Je sais qu'il imagine déjà le goût du sperme d'un autre sur ma peau, et que cette idée le dévaste autant qu'elle l'excite. Je pose une main gantée sur son revers, le tirant imperceptiblement vers moi, affirmant ma propriété sur son espace vital. L'asymétrie est totale : il est le garant de la loi, et je suis celle qui va le forcer à ramper dans la fange de ses propres désirs.

— Suivez-moi, ordonné-je sans même attendre sa réponse.

Je me détourne, sentant son regard brûler mon dos, mes fesses moulées dans la soie, et cette traînée de foutre qui commence à s'effriter en fines écailles blanches sur mes talons. Le prédateur a désigné sa proie. Le pouvoir va changer de mains.

Le cliquetis de mes talons sur le marbre noir résonne comme un compte à rebours. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il me suit ; je perçois le souffle court de cet homme que la France entière écoute en silence lorsqu'il s'exprime à la tribune. Ici, dans les entrailles de ce club, il n'est qu'un chien en laisse invisible, attiré par l'odeur de ma peau et le sillage de stupre que je laisse derrière moi. Je pousse la porte capitonnée d'un petit salon dérobé, un écrin de velours pourpre où l'air est saturé

d'une odeur de cire, de cuir de Cordoue et de sécrétions rances.

Je m'arrête au centre de la pièce, sous la lumière crue d'un lustre en cristal qui décompose chaque détail de ma déchéance choisie. Je fais volte-face. Il est là, debout près de la porte qu'il vient de refermer, les mains tremblantes, le regard verrouillé sur l'entrejambe de mon body de soie qui baille légèrement, révélant la lèvre supérieure de ma vulve encore luisante.

— Approchez, Xavier. Le protocole s'arrête au seuil de cette pièce, dis-je d'une voix que je force à rester de glace, malgré la chaleur qui bat entre mes jambes.

Il s'exécute, ses chaussures cirées craquant sur le tapis épais. Lorsqu'il arrive à ma hauteur, je saisis brutalement sa cravate en soie pour le forcer à baisser la tête. Je veux qu'il sente l'odeur du sexe des autres sur moi. Je veux qu'il voie les traînées blanchâtres, déjà sèches, qui maculent le haut de mes bas.

— Vous avez passé la journée à parler de morale et d'ordre public, n'est-ce pas ? murmure-je en approchant ma bouche de son oreille, sentant la chaleur qui se dégage de son cou. Et pourtant, vous n'avez qu'une envie : que je vous enfonce le visage dans cette souillure. Que je vous force à lécher chaque goutte de ce foutre qui n'est pas le vôtre.

Je lâche sa cravate et pose ma main sur sa braguette. Sous le tissu luxueux de son pantalon de costume, sa verge est déjà d'une rigidité de fer. Je sens le gland, large et pulsant, qui cherche sa place contre l'étoffe. Un gémissement étouffé s'échappe de sa gorge, un son pathétique qui trahit sa capitulation totale.

— À genoux, ordonné-je.

Il s'effondre littéralement, ses genoux heurtant le sol avec un bruit sourd. Je m'appuie contre le bord d'une table de jeu en acajou, écartant les jambes pour lui offrir une vue

imprenable sur mon intimité dévastée. Mes lèvres génitales sont gonflées, d'un rouge sombre, encore humides de la semence du précédent partenaire qui perle lentement de mon vagin pour venir mourir sur mon périnée.

— Regardez bien, Xavier. C'est l'odeur du pouvoir que vous n'aurez jamais.

De mes doigts gantés, j'écarte les plis de ma chair, exposant mon méat urinaire et l'entrée béante de mon sexe. Il plonge son visage en avant, l'avidité de ses traits me dégoûte autant qu'elle m'excite. Sa langue, d'abord hésitante, vient cueillir une goutte de sperme sur le bord de mon anus avant de remonter vers mon clitoris gorgé de sang. Il lèche avec une ferveur religieuse, son nez écrasé contre ma toison, ses mains agrippant mes fesses avec une force qui laissera des marques.

Je lui tire les cheveux en arrière pour le forcer à me regarder. Ses yeux sont injectés de sang, sa bouche est barbouillée de mes fluides et de ceux des inconnus passés avant lui.

— Déshabillez-vous. Je veux voir l'instrument de votre turpitude.

Il se relève avec précipitation, trébuchant presque dans l'urgence de ses gestes. Il se débarrasse de sa veste, de sa chemise, révélant un torse encore ferme pour son âge, bien que marqué par le stress de sa fonction. Lorsqu'il dégrafe son pantalon et le laisse tomber, sa queue jaillit, violacée, parcourue de veines saillantes comme des cordages. Elle est massive, droite, le prépuce déjà rétracté sur un gland luisant de liquide séminal. Des gouttes de pré-cum perlent de son urètre, s'écrasant sur le tapis.

Je m'approche, la main tendue vers cette chair tendue à rompre. Je saisis sa verge à pleine main, le serrant si fort que ses yeux se révulsent. La peau est brûlante, presque fiévreuse.

— Vous êtes si dur, Monsieur le Ministre... Est-ce l'idée que je pourrais vendre cette

image à la presse qui vous fait cet effet ? Ou est-ce simplement que vous n'êtes rien d'autre qu'un animal en rut déguisé en homme d'État ?

Je fais glisser ma main le long de son membre, du bas de ses bourses lourdes et serrées jusqu'à la couronne de son gland. Je sens la chaleur monter en lui, une tension insupportable qui demande une décharge immédiate. Mais je ne lui donnerai pas si facilement.

Je me retourne et m'allonge sur la table de jeu, balayant d'un revers de main les jetons et les verres de cristal qui volent en éclats sur le sol. Je lève mes jambes en l'air, offrant mon cul et mon sexe à son regard dévorant.

— Venez me prendre, Xavier. Mais n'oubliez pas... chaque coup de butoir que vous donnerez sera une signature sur votre arrêt de mort sociale.

Il se rue sur moi, sa verge frappant mes cuisses avant de trouver le chemin de mes lèvres. Il ne cherche pas la finesse. Il enfonce son gland dans mon entrée encore lubrifiée par l'autre, poussant avec une force brute. Je sens la déchirure exquise de ses dimensions qui forcent le passage, l'étirement de ma chair qui crie sous l'assaut. Il rentre tout entier, sa base s'écrasant contre ma vulve dans un bruit de succion humide et sourd.

— Ah... putain... gémit-il, le visage enfoui dans mon cou, son souffle brûlant ma peau.

Il commence un va-et-vient sauvage, ses hanches percutant les miennes avec une régularité de métronome. À chaque poussée, je sens son gland heurter mon col de l'utérus, provoquant des ondes de choc qui se propagent jusque dans mon ventre. Le mélange de nos odeurs, de la sueur, du cuir et du foutre qui s'amalgame crée une atmosphère de débauche absolue. Je griffe son dos, mes ongles s'enfonçant dans ses muscles contractés, alors que je sens mon propre plaisir monter, sombre et violent,

nourri par l'humiliation que je lui inflige et la puissance qu'il déploie pour me posséder.

Ses mouvements s'accélèrent, sa respiration devient un râle animal. Il ne contrôle plus rien. Il n'est plus l'homme qui décide du destin d'une nation ; il n'est qu'une bête cherchant son orgasme dans les entrailles d'une femme qui le méprise. Je sens sa verge gonfler encore à l'intérieur de moi, les parois de mon vagin se contractant spasmodiquement autour de lui, l'aspirant vers le fond.

— Pas encore, Xavier... retiens-toi... susurré-je en mordant son lobe d'oreille jusqu'au sang. Je veux que tu souffres avant de jouir.

Mais ses reins s'emballent. Il me pilonne avec une fureur désespérée, ses mains me broyant les hanches. Je sens le liquide séminal inonder mon vagin, annonciateur de l'explosion à venir. Sa peau est moite, collée à la mienne dans une étreinte de damnés. Chaque va-et-vient produit un claquement obscène, le bruit du sexe cru, sans artifice, dans toute sa brutalité mécanique.

Je sens que je bascule aussi. Mon clitoris, frotté par son pubis à chaque poussée, envoie des décharges électriques dans tout mon corps. Ma vue se trouble, les lustres de cristal ne sont plus que des traînées de lumière blanche. Je serre mes jambes autour de sa taille, le forçant à s'enfoncer encore plus profondément, à me remplir de sa superbe et de sa honte.

Sa respiration n'est plus qu'un râle saccadé, un bruit de bête traquée qui détonne avec la soie de sa chemise rejetée sur ses épaules. Je sens sa verge, congestionnée, battre contre mon col de l'utérus à chaque assaut. C'est une intrusion totale, brutale, qui me vide de toute pensée cohérente. Je n'ai plus face à moi le faiseur de rois, l'homme des plateaux télévisés et des conciliabules feutrés, mais un mâle aux abois, réduit à la seule fonction de son entrejambe. L'asymétrie me grise : je possède sa vulnérabilité, j'absorbe sa déchéance dans le creux de mes reins.

Je bascule ma tête en arrière, mes cheveux balayant le velours sombre du sofa, tandis qu'il accélère encore. Le rythme est devenu inhumain. Ses doigts s'enfoncent si fort dans la chair de mes fesses que j'en devine déjà les marques violacées. Le frottement de son gland contre mes parois saturées de cyprine crée un sifflement humide, un brassage de fluides qui sature l'air d'une odeur de musc et de sexe chaud. Je lèche la sueur qui perle à la naissance de son cou, goûtant le sel de son effort, l'amertume de son abandon.

— Regarde-moi, Xavier, ordonné-je d'une voix étranglée par le plaisir. Regarde ce que tu es devenu.

Il obéit, les yeux révulsés, injectés de sang. Il n'est plus qu'une machine à pilonner. Je sens son urètre se dilater, la tension insoutenable qui précède la rupture. Mon propre plaisir monte en une vague déferlante, une pression électrique qui se concentre sur mon clitoris gonflé, malmené par le balancier de ses bourses contre ma vulve. Je contracte volontairement mon sphincter, verrouillant sa verge à l'intérieur de moi pour décupler la friction. Il étouffe un cri, ses dents serrées à s'en briser la mâchoire.

Soudain, le barrage cède. Je sens la première giclée de son foutre percuter mon fond vaginal avec une violence inouïe. C'est un jet brûlant, épais, qui semble ne jamais vouloir s'arrêter. Son corps est secoué de spasmes tétaniques. Il s'arc-boute, me clouant littéralement contre le dossier, son sexe pulsant longuement à l'intérieur de mon canal étroit. La sensation de son sperme inondant mes entrailles déclenche instantanément mon propre orgasme. C'est un effondrement intérieur, une série de décharges qui me font hurler son nom alors que mes muscles pelviens broient son membre en une étreinte désespérée.

Nous restons ainsi, soudés, haletants, dans le silence soudain de la loge. Seul le bruit de nos soufflets désordonnés trouble l'atmosphère pesante de l'Antre. Je sens le liquide séminal, trop abondant, commencer à glisser le long de mes cuisses, une

traînée de défaite et de luxure qui vient souiller le tapis de haute laine. Xavier s'affaisse sur moi, son poids mort m'écrasant, sa tête nichée dans le creux de mon épaule. Il est vidé, dépossédé de cette aura de commandement qui le protège d'ordinaire.

Doucement, je retire mes jambes de sa taille, sentant sa verge ramollie glisser hors de moi dans un bruit de succion écœurant. Un mélange de sperme et de mes propres sécrétions s'écoule de mon sexe béant, formant une flaque nacréée entre mes jambes. Je contemple le désastre avec une satisfaction froide. Il se redresse avec une lenteur de vieillard, cherchant des yeux son pantalon, tentant déjà de rajuster le masque de l'homme d'État. Mais l'odeur est là, tenace, collée à sa peau, incrustée sous ses ongles.

— C'était... commença-t-il, la voix brisée, cherchant à reprendre une contenance qu'il a perdue dans les dix dernières minutes.

Je l'interromps d'un geste de la main, me levant avec une grâce insolente malgré la souillure qui colle à ma peau. Je ramasse ma robe de soie, la laissant glisser sur mon corps encore vibrant. Je ne me nettoie pas. Je veux sentir son empreinte, le poids de sa semence en moi, comme un trophée invisible qu'il ne pourra jamais me reprendre.

Je m'approche de lui, ajustant sa cravate d'un geste précis, presque maternel, alors qu'il évite mon regard. Je plonge mes yeux dans les siens, le forçant à voir la trace de son propre foutre que j'ai volontairement étalée sur mon avant-bras. Le contraste entre le luxe du décor et la crudité de ce qui vient de se passer est total.

— Tu devrais te recoiffer, Xavier. Le Conseil t'attend demain matin. Et n'oublie pas : chaque fois que tu prendras la parole devant la nation, tu sentiras le souvenir de mon sexe contre le tien. Tu te rappelleras comment tu as rampé pour une goutte de plaisir.

Il frissonne, un éclair de peur et de désir résiduel traversant ses pupilles. Je me détourne sans attendre de réponse, mes talons claquant sur le parquet avec une

assurance retrouvée. En franchissant la porte de la loge pour regagner les salons tamisés du club, je sens le liquide s'insinuer plus bas sur ma peau. Je souris. Le pouvoir ne se partage pas, il se dévore. Et ce soir, c'est moi qui ai eu le dernier mot, écrit dans l'écume de son plaisir et le silence de sa honte.

# Chapitre 7

## Le Ministre et la Chasseresse

Le velours cramoisi des murs semble absorber le moindre de mes souffles, rendant l'air de cette alcôve aussi dense qu'un brouillard de stupre. Je suis à genoux, les mains à plat sur mes cuisses, sentant le tissu de mon pantalon de costume — une laine italienne à trois mille euros — se tendre contre l'érection furieuse qui me torture. Elle est debout devant moi, une silhouette de prédatrice drapée dans une soie noire si fine qu'elle semble liquide sous la lumière tamisée. Son parfum, un mélange de musc et de tubéreuse, m'étouffe et m'enivre. Elle ne dit rien, elle m'étudie. Son regard descend lentement de mon visage vers le renflement indécent de mon entrejambe, avec une froideur analytique qui me fait frissonner de honte et d'excitation.

« Déboutonnez-vous, Monsieur le Ministre », ordonne-t-elle. Sa voix est un murmure d'acier, dénué de toute chaleur. « Je veux voir si l'arrogance que vous affichez à la tribune est proportionnelle à la vigueur de votre membre. »

Mes doigts tremblent légèrement alors que je dénoue ma cravate en soie. Je la laisse glisser au sol comme une peau morte. Je déboutonne ma chemise, une pièce sur mesure dont les boutons en nacre s'ouvrent sous la pression de mes mains maladroites. Elle ne m'aide pas. Elle savoure ma hâte, l'urgence ridicule d'un homme de pouvoir réduit à l'état de mendiant charnel. Lorsque je libère enfin ma verge de l'étai de mon caleçon, elle jaillit, sombre, pulsante de sang, le gland déjà perlé d'une goutte de cyprine masculine qui brille comme une gemme impénétrable.

Elle s'approche, réduisant la distance à quelques centimètres. Elle ne me touche pas encore. Elle se penche, et je sens la chaleur de son souffle sur la peau tendue de mon sexe. Je ferme les yeux, le souffle court.

« Regardez-moi », siffle-t-elle.

J'obéis. Je plonge mes yeux dans les siens, deux abîmes de mépris voluptueux. D'un mouvement lent, elle écarte les pans de sa robe, révélant qu'elle ne porte rien d'autre qu'un porte-jarretelles en dentelle noire et des bas de soie. Son sexe est là, à hauteur de mes lèvres. Les grandes lèvres sont charnues, d'un rose violacé, ourlées de poils fins et sombres, déjà luisantes de sa propre humidité. L'odeur qui s'en dégage est sauvage, une fragrance de chair chaude et de sécrétions amères qui me frappe au visage comme une gifle.

Elle attrape ma mâchoire d'une main ferme, ses ongles s'enfonçant dans ma peau, et force ma tête vers son entrejambe. « Buvez, » commande-t-elle.

Je plonge mon visage dans sa moiteur. Ma langue s'aventure d'abord avec une prudence dérisoire, puis avec une avidité bestiale. Je lèche le sillon profond, aspirant le suc acide et sucré qui s'écoule de son méat. Elle gémit, un son rauque qui ne trahit aucune faiblesse, mais confirme ma servitude. Son clitoris, un petit bouton de chair gorgé de sang, s'érige sous mes assauts. Je le prends entre mes lèvres, le pinçant légèrement, sentant les tressaillements de ses cuisses contre mes oreilles. Elle m'écrase le visage contre elle, étouffant mes grognements dans la forêt de son pubis. Je sens le goût du fer et du sexe sur ma langue, un nectar interdit qui réduit à néant des décennies de carrière politique.

Pendant que je m'échine à la satisfaire, sa main descend vers ma verge. Elle ne la caresse pas ; elle la saisit avec une poigne de fer, le pouce écrasant le méat pour en faire sortir davantage de fluide séminal. Elle fait glisser ma peau d'avant en arrière, un mouvement brusque et mécanique qui me fait cambrer le dos, les yeux révoltés.

« Vous êtes si dur, » murmure-t-elle, son souffle court trahissant enfin une montée de tension. « On dirait que tout votre sang a quitté votre cerveau pour venir mourir ici,

dans ce morceau de viande. »

Elle lâche mon visage et s'assoit sur le bord d'un fauteuil en velours, les jambes largement écartées, m'offrant une vue imprenable sur son antre béant, trempé, qui se contracte au rythme de son excitation. Elle prend ma main et la guide vers son sexe. Elle me force à enfoncer deux doigts, puis trois, dans son vagin étroit et brûlant. Je sens les parois musculaires m'enserrer, m'aspirer. C'est un fourneau. Elle commence à se chevaucher sur ma main, ses fesses claquant contre mes doigts avec une violence qui me fait mal, mais l'adrénaline efface tout.

Elle se redresse soudain, sa robe glissant sur ses épaules pour s'accumuler autour de sa taille. Ses seins sont lourds, les mamelons sombres et dressés comme des pointes de flèches. Elle attrape ma verge des deux mains et commence à la branler avec une frénésie calculée, ses yeux fixés sur les miens, guettant la moindre faille, le moindre signe que je vais lâcher prise.

« Pas encore, » ordonne-t-elle alors que je sens la semence remonter de mes testicules, une onde de chaleur insupportable qui menace de tout balayer. « Vous ne jouirez que lorsque je vous l'autoriserai, et ce ne sera pas sur ce tapis. »

Elle se lève, me dominant de toute sa hauteur, et m'attrape par les cheveux pour me forcer à me lever à mon tour. Mes jambes sont flageolantes, mon sexe bat la mesure de mon cœur, douloureux de ne pas être déchargé. Elle me pousse contre le mur de velours, le contact du tissu froid sur mon dos nu créant un contraste saisissant avec la fournaise de mon entrejambe. Elle soulage un instant la pression sur ma verge pour passer sa jambe autour de mes hanches, frottant sa vulve trempée contre ma cuisse.

Je sens l'odeur de nos fluides mélangés, une exhalaison de rut qui remplit la pièce. Elle attrape mon gland entre ses doigts et le comprime avec une force qui me tire un cri étouffé.

« Vous allez me porter, Monsieur le Ministre. Vous allez me porter et vous allez sentir le poids de mon plaisir avant d'espérer le vôtre. »

Je la soulève, mes mains s'enfonçant dans la chair ferme de ses fesses, mes doigts trouvant le chemin de son anus, un petit anneau de muscle serré qui se contracte à mon contact. Elle s'accroche à mon cou, ses seins écrasés contre mon torse, sa mouille glissant le long de mon ventre tandis qu'elle se frotte contre moi avec une intensité de possédée. Chaque mouvement est une torture délicieuse, un sursis que je ne veux pas voir finir, alors même que mon corps hurle pour l'explosion finale. Elle me mord l'épaule, ses dents s'enfonçant profondément dans ma chair, et je sens le goût du sang se mêler à celui de sa sueur sur mes lèvres. La tension est à son comble, un fil électrique tendu au-dessus d'un gouffre de luxure pure.

Mes muscles tremblent sous l'effort, mais je refuse de faiblir. La cambrure de ses reins est une insulte à ma position, un défi jeté à la face de l'institution que je représente. Je la plaque contre le panneau de soie pourpre qui orne le mur, mes doigts s'enfonçant plus profondément dans le pli charnu de son fessier, tandis que mon majeur, guidé par une pulsion primitive, vient forcer le passage de son sphincter. Elle pousse un gémissement rauque, un son qui n'appartient plus aux salons feutrés de la haute diplomatie, mais au fond d'une arène.

— Regardez-moi, susurre-t-elle à mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un souffle chargé de l'odeur du sexe et du sang qui perle sur mon épaule. Regardez ce que vous êtes devenu.

Je ne réponds pas. Ma réponse est dans la violence de ma poigne. Je sens son clitoris, durci et congestionné, battre contre la base de ma verge alors qu'elle se tortille pour trouver l'angle parfait. Sa mouille est une inondation, un liquide visqueux et chaud qui imprègne mes mains et coule le long de mes cuisses. Sans un mot, je la fais pivoter, la forçant à se pencher sur une console de marbre froid. Le contraste thermique entre la pierre et sa peau brûlante lui arrache un frisson qui parcourt toute

sa colonne vertébrale.

Je me tiens derrière elle, l'image de ma propre déchéance reflétée dans le miroir vénitien qui nous surplombe. Mon membre, d'un rouge sombre, tendu à rompre, pointe vers l'obscurité de son entrejambe. Ses grandes lèvres sont gonflées, béantes, dévoilant une muqueuse d'un rose carmin, luisante de sécrétions. Je ne perds plus de temps en préliminaires inutiles. D'un coup de rein sec, j'enfonce mon gland dans l'étroitesse de son vagin. La sensation est sismique. Les parois de ses muscles vaginaux, d'une tonicité féroce, s'agrippent à moi, m'aspirant vers ses profondeurs.

Elle hurle, la tête jetée en arrière, ses cheveux balayant la surface du marbre. Je commence le va-et-vient, une mécanique brutale, cadencée par le claquement de mes testicules contre son périnée. Le bruit est obscène, rythmé, remplissant l'espace clos de la chambre. À chaque poussée, je sens son col de l'utérus heurter mon méat, une collision qui m'envoie des décharges électriques jusqu'à la moelle. Je ne suis plus le Ministre, je suis l'instrument de sa luxure, le piston d'une machine de chair.

Je passe mes mains devant elle pour saisir ses seins, écrasant les tétons sombres entre mes pouces et mes index. Elle s'arc-boute, ses ongles griffant la pierre, cherchant une prise alors que je redouble de vigueur. Je retire ma verge presque entièrement, ne laissant que la pointe frôler ses lèvres humides, avant de la replonger d'un trait jusqu'à la garde. Le glissement des fluides crée un son de succion qui m'excite au-delà du raisonnable.

— Plus fort... grogne-t-elle, la voix brisée. Défoncez-moi comme vous défoncez vos budgets, avec cette même arrogance méprisante.

L'insulte me fouette. Ma main quitte son sein pour s'enrouler autour de sa gorge, sans serrer pour étouffer, mais juste assez pour lui rappeler l'asymétrie de notre échange. Je la possède avec une rage sourde. Je vois dans le miroir ses yeux se révolter, ne laissant apparaître que le blanc, alors que ses premières contractions orgasmiques

commencent à me broyer le sexe. Son anus, juste en dessous, se dilate et se rétracte en une danse autonome, une invitation à la souillure totale.

L'imminence du climax transforme la pièce en un brasier sensoriel. Je sens mon sperme monter, une pression insoutenable à la base de mon urètre. Sa chatte est devenue une fournaise, ses muscles lisses me massant avec une frénésie désordonnée. Je lâche sa gorge pour lui empoigner les hanches, ancrant mes pouces dans les fossettes de ses reins.

— Je vais vous salir, j'articule entre mes dents serrées.

Elle ne répond que par un râle d'agonie plaisante. Je donne les derniers coups, les plus profonds, les plus lents, pour savourer l'étau qui se referme sur moi. Puis, dans un spasme qui me vide de toute volonté, j'explose à l'intérieur d'elle. Le jet de mon foutre, brûlant et abondant, vient frapper son col, vague après vague, tandis que ses propres fluides s'écoulent en cascade sur mes bourses. Elle s'effondre en avant, la joue contre le marbre, son corps secoué par des tremblements résiduels, tandis que je reste en elle, mon cœur battant la chamade contre son dos trempé de sueur.

Le silence retombe, lourd, presque étouffant. Je me retire lentement, le bruit du retrait de ma verge hors de son corps saturé de lubris signant la fin de l'acte. Un filet de semence mêlé à sa mouille coule le long de sa cuisse, venant tacher le tapis de velours d'une marque indélébile. Elle reste prostrée, vulnérable mais victorieuse. Je réajuste mes vêtements dans l'ombre, mon regard évaluant l'étendue du désastre de ma propre dignité.

Je ne suis plus l'homme qui est entré dans cette pièce. En refermant la porte, je laisse derrière moi l'odeur du rut, du sang et de la pierre froide, emportant avec moi le secret de cette petite mort partagée, là où le pouvoir ne s'exerce plus par le décret, mais par la soumission absolue des sens. Le chapitre se clôt sur l'image de son corps immobile, une chasseresse repue au milieu des ruines de mon intégrité.

# Chapitre 8

## L'Or et la Chair

Le clic de la serrure électronique a résonné comme un couperet dans le silence de la suite. Marc vient de franchir le seuil, me laissant seule dans l'ombre portée de ce boudoir aux murs tendus de soie grège. Je sens le froid du marbre de Carrare mordre mes fesses et mes talons, une morsure thermique qui contraste avec la chaleur poisseuse qui coule encore entre mes cuisses. Je suis prostrée, les genoux légèrement écartés, les mains à plat sur la pierre glacée. Mes doigts s'enfoncent dans la bordure d'un tapis de velours d'Aubusson, dont les fibres denses s'imbibent de mon humidité.

Une traînée de foutre épais, d'un blanc nacré et opaque, strie ma peau de l'intérieur de la cuisse droite jusqu'au sol. Je l'observe avec une satisfaction chirurgicale. C'est la signature de sa reddition, la preuve liquide que le concierge en chef du plus grand palace parisien, l'homme aux clefs d'or et au port altier, s'est vidé en moi comme un animal avant même d'avoir retiré sa veste de fonction. L'odeur de la semence se mêle à celle de mon sexe, un parfum de javel et de musc qui sature l'air confiné de la pièce.

Derrière la porte de chêne massif, je devine sa présence. Il ne s'est pas éloigné. J'entends son souffle, cette respiration heurtée qu'il tente de discipliner, le froissement léger du drap de laine de son uniforme alors qu'il se réajuste. Il a rétabli l'ordre apparent de sa tenue, mais je sais qu'à l'intérieur de son pantalon, sa verge est encore gonflée, irritée par l'immédiateté de notre première étreinte debout contre le panneau de bois.

Je ne bouge pas. Je laisse le froid m'envahir, savourant l'asymétrie de notre situation. Je suis nue, offerte au sol, marquée par ses fluides, tandis qu'il se tient de l'autre côté, garant du décorum et de l'autorité de ce lieu. Mais c'est moi qui tiens les rênes. C'est

moi qui ai exigé qu'il m'ouvre cette suite hors-tarif, non pour l'architecture, mais pour le voir s'effondrer dans ses propres privilèges.

Le silence s'étire. La lumière crépusculaire de Paris filtre à travers les persiennes, jetant des zébrures d'or sur mes seins et sur le marbre taché. Je sens la cyprine continuer de sourdre de ma vulve, rejoignant la flaque de sperme qui commence à gélifier sur la pierre. Mes lèvres vaginales me brûlent légèrement, encore tuméfiées par la rapidité de ses assauts.

Soudain, le battant s'entrouvre à nouveau. Une fente de lumière plus crue traverse la pièce. Marc ne rentre pas tout à fait, il reste sur le seuil, sa silhouette imposante découpée en contre-jour. Son regard descend lentement sur moi, évaluant ma position dégradée, le désordre de mes cheveux et la souillure sur ma jambe. Je lève les yeux vers lui. Son visage est de nouveau un masque de professionnalisme rigide, mais ses narines frémissent. Il inhale l'odeur de notre rut.

— Je ne vous ai pas donné congé, Éléonore, dit-il d'une voix dont la tessiture grave trahit une tension extrême.

Je réponds par un silence provocant, écartant un peu plus les jambes pour qu'il voie l'éclat humide de mon méat encore béant. Une goutte de son foutre se détache de mon périnée et tombe sur le velours dans un silence de plomb. Je vois ses mains gantées de blanc se crispier sur la poignée dorée. Le contraste entre la pureté de ses gants et la réalité de la glaire qui me tapisse l'entrejambe est une insulte délicieuse à son rang.

Il referme la porte derrière lui, cette fois en verrouillant le pêne de l'intérieur. Le bruit du mécanisme est définitif. Il avance de trois pas. Ses chaussures vernies crissent sur le marbre, s'arrêtant à quelques centimètres de mes doigts. Je sens l'odeur de son cirage et de son parfum boisé recouvrir celle de notre sexe.

— Relevez-vous, ordonne-t-il, mais le ton n'est pas celui d'un supérieur. C'est le ton

d'un homme qui tente de reprendre possession d'un territoire qu'il sent lui échapper.

Je m'exécute lentement, avec une lenteur calculée pour que chaque mouvement de mes muscles, chaque glissement de la peau mouillée contre la peau, soit exposé à ses yeux. Je me redresse sur mes genoux, puis je me lève, laissant le filet de sperme couler plus bas sur mon mollet. Je me tiens debout face à lui, ma nudité totale défiant la perfection de son costume. Je suis plus petite que lui, mais l'inclinaison de sa tête montre qu'il est déjà à ma merci.

Ses yeux ne quittent pas mon sexe. Il regarde les lèvres de ma vulve, rouges et luisantes, qui semblent palpiter sous son inspection. Je vois la bosse dans son pantalon se raidir à nouveau, déformant le tissu impeccable. Sans un mot, j'attrape sa main gantée. Le contact du coton blanc contre ma paume est électrisant. Je guide sa main vers ma cuisse, là où son sperme commence à sécher en une pellicule collante.

— Vous avez taché le marbre, Marc, murmuré-je. Nettoyez-moi.

Son regard remonte vers le mien, un éclair de colère réprimée et de désir dévastateur y danse. Il ne retire pas sa main. Au contraire, il écarte les doigts, pressant la paume gantée contre la traînée de foutre, l'étalant sur ma peau dans un geste lent, presque rituel. Le tissu blanc se sature instantanément de l'humidité grisâtre de sa propre semence. Il n'a plus rien d'un concierge. Il n'est plus que le spectateur de sa propre déchéance, fasciné par la manière dont je transforme son autorité en un instrument de plaisir brut.

Il s'agenouille à son tour. Ce n'est pas une gémflexion de service, c'est l'effondrement d'un pilier. Il est désormais à la hauteur de mon bassin. Je sens son souffle chaud contre mon pubis. L'odeur du tissu mouillé et de la chair excitée devient insoutenable. Ses mains gantées remontent maintenant vers mes hanches, y laissant des traces d'humidité sombre.

— Vous êtes d'une insolence qui mérite d'être châtiée, gronde-t-il, la voix étranglée.

— Alors, ne parlez plus, Marc. Agissez.

Il saisit mes fesses avec une brutalité qui m'arrache un soupir. Ses doigts s'enfoncent dans la chair ferme, me tirant vers son visage. Il ne cherche pas ma bouche. Il plonge son nez directement contre ma vulve, aspirant mon odeur avec une voracité de prédateur affamé. Sa langue, d'abord hésitante, vient lécher une perle de foudre qui perlait encore à mon entrée. Le contact est chaud, râpeux, direct. Je sens mon clitoris se gorger de sang, mon corps entier se tendre vers cette bouche qui, il y a dix minutes encore, donnait des ordres à une armée de valets.

Le poids de son corps contre mes jambes m'impose une immobilité forcée. Marc ne se contente plus de lécher ; il dévore. Sa langue s'aplatit contre mon méat, effectuant des pressions circulaires, lentes, appuyées, tandis que ses dents mordillent occasionnellement la chair tendre de mes petites lèvres. Le contraste est foudroyant : la douceur de sa langue contre la rugosité de ses gants de coton blanc qui, maintenant, s'insinuent plus profondément entre mes fesses pour m'ouvrir davantage à son appétit. Je sens la fibre du tissu s'imbiber de ma propre humidité, devenant une extension abrasive et excitante de ses doigts.

— Vous savourez, n'est-ce pas ? murmure-t-il contre ma peau, sa voix vibrant jusque dans mon utérus. Vous savourez de voir l'homme le plus respecté de cet établissement ramper pour votre plaisir.

Je ne répons que par un râle, les doigts crispés dans ses cheveux poivre et sel, l'obligeant à maintenir son visage pressé contre mon sexe. L'odeur qui monte de notre étreinte est un mélange musqué de parfum de luxe, d'amidon de sa chemise et de l'arôme entêtant de ma vulve offerte. Marc redouble d'ardeur. Il aspire mon clitoris entre ses lèvres, créant un vide qui fait affluer le sang et me tire des spasmes involontaires. Ma cyprine coule le long de son menton, souillant le col rigide de sa

livrée, marquant irrémédiablement l'uniforme de sa déchéance volontaire.

Soudain, il se redresse d'un mouvement brusque, me laissant haletante, le sexe à vif et exposé à l'air frais de la suite. Ses yeux sont sombres, presque noirs, dilatés par une pulsion qu'il ne cherche plus à masquer sous son masque professionnel. Il ne dit rien, m'attrape par la taille et me fait pivoter avec une force qui me rappelle qu'en dépit de sa position de service, il domine la situation par sa carrure. Il me pousse vers le bureau en acajou massif, une pièce d'époque dont le vernis luit sous les lustres de cristal.

— Penchez-vous, ordonne-t-il, la main pesant lourdement sur mes lombaires.

J'obéis, mes paumes s'appuyant sur le bois froid. Ma robe, déjà dévastée, remonte sur mes hanches, dévoilant la cambrure de mes reins et l'ouverture béante de mon intimité. Derrière moi, j'entends le bruit sec et métallique d'une boucle de ceinture que l'on défait, puis le glissement d'une fermeture éclair. L'impatience me gagne, une brûlure entre les cuisses que seul un envahissement total pourra apaiser.

Je tourne la tête pour le voir. Il a libéré son sexe, une verge imposante, sombre, déjà tendue vers le plafond, dont le gland violacé perle d'un liquide séminal translucide. Il ne se déshabille pas entièrement ; il garde sa veste, ses gants, conservant cette allure de fonctionnaire de l'ombre qui s'apprête à commettre un sacrilège. Marc s'approche, sa virilité venant heurter mes fesses avec une chaleur brutale.

Il saisit l'un de mes poignets et le ramène derrière mon dos, m'obligeant à me cambrer davantage. Ses doigts gantés, maintenant saturés de mes sucs, s'insinuent à nouveau dans ma fente. Il écarte mes lèvres avec une précision chirurgicale, observant l'ouverture rose et pulsante de mon vagin.

— Regardez-vous, lâche-t-il d'un ton monocorde, presque clinique. Regardez comme vous êtes ouverte, comme vous m'appellez. Toute cette éducation, tout ce luxe, pour

finir le cul en l'air sous le concierge.

Il enfonce deux doigts d'un coup sec à l'intérieur de moi. Le cuir de ses gants — car il a changé de paire, passant du coton au chevreau fin pour cette étape — accroche mes parois intérieures avec une sensation de frottement exquise et douloureuse. Il ramone l'intérieur de mon col, cherchant le point de bascule. Je sens mes muscles se contracter autour de sa main, l'inondant d'un flot chaud.

— Vous êtes une fontaine, Madame. Une véritable insulte à la bienséance.

Il retire ses doigts et, sans transition, vient placer la tête de son membre contre mon entrée. Le contact est électrique. La peau de son gland est lisse, brûlante, tendue à rompre. Il n'entre pas immédiatement. Il se contente de frotter de haut en bas, étalant ma propre mouille sur toute la longueur de sa verge, s'assurant que chaque millimètre de sa chair soit lubrifié par mon excitation.

Je gémiss, la tête renversée, mes yeux fixés sur les moulures dorées du plafond qui semblent tourner. Je veux qu'il me déchire, qu'il brise ce silence feutré par la violence de ses coups de reins.

— Marc... je t'en prie...

— Pas de prénoms ici, tranche-t-il en me saisissant la nuque pour m'écraser le visage contre le bureau. Je suis celui qui vous sert. Et ce soir, le service sera complet.

D'un coup de rein sauvage, il s'enfonce en moi. La pénétration est totale, absolue. Je sens mon bassin basculer sous le choc, mes poumons se vident dans un cri étouffé par le bois. Il est immense, remplissant chaque recoin de mon anatomie, étirant mes tissus jusqu'à la limite de la rupture. La sensation de son pubis percutant mes fesses produit un claquement sourd qui résonne dans la pièce vide.

Il commence ses va-et-vient, un rythme lent, lourd, méticuleux. À chaque poussée, il va chercher le fond, me clouant littéralement au bureau. Ses mains ne me lâchent pas ; il pétrit mes seins par-dessus le tissu fin de ma robe, ses pouces écrasant mes tétons durcis tandis qu'il continue de me labourer avec une régularité de métronome. Je sens sa verge glisser contre mes parois, chaque veine, chaque relief de son sexe gravé dans ma chair. La chaleur monte, une sueur fine perle sur mon front, se mélangeant à l'odeur de la cire et du sexe.

Il accélère. Les mouvements deviennent plus courts, plus brutaux. Il ne cherche plus la profondeur, mais la friction pure contre mon clitoris qu'il écrase de son propre corps à chaque impact. Le plaisir devient une lame de fond, une vague de fond qui part de mon ventre pour irradier jusqu'à mes orteils. Je l'entends grogner derrière moi, un son animal, dépouillé de toute politesse aristocratique. Il me prend comme on prend possession d'un territoire conquis, sans ménagement, avec la rage de celui qui a trop longtemps attendu son heure.

Il empoigne ma chevelure, renversant ma tête en arrière pour m'obliger à offrir ma gorge à ses dents. Sa respiration est un souffle brûlant contre mon oreille, un sifflement rauque qui ponctue chaque coup de boutoir. Sous moi, le bois d'acajou du bureau Louis XV semble gémir en harmonie avec mes propres râles. Je sens ses doigts s'enfoncer dans la chair de mes hanches, ses phalanges blanchies par l'effort, marquant ma peau de futures ecchymoses que je porterai comme les médailles d'une soumission consentie.

La pénétration est totale, absolue. À chaque poussée, son sexe, lourd et congestionné, écarte mes lèvres gonflées pour s'enfoncer jusqu'à la garde, heurtant mon col de l'utérus avec une précision chirurgicale. La sensation est électrique, un court-circuit qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Je sens le glissement onctueux de ma propre cyprine, mêlée à la sueur qui ruisselle entre nos corps, transformant notre point de contact en un brasier humide. L'odeur du cuir des reliures anciennes et celle, plus âcre, de l'excitation masculine s'engouffrent dans mes poumons, m'enivrant plus

sûrement que le plus vieux des cognacs du bar de l'hôtel.

« Regarde-moi », ordonne-t-il d'une voix qui n'admet aucune réplique.

Il me fait pivoter avec une force brutale, m'asseyant sur le bord du bureau. Mes jambes sont écartées au maximum, mes talons aiguilles griffant le bois précieux tandis qu'il se loge entre mes cuisses. Ses mains remontent le long de mes jambes, saisissant mes genoux pour les plaquer contre mes épaules, m'ouvrant totalement à son regard et à son assaut. L'asymétrie de notre situation est flagrante : il est debout, sanglé dans son pantalon de costume sombre dont la braguette ouverte laisse échapper sa virilité triomphante, tandis que je suis livrée, exposée, ma robe de soie remontée jusqu'à la taille, ne laissant plus aucune place à la pudeur.

Il plonge à nouveau en moi. Le choc est tel que j'en ai le souffle coupé. Sa verge est une barre de fer brûlante qui laboure mon intimité. Je vois ses muscles se bander sous le tissu fin de sa chemise blanche, la veine de son cou battre au rythme de ses pulsions. Il ne me quitte pas des yeux, son regard d'acier évaluant ma résistance, cherchant le point de rupture. Ses doigts descendent vers mon clitoris, son pouce écrasant le bouton de chair déjà douloureusement érigé. La double stimulation est insoutenable. Mon corps se cambre, mes doigts se crispent sur le bord du bureau, cherchant désespérément un ancrage alors que je sombre dans un océan de sensations pures.

Le rythme s'accélère encore. Ce n'est plus une joute, c'est une exécution. Il frappe avec une cadence frénétique, ses testicules claquant contre mon périnée avec un bruit sourd et mouillé. Je sens mon vagin se contracter de façon spasmodique, essayant de retenir ce membre qui me dévaste. Ma vision se trouble. Le plafond doré de la suite commence à tourbillonner. Les spasmes commencent au fond de mes entrailles, des ondes de choc qui se propagent, incontrôlables.

Je crie son nom, ou peut-être un simple appel à l'aide, alors que l'orgasme me

submerge. C'est une déflagration qui me vide de toute volonté. Mes parois vaginales se referment comme des mâchoires sur son sexe, le triturant dans une étreinte convulsive. En réponse, je sens sa verge doubler de volume, durcir encore jusqu'à l'in vraisemblable. Il lâche un juron étouffé, ses yeux s'écarquillent, et il lâche enfin sa semence.

L'éruption est massive, brûlante. Je sens les jets successifs de son foutre inonder le fond de mon vagin, une chaleur liquide qui se répand, m'emplissant jusqu'à la nausée délicate du trop-plein. Il continue de pousser, de s'enfoncer en moi, voulant vider chaque goutte de son désir dans mon réceptacle. Son corps est secoué de derniers tressaillements violents, ses mains broyant presque mes cuisses pour rester ancré en moi.

Le silence retombe brutalement sur la suite, seulement troublé par nos respirations saccadées. Il reste là, le front appuyé contre le mien, sa verge encore palpitante à l'intérieur de moi, baignant dans le mélange de nos fluides qui commence à perler sur le bois sombre du bureau. L'odeur du sexe est omniprésente, triomphante sur le luxe stérile de la pièce.

Lentement, avec une lenteur calculée, il se retire. Le bruit de succion qui accompagne son retrait est une ultime impudeur. Je reste là, les jambes pendantes, le souffle court, sentant le liquide chaud couler le long de mes fesses et tacher le tapis de laine fine. Il se redresse, ajuste ses vêtements d'un geste machinal, reprenant en quelques secondes son masque de concierge imperturbable. Il ne me regarde plus comme une amante, mais comme une cliente dont il a satisfait l'exigence la plus occulte.

Il sort un mouchoir de fil de sa poche et me le tend, sans un mot. Ses yeux ont retrouvé leur froideur professionnelle, mais le désordre de sa cravate et l'odeur de ma vulve qui imprègne encore ses doigts trahissent la vérité de l'instant. L'or de la suite brille toujours, mais pour moi, il a désormais le goût salé de sa peau et la consistance gluante de son plaisir. Le chapitre se referme sur cette vision : le luxe absolu souillé

par la chair brute, et l'insoutenable certitude que je reviendrai chercher cette déchéance dorée.

# Chapitre 9

## Fidélité, une Relique

Le cristal de mon verre d'Old Fashioned est d'une froideur chirurgicale contre la pulpe de mes doigts. Assise au bar de ce club privé niché au dernier étage d'une tour de verre du quartier de l'Arsenal, j'observe Paris s'étendre comme une carcasse lumineuse sous la pluie fine de novembre. En 2026, la capitale a des airs de mausolée de luxe ; tout y est poli, filtré, aseptisé, mais l'odeur de la sueur et de la convoitise finit toujours par remonter à travers les conduits de climatisation.

À deux tables de moi, un sénateur dont je reconnais le profil anguleux sur les écrans holographiques de la ville dîne avec une femme trop jeune pour lui, dont le cou est étranglé par un collier de diamants de chez Boucheron. Ils jouent la comédie de la complicité, ce simulacre de dévotion que le monde appelle encore la fidélité. Je les regarde avec une curiosité presque entomologique. Je vois la main de l'homme se poser sur le poignet de sa compagne, une pression un peu trop forte, une revendication de propriété camouflée en geste d'affection. Elle sourit, mais ses pupilles, dilatées par l'ennui ou peut-être par une dose discrète de bêta-bloquants, trahissent l'absence totale d'étincelle.

La fidélité est une relique encombrante, un vestige d'un monde qui craignait la solitude. Moi, j'ai embrassé ce vide il y a longtemps. Je préfère la vérité brute d'un muscle qui se contracte sous l'effet de la douleur exquise à la promesse frelatée d'un "toujours" qui s'étirole dans la rancœur des petits déjeuners silencieux. Mon corps ne m'appartient qu'à la condition que je l'offre comme un piège, jamais comme un refuge.

Je sens un regard peser sur ma nuque. Ce n'est pas le regard d'un admirateur lambda,

mais celui, lourd et évaluateur, d'un prédateur qui reconnaît son égal. Je ne me retourne pas tout de suite. Je laisse le silence et la tension saturer l'espace entre nous. Je prends une gorgée lente de mon whisky, sentant la brûlure de l'alcool glisser dans ma gorge, puis je pivote mon tabouret avec une lenteur calculée.

L'homme est assis dans l'ombre d'une alcôve de velours pourpre. Il doit avoir la quarantaine, l'allure d'un officier de haut rang en civil ou d'un diplomate rompu aux interrogatoires de minuit. Son costume de soie sombre épouse une carrure qui ne doit rien aux salles de sport de luxe et tout à une discipline martiale rigoureuse. Ses yeux, d'un gris d'acier, ne lâchent pas les miens. Il ne sourit pas. Il n'a pas besoin de séduire ; il émet une fréquence de pouvoir qui exige la soumission de l'environnement immédiat.

Ma robe en satin liquide, de la couleur d'un sang artériel, glisse contre mes hanches alors que je décroise les jambes. Je sais exactement ce qu'il voit : la cambrure de mon dos, la ligne de ma gorge offerte, et cette insolence dans le port de tête qui lui indique que je suis la seule ici capable de ne pas baisser les yeux.

Je me lève et marche vers lui. Le bruit de mes talons sur le marbre noir est le seul métronome de cette scène. Arrivée à sa hauteur, je ne m'assois pas. Je reste debout, dominant sa position assise de quelques centimètres, imposant ma proximité. Je sens la chaleur qui émane de son corps, une odeur de cuir neuf, de tabac froid et de savon de luxe.

« Vous observez cette parodie de couple avec beaucoup trop de mépris pour une femme qui semble chercher la même chose », dit-il d'une voix de baryton, profonde, qui fait vibrer l'air dans mes poumons.

« Vous faites erreur, répliqué-je en penchant légèrement la tête. Je ne cherche pas la compagnie. Je cherche l'effondrement. »

Un éclair de surprise, vite réprimé, passe dans son regard. Il pose son verre sur la table basse avec une précision maniaque. Ses doigts sont longs, puissants, les ongles coupés court. Je l'imagine déjà les refermer sur ma chair, testant la résistance de ma peau.

« L'effondrement de quoi ? » demande-t-il, sa voix se faisant plus rauque.

« Du décorum. De votre superbe. De tout ce qui vous permet de croire que vous contrôlez quoi que ce soit dès que la lumière s'éteint. »

Il se lève brusquement. Sa stature est imposante ; il me dépasse d'une tête. Sa main s'approche de mon visage, ne le touche pas encore, s'arrêtant à quelques millimètres de ma joue. Je sens l'électricité statique. Je ne recule pas. Mon souffle se raccourcit, mes mamelons durcissent sous le tissu fin de ma robe, réagissant à l'autorité physique qu'il dégage. Je sens l'humidité poindre entre mes cuisses, une réponse viscérale à la promesse de brutalité que je lis dans sa posture.

« Vous jouez à un jeu dangereux, Éléonore », murmure-t-il. Il connaît mon nom. Évidemment qu'il le connaît.

« Le danger est la seule chose qui me donne l'impression d'être vivante dans cette ville de morts-vivants », répondais-je en saisissant son poignet. Sa peau est brûlante. Je guide sa main vers ma gorge, la forçant à se refermer sur mes vertèbres cervicales. Ses doigts sont de fer. « Montrez-moi ce qu'il reste de vrai sous votre uniforme invisible. »

Il resserre sa prise. Juste assez pour que je sente le sang cogner contre mes tempes, juste assez pour que ma vision se trouble légèrement. Ses yeux descendent vers ma bouche, puis plus bas, vers le décolleté plongeant qui révèle le début de mes seins comprimés par le mouvement. Sans un mot, il me tire vers lui, brisant la distance de sécurité, me collant contre son torse rigide. Je sens la dureté de son sexe déjà dressé

contre mon bas-ventre, une masse compacte qui promet une pénétration sans concession.

« Ma suite est au quinzième », lâche-t-il entre ses dents. « On y va maintenant, ou je vous prends ici, contre cette baie vitrée, devant le monde entier. »

Le défi est lancé. Ma réponse est un baiser sauvage, une collision de salives et de dents où je cherche à lui arracher un morceau de son arrogance, tandis que sa main libre descend avec une violence maîtrisée pour broyer ma fesse gauche à travers la soie. L'asymétrie est parfaite : il a le grade, j'ai la volonté de le perdre.

Nous quittons le bar sans un regard pour les spectateurs de notre départ précipité. Dans l'ascenseur aux parois de miroir, l'air devient irrespirable. Dès que les portes se ferment, il me plaque contre la paroi froide. Le contraste entre le métal glacé sur mon dos nu et la chaleur de son corps est un électrochoc. Il soulève ma robe d'un geste brusque, déchirant presque les coutures latérales. Mes mains s'agrippent à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de sa veste alors qu'il s'insinue entre mes jambes, son genou écartant mes cuisses avec une autorité qui ne souffre aucune discussion.

Je suis déjà trempée, ma propre cyprine lubrifiant l'intérieur de mes cuisses. Je veux sentir la rudesse de ses mains sur ma peau, je veux que la sophistication de cette soirée vole en éclats sous le poids de notre bestialité. 2026 est une époque de faux-semblants, mais ici, dans cet espace clos qui monte vers les cieux, il n'y a plus que la mécanique du désir et l'odeur de notre excitation qui sature l'habitacle. Ses lèvres se scellent sur mon cou, y laissant une marque violacée, une signature de propriété temporaire que je porterai comme un trophée demain matin. L'ascenseur s'arrête. Le ding métallique sonne comme le début d'une exécution. Ou d'une renaissance.

Les portes coulissent dans un sifflement pneumatique presque imperceptible, révélant le vestibule désert de mon penthouse. Il ne me laisse pas le temps de respirer, ni de

retrouver une once de contenance. Sa main se referme sur ma nuque, ses doigts s'emmêlant dans mes cheveux savamment coiffés pour rejeter ma tête en arrière. Il me tire hors de la cabine, m'obligeant à marcher à reculons sur le tapis de soie, mes talons s'enfonçant dans l'épaisseur coûteuse du textile. Je chancelle, mais son emprise est un ancrage de fer. Il me plaque contre la paroi de verre qui surplombe la métropole. Sous mes omoplates, le froid du vitrage est une morsure qui contraste violemment avec la fournaise qui irradie de son entrejambe pressé contre mon bassin.

Dehors, les lumières de 2026 scintillent comme les circuits imprimés d'une machine agonisante. Les drones de livraison tracent des lignes rouges et vertes dans le ciel pollué, témoins silencieux d'une humanité qui a délégué ses besoins à des algorithmes. Mais ici, contre ce verre, l'algorithme est simple : il commande, j'obéis, et ma chair réclame sa part de dévastation.

« Regarde-les, Éléonore, » murmure-t-il, sa voix basse, un grondement de baryton qui fait vibrer ma cage thoracique. « Regarde tous ces esclaves qui dorment en pensant que le confort est une vertu. Tu sens comme tu es différente ? Comme tu es sale ? »

Il ne demande pas de réponse. Sa main libre descend, glissant sous le tissu déchiré de ma robe de créateur. Il ne cherche pas à me séduire, il cherche à constater l'étendue de mon naufrage sensoriel. Ses doigts longs et agiles écartent la dentelle fine de ma lingerie, déjà saturée, pour trouver la fente brûlante de mon sexe. Le contact est électrique. Je pousse un gémissement étouffé contre son épaule lorsqu'il enfonce deux doigts d'un coup sec à l'intérieur de moi. Le son de la succion, ce bruit humide et impudique de mes propres fluides brassés par sa main, remplit l'espace entre nous. Je suis une mare de luxure, un réceptacle de cyprine épaisse qui s'écoule désormais le long de ses phalanges, venant tacher le tapis de prix à nos pieds.

Il retire ses doigts pour les porter à ses lèvres, goûtant mon excitation avec une lenteur provocatrice. Ses yeux ne quittent pas les miens. C'est une évaluation, une pesée de mon âme à travers mes sécrétions.

« Tu es dégoûtante de besoin, » décrète-t-il, un sourire cruel étirant ses lèvres.

D'un mouvement brusque, il se dégage pour défaire la boucle de sa ceinture. Le cuir claque, un bruit de fouet dans le silence stérile de l'appartement. Je regarde, fascinée et terrifiée, alors qu'il libère sa verge. Elle est massive, d'une turgescence sombre et veinée qui témoigne d'une tension accumulée tout au long de cette soirée de galas et de faux-semblants. Le gland, déjà perlé d'un liquide séminal translucide, semble pulser au rythme de mon propre cœur. C'est un instrument de pouvoir brut, dépourvu de la moindre poésie. C'est la réalité que je cherchais : quelque chose d'irréfutable.

Il me saisit par les hanches et me retourne face à la vitre. Mes paumes se collent au verre froid, mes doigts s'écartent. Je vois mon reflet flou, celui d'une femme dont la dignité s'est évaporée pour laisser place à une bête en attente. Derrière moi, je l'entends cracher sur sa main, puis étaler sa salive sur son membre pour faciliter l'intrusion. Le son est cru, dénué de tout artifice.

« Cambre-toi. »

L'ordre est sec. J'obéis, offrant mes fesses à sa vue, le dos creusé jusqu'à la douleur. Je sens la pointe brûlante de son sexe venir s'écraser contre l'entrée de mon con, là où les lèvres gonflées par le sang n'attendent que la déchirure. Il ne pénètre pas encore. Il joue avec la résistance de ma chair, frottant son gland contre mon clitoris en érection, m'infligeant une torture de frustration. Je sens chaque pore de ma peau s'ouvrir, chaque nerf se tendre vers l'impact.

La ville, en bas, continue sa course effrénée vers le néant, mais le temps s'est arrêté ici. Il y a cette odeur de sexe, de sueur et de parfum de luxe qui sature mes narines. Je veux qu'il me brise. Je veux que cette virilité impitoyable vienne s'ancrer au plus profond de mes entrailles pour effacer la vacuité de mon existence.

Il saisit mes cheveux à pleine main, tirant ma tête en arrière pour que mon regard soit forcé de plonger dans le vide du 50ème étage. Son souffle est chaud contre mon oreille, chargé de l'arrogance de ceux qui possèdent tout.

« Tu crois que tu es libre parce que tu es seule, Éléonore ? Tu n'es rien d'autre qu'une chienne qui a besoin d'un maître pour se sentir vivante. »

Ses mains quittent ma tête pour venir s'écraser sur mes fesses. Les claques résonnent, marquant ma peau blanche de traînées rouges instantanées. La douleur est un catalyseur. Ma mouille coule maintenant en filets ininterrompus, lubrifiant l'abîme qu'il s'apprête à combler. Je sens son membre glisser doucement, narguant ma béance, avant de s'immobiliser à nouveau. L'attente est une agonie. Mes muscles fessiers tressaillent, cherchant le contact, cherchant la pénétration totale qui me fera perdre pied.

Il se penche, ses dents venant mordre le lobe de mon oreille tandis que ses mains s'insinuent sous mon ventre pour écarter encore plus mes cuisses. Je sens la dureté de son ventre contre mon dos, la chaleur de son torse. Il est là, une masse de muscles et de volonté, prêt à me dévaster.

« Demande-le, » ordonne-t-il, sa voix vibrant d'une cruauté jouissive. « Dis-moi ce que tu veux que je fasse de cette fente qui dégouline sur mon tapis. »

Ma gorge est serrée, ma salive est épaisse. Je vois les lumières de la ville danser devant mes yeux embués. La sophistication est morte. Il n'y a plus qu'une femme offerte, les jambes tremblantes, prête à recevoir la semence d'un prédateur dans le silence d'un monde qui a oublié comment ressentir.

« Enfonce-toi. Je veux que tu me déchires, que tu cognes jusqu'au fond. Je veux sentir ton membre me remplir les entrailles. »

Ma voix n'est plus qu'un râle, une trahison de ma propre élégance. Je sens son rire sourd vibrer contre mes omoplates juste avant qu'il ne s'exécute. L'entrée est brutale. Le gland, large et impitoyable, écarte les lèvres de ma vulve avec une autorité qui m'arrache un cri étouffé. Il ne cherche pas la douceur ; il cherche la possession. La peau de ma fente se tend à rompre, épousant chaque relief de son sexe alors qu'il s'enfonce centimètre par centimètre, forçant le passage dans un glissement lubrifié par mon propre désir.

L'invasion est totale. Je sens la cambrure de mon dos s'accentuer sous la pression, mes mains se crispant sur le rebord du bureau en acajou jusqu'à ce que mes articulations blanchissent. Il est entièrement en moi, une colonne de chair brûlante qui presse contre mon col, occupant chaque recoin de mon intimité. L'asymétrie de notre rapport de force est là, palpable dans le silence feutré de cet appartement de luxe : il est le moteur, je suis le réceptacle, dégradée et magnifiée tout à la fois par cette pénétration sauvage.

Il se retire presque intégralement, me laissant vide un court instant avant de revenir avec une violence redoublée. Le choc de son bassin contre mes fesses produit un claquement sec, un bruit de chair contre chair qui résonne comme une insulte à la morale. À chaque coup de boutoir, je sens le frottement rugueux de ses poils pubiens contre ma peau sensible, l'étirement insensé de mes tissus qui s'adaptent à son calibre. Il me traite comme une bête de race, avec une précision anatomique qui ignore mes soupirs pour ne se concentrer que sur la mécanique de l'orgasme.

« Regarde-toi, Éléonore, » murmure-t-il, sa main saisissant mes cheveux pour tirer ma tête en arrière, m'obligeant à fixer mon reflet dans la vitre sombre. « Regarde cette femme si fière, empalée comme une chienne. »

Je vois mon visage décomposé, mes pupilles dilatées par la douleur et le plaisir, mes lèvres entrouvertes d'où s'échappe une salive épaisse. Je vois l'aller-retour frénétique de son membre, luisant de mes fluides, qui entre et sort de mon con avec une

régularité de métronome. La sensation est devenue insoutenable. Mon clitoris, gorgé de sang, est écrasé à chaque mouvement, m'envoyant des décharges électriques qui irradiant jusque dans mes orteils.

Le rythme s'accélère. Ce n'est plus de la luxure, c'est un combat. Il me martèle avec une rage froide, cherchant la faille, cherchant à briser ma dernière retenue. Mes muscles vaginaux se contractent spasmodiquement autour de lui, essayant de retenir ce morceau de chair qui me dévaste. Je sens l'imminence de la fin. Une chaleur insidieuse monte de mon bas-ventre, une onde de choc qui menace de tout balayer.

Soudain, il change d'angle, ses doigts s'enfonçant dans ma chair pour m'orienter, et il frappe le point précis où mon plaisir bascule dans l'agonie. Je lâche prise. L'orgasme me percute avec la force d'un accident frontal. Mes parois internes se convulsent, serrant son sexe dans un étau désespéré tandis que je hurle son nom, ou peut-être une insulte, je ne sais plus. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif, une plaie ouverte.

Lui n'a pas encore fini. Je sens la tension monter dans ses cuisses, la rigidité de son membre devenir presque douloureuse. Avec un dernier grognement de prédateur, il s'enfonce une ultime fois, s'immobilisant au plus profond de moi. Je sens le jaillissement. Des jets de foutre brûlant viennent frapper mon col, inondant mon utérus d'une semence épaisse et abondante. Il se vide en moi avec une arrogance tranquille, chaque pulsation de son sexe libérant une nouvelle vague de liquide qui finit par déborder et couler le long de mes cuisses.

Le silence retombe, lourd, oppressant. Il se retire lentement, le bruit de succion de son sexe quittant mon corps étant le dernier outrage de cette rencontre. Je m'effondre sur le tapis, les jambes dérobées, sentant la viscosité de son sperme mélangé à mon propre suc souiller la laine précieuse.

Il se rhabille sans un mot, ajustant sa cravate avec la même précision qu'il mettrait à signer un contrat de fusion-acquisition. Il ne me regarde même pas. Je reste là,

étendue, le sexe béant et endolori, écoutant le bruit de ses pas s'éloigner vers la porte.

La fidélité est une relique, en effet. Dans ce monde de 2026, la seule loyauté qui vaille est celle que l'on doit à ses propres pulsions, à cette quête de néant déguisée en érotisme de haut vol. Je ramasse ma robe de soie, tachée, et je sens l'odeur de la sueur et du foutre s'évaporer lentement dans l'air climatisé. Je suis seule, souveraine et brisée, exactement comme je l'avais choisi. La ville continue de briller au dehors, indifférente à la petite mort qui vient de se jouer sur ce tapis de maître. Le chapitre se referme sur ce constat : nous ne sommes que de la viande sophistiquée, cherchant désespérément à se sentir exister dans le creux d'un autre, avant que l'obscurité ne reprenne ses droits.

# Chapitre 10

## L'Embarquement Immédiat

Le froid de la climatisation mord l'humidité de ma peau alors que je reste étendue, immobile, sur l'épaisseur étouffante du tapis de soie persan. Sous mes reins, les motifs complexes de la laine et du fil d'argent impriment leur relief dans ma chair encore brûlante. Je ne cherche pas à me couvrir. Je savoure l'asymétrie de cet instant : je suis nue, offerte au regard de la pièce vide, tandis que Marc, debout devant la baie vitrée qui surplombe un Paris nocturne et saturé de néons bleutés, termine de réajuster son armure.

Le craquement du cuir de sa ceinture résonne dans le silence clinique de l'appartement. C'est un bruit sec, autoritaire, qui marque la fin de la parenthèse. Je l'observe à travers mes cils, le corps lourd d'une lassitude délicieuse. Il remonte sa cravate de soie sombre avec une précision chirurgicale, ses doigts longs et nerveux ne tremblant pas malgré l'intensité de ce que nous venons de briser ensemble. Il redevient le Commandant de bord, l'homme aux quatre galons, le maître de la machine et du ciel.

Dans ma main droite, je froisse ma robe de soie émeraude. Elle est foutue. Le tissu, d'ordinaire si fluide et impalpable, est lourd, collant. Une large tache sombre, mêlant la nacre de son sperme à la sueur de notre corps à corps, souille le flanc de la robe. L'odeur musquée de l'acte, ce mélange d'ozone, de sexe brut et de son parfum boisé, s'exhale du vêtement ruiné. C'est mon trophée. Je contemple cette trace de sa reddition, cette preuve liquide que, sous l'uniforme impeccable, j'ai déterré l'animal.

— Tu devrais te lever, Éléonore. La voiture m'attend en bas dans dix minutes.

Sa voix est redevenue cet instrument de contrôle, basse, calme, dépourvue de toute trace de l'essoufflement qui le faisait gémir contre mon cou il y a un quart d'heure. Il ne se retourne pas. Il regarde son reflet dans la vitre, vérifiant l'alignement de son col de chemise. Cette distance qu'il tente de rétablir est sa seule défense. Il croit que l'habit suffit à restaurer la hiérarchie.

Je me redresse lentement sur les coudes, laissant mes seins pointer dans l'air frais. Mes cuisses sont encore maculées, une trace de son passage coulant lentement le long de ma peau pour aller s'écraser sur le tapis de maître. Je prends un malin plaisir à rester ainsi, indocile, une tache de chaos dans son univers ordonné.

— Pourquoi tant de hâte, Marc ? L'avion ne partira pas sans son Dieu.

Il se tourne enfin. Ses yeux, d'un gris d'acier, balaient mon corps avec une dureté qui trahit sa lutte interne. Il évalue la menace que je représente pour son professionnalisme. Je vois le tressaillement de sa mâchoire, le micro-mouvement de ses narines qui aspirent l'odeur de notre débauche flottant encore dans l'air. Il me dévisage comme il inspecterait un tableau de bord en pleine défaillance : avec une fascination froide et l'urgence de reprendre les commandes.

— Le vol pour Singapour n'attend pas les caprices d'une architecte, dit-il en enfilant sa veste de pilote.

Les boutons dorés brillent sous les éclairages encastrés du plafond. L'uniforme est parfait. Il est de nouveau l'Homme Statutaire, celui qui dirige des centaines de vies à dix mille mètres d'altitude. Mais je connais le goût de sa salive et la force avec laquelle il a agrippé mes hanches pour s'enfoncer en moi jusqu'à l'os.

Je me lève enfin, d'un mouvement fluide, sans une once de pudeur. Ma nudité est une arme plus tranchante que son uniforme. Je marche vers lui, le tapis caressant la plante de mes pieds, et je m'arrête à quelques centimètres de son torse. Je suis si proche que

la chaleur de son corps traverse le tissu de sa chemise. Je lève ma main tenant la robe souillée et je la frotte doucement contre son revers, juste en dessous de ses ailes de pilote.

— Tu sens ça ? chuchoté-je, mes lèvres frôlant son oreille. C'est l'odeur de ton abandon. Tu vas la porter pendant toute la traversée. Elle sera dans tes poumons à chaque fois que tu ajusteras ton cap.

Il ne recule pas. Ses mains se crispent le long de son corps, ses doigts se refermant sur le vide. La tension est électrique, une corde de piano prête à rompre. Je sens son désir repartir, une pulsation sourde que son pantalon de laine cache encore, mais que son souffle saccadé trahit. Le contraste est total : l'acier froid du ciel contre la moiteur de la chair.

— Tu es une prédatrice, murmure-t-il, sa voix s'enrouant légèrement.

— Et tu es ma proie préférée, Marc. Surtout quand tu penses être le maître du jeu.

Il attrape mon poignet, serrant juste assez pour me rappeler sa force physique, l'asymétrie de notre rapport de pouvoir. Ses yeux plongent dans les miens, cherchant une faille, un aveu de sentiment. Il ne trouve que mon insatiabilité.

— Je serai au salon First Class de Roissy dans deux heures, annoncé-je en me dégageant d'une torsion souple. Je n'ai pas l'intention de laisser ce voyage se faire sans un dernier... contrôle de sécurité.

Il marque un temps d'arrêt, sa main restant suspendue dans l'air. Un sourire impérial étire mes lèvres. Je sais qu'il ne pourra pas m'interdire l'accès. Je sais qu'il aura besoin de me voir, de sentir le danger de ma présence au milieu de son univers de luxe et de procédures.

Il se détourne sans un mot, attrape sa valise à roulettes et se dirige vers la porte. Le clic de la serrure électronique marque son départ. Je reste seule dans la suite, nue face à la ville qui s'éveille. Je porte la robe ruinée à mon visage, m'imprégnant de l'odeur brute de notre rencontre. Le salon de l'aéroport ne sera qu'un terrain de chasse plus vaste, plus exposé. Là-bas, au milieu des velours sombres et du champagne millésimé, je finirai de le briser.

Je jette la robe sur le lit défait et je me dirige vers la douche, l'esprit déjà tourné vers l'acier froid du terminal et l'odeur de kérosène qui se mêlera bientôt au parfum de ma victoire.

Le Terminal 2E est un aquarium de verre et d'acier où le silence coûte cher. Je traverse le hall, mes talons martelant le marbre avec une régularité de métronome, le bruit sec résonnant contre les parois translucides. Je ne porte rien sous ma fourreau de soie noire, une pièce de haute couture qui moule mes hanches et trahit, à chaque mouvement, l'absence de lingerie. La sensation de l'air conditionné sur ma peau nue, filtrant à travers le tissu fin, attise l'incendie que Marc a allumé quelques heures plus tôt.

Je le repère immédiatement dans le fond du salon First Class. Il est assis dans un fauteuil en cuir fauve, sa veste d'uniforme impeccablement boutonnée, ses quatre galons d'or brillant sous les spots directionnels. Il consulte une tablette, l'air grave, l'autorité naturelle émanant de sa posture de commandant de bord. Pour le reste du monde, il est le maître après Dieu de son appareil. Pour moi, il n'est que l'homme dont j'ai senti les doigts trembler d'impatience contre ma nuque.

Je m'approche sans un bruit, m'asseyant en face de lui. Je croise les jambes lentement, laissant la fente de ma robe s'ouvrir généreusement sur mes cuisses. Il ne lève pas les yeux, mais je vois sa mâchoire se contracter. Le muscle de sa tempe bat un rythme effréné.

— Le vol AF011 est annoncé avec un léger retard, Commandant, dis-je d'une voix basse, mielleuse. J'ai pensé que vous auriez besoin de compagnie pour passer le temps.

Il pose sa tablette lentement, son regard bleu acier plongeant dans le mien. Il n'y a plus aucune trace de courtoisie professionnelle. Ses yeux évaluent la cambrure de mon torse, la nacre de mon décolleté. Il sait que je suis offerte, là, dans cet espace public où des diplomates et des capitaines d'industrie murmurent des secrets d'État.

— Vous jouez un jeu dangereux, me répond-il, sa voix est un grognement sourd, vibrant de menace et de désir. Ici, tout est surveillé.

— Précisément. Le danger est le seul luxe qui ne s'achète pas.

Je glisse ma main sous la table, mes doigts effleurant le pli de son pantalon en serge de laine, juste au niveau de sa braguette. Je sens la chaleur qui s'en dégage. Sous l'étoffe épaisse, son sexe est déjà une barre de fer, tendue, impatiente. Je referme ma paume sur la bosse proéminente, massant le gland à travers le tissu avec une lenteur calculée. Il ferme les yeux une seconde, un souffle court s'échappant de ses lèvres.

— Suivez-moi, ordonne-t-il brusquement en se levant.

Il se dirige vers les suites de repos privées, ces alcôves feutrées destinées aux passagers en transit prolongé. Il badge l'entrée d'une main ferme. Dès que la porte se referme derrière nous, le décorum vole en éclats. Il me plaque contre le mur de bois précieux, ses mains s'engouffrant dans ma chevelure pour renverser ma tête en arrière.

— Tu voulais un contrôle de sécurité ? souffle-t-il contre ma bouche. On va vérifier si tu caches quelque chose.

Ses lèvres s'écrasent sur les miennes avec une brutalité délicieuse. Sa langue envahit

ma bouche, explorant chaque recoin avec une faim de prédateur, tandis que ses mains descendent le long de mon corps pour agripper mes fesses. Il soulève ma robe, ses doigts trouvant immédiatement le chemin de mon intimité. Je suis déjà trempée. Ma chatte est une plaie ouverte, offerte, sécrétant un suc brûlant qui vient poisser ses doigts.

Il s'agenouille brusquement devant moi, écartant mes jambes avec une force qui ne souffre aucune rébellion. Le contraste est saisissant : cet homme en uniforme de prestige, agenouillé sur la moquette épaisse, s'appêtant à me dévorer. Il plonge son visage entre mes cuisses. Sa langue, rugueuse et précise, vient cueillir mon clitoris gonflé. Je pousse un râle étouffé, mes doigts s'agrippant à ses épaules, froissant ses épauettes dorées.

— Marc...

Le son de son prénom agit comme un fouet. Il intensifie ses coups de langue, aspirant mes petites lèvres avec une force qui me fait cambrer le dos jusqu'à la douleur. Il me lèche avec une application technique, goûtant mon excitation, se délectant de l'odeur musquée qui saturé l'espace exigü de la suite. Je sens le liquide s'écouler le long de ses doigts qu'il enfonce profondément en moi, deux doigts qui m'écartèlent, imitant le va-et-vient de la pénétration à venir.

Il se relève, les yeux sombres, injectés de sang. Sans me lâcher du regard, il défait sa ceinture, le cuir craquant dans le silence de la pièce. Sa braguette s'ouvre. Son sexe jaillit, massif, une veine pulsant le long de sa verge congestionnée. Il est d'un rouge sombre, le gland humide d'un liquide séminal qui perle déjà à son sommet.

Il me retourne sans ménagement, plaquant ma poitrine contre la paroi froide. Il relève ma robe jusqu'à ma taille, exposant ma cambrure et mon sexe offert par l'arrière, mes lèvres vulvaires luisantes de mon propre foutre et de sa salive. Je sens la pointe brûlante de son gland s'appuyer contre l'entrée de mon vagin. Il ne pénètre pas tout de

suite. Il joue avec le bord, frottant sa verge contre mes parois externes, m'enduisant de son désir avant l'assaut final.

— Regarde-toi, murmure-t-il à mon oreille, sa main droite venant enserrer ma gorge pour me forcer à regarder notre reflet dans le miroir latéral. Regarde cette petite traînée de luxe qui se fait prendre dans un salon d'aéroport par son pilote. Tu sens comme tu es ouverte ? Tu sens comme tu m'attends ?

Je ne peux répondre que par un gémissement étranglé. Ma propre image me scandalise et m'excite : mes fesses blanches, tendues, offertes à cet homme dont l'uniforme est à peine froissé, si ce n'est son pantalon baissé sur ses chevilles.

Il pousse d'un coup sec.

La sensation est foudroyante. Sa verge déchire ma résistance, s'enfonçant jusqu'à la garde dans mon conduit étroit. Je sens chaque millimètre de sa peau se frotter contre la mienne, la chaleur de son gland venant buter contre mon col de l'utérus. Un cri de plaisir pur m'échappe, étouffé par sa main qu'il plaque sur ma bouche.

— Tais-toi. On pourrait nous entendre, siffle-t-il avec une joie sauvage.

Il commence son mouvement. Un rythme lent, cruel, méthodique. Chaque coup de rein est une déflagration. Il se retire presque entièrement, laissant juste la pointe de son sexe m'effleurer, avant de s'enfoncer à nouveau avec une violence qui me fait vaciller. Je sens le frottement de ses poils pubiens contre mes fesses, le bruit humide de nos chairs qui s'entrechoquent, ce claquement obscène qui remplit la pièce.

Ma chatte se resserre spasmodiquement autour de lui, essayant d'aspirer chaque goutte de sa virilité. Je sens les vagues monter, le plaisir devenir insoutenable, une tension électrique qui court de mes talons jusqu'à ma nuque. Ses doigts, toujours enfoncés dans ma gorge, contrôlent ma respiration, m'obligeant à vivre chaque

seconde de cette invasion avec une lucidité terrifiante.

— C'est ça que tu voulais, n'est-ce pas ? me lance-t-il en accélérant le rythme. Tu voulais sentir l'acier du commandant ? Tu vas le sentir jusqu'au fond.

Ses mouvements deviennent erratiques, plus brutaux. Il ne cherche plus la finesse. Il me laboure, ses mains marquant ma peau de traces rouges, son souffle court venant brûler l'arrière de mon cou. Je sens l'imminence de l'explosion, ce moment où tout bascule dans le vide. Ma propre jouissance est là, au bord du gouffre, suspendue à la force de ses reins.

Ses coups de butoir deviennent une cadence métronomique, une entreprise de démolition orchestrée avec une précision aéronautique. À chaque impact, mon bassin est projeté vers l'avant, mes seins écrasés contre le cuir froid du fauteuil, tandis que ses mains, larges et calleuses, s'ancrent dans mes hanches pour mieux me ramener vers lui. Le contraste est violent : le luxe feutré de ce salon privé, l'odeur de l'ambre et du tabac froid, et cette bestialité crue qui nous lie. Sa queue, une barre de chair brûlante et impitoyable, ne me laisse aucun répit. Elle s'enfonce, étire mes parois, fouaille mes entrailles avec une autorité qui m'arrache des gémissements rauques, loin de la distinction que j'affichais quelques minutes plus tôt.

— Regarde-toi, murmure-t-il à mon oreille, sa voix n'est plus qu'un grognement de prédateur. La petite hautaine de la First Class, ouverte comme une traînée sur son siège. Tu aimes quand je t'éclate le col, n'est-ce pas ?

Je ne réponds pas, je ne peux plus. Ma tête bascule en arrière, heurtant son épaule galonnée. Ma vue se brouille. Je sens son gland, énorme, heurter mon utérus à chaque poussée, un choc sourd qui se répercute jusque dans mes poumons. Ses doigts quittent ma gorge pour s'immiscer entre mes cuisses, là où nos sexes se broient dans un mélange de cyprine et de sueur. Il trouve mon clitoris, le pince entre son pouce et son index avec une cruauté calculée, tout en continuant de me labourer sans faiblir.

La douleur et le plaisir fusionnent en un point d'incandescence insupportable. Ma chatte, inondée, n'est plus qu'une plaie béante de jouissance, un fourreau de chair palpitante qui réclame sa semence.

Le rythme s'accélère encore. Le bruit est obscène, un claquement de viande répété qui résonne dans le silence de la pièce. Je sens ses muscles se tendre, la rigidité de ses cuisses contre mes fesses atteindre un point de non-retour. Ses mains labourent ma peau, laissant des sillons rouges qui brûlent délicieusement.

— Je vais te remplir, lâche-t-il dans un souffle court, une menace autant qu'une promesse.

Soudain, le monde s'effondre. Mes muscles pelviens se contractent dans un spasme d'une violence inouïe, enserrant son membre comme un étau. Je hurle, un cri étouffé par le tissu de sa chemise que je mords pour ne pas défaillir. L'orgasme me traverse comme une décharge électrique, me laissant exsangue, suspendue au-dessus de l'abîme. Au même instant, je sens son corps se cambrer. Il s'enfonce une dernière fois, totalement, jusqu'à la racine, et se fige.

L'explosion est torrentielle. Je sens les jets brûlants de son foutre frapper mon col, une succession de décharges chaudes et épaisses qui m'envahissent, me remplissent, débordent de moi. Il ne se retire pas, il reste là, pesant de tout son poids, vidant jusqu'à la dernière goutte de sa virilité à l'intérieur de mon corps dévasté. Le silence revient, lourd, troublé seulement par nos respirations saccadées qui embrument l'espace restreint.

Il se retire lentement. Le bruit de suction, alors que son membre glisse hors de mon sexe dilaté, est d'une crudité totale. Une traînée de foutre laiteux, mêlée à mon propre liquide, s'écoule le long de ma cuisse, venant tacher le tapis de laine vierge. Je reste un instant ainsi, les jambes flageolantes, le corps encore parcouru de frissons résiduels, sentant le vide laissé par son absence et la chaleur du liquide qui continue

de sourdre entre mes lèvres.

Sans un mot doux, sans une caresse inutile, il se réajuste. Le commandant de bord reprend possession de son uniforme. Je l'observe dans le reflet d'une vitre : il reboutonne sa chemise d'un geste sec, ajuste ses manchettes, vérifie l'alignement de sa cravate. Ses yeux, quand ils croisent les miens, n'offrent plus aucune trace de la luxure qui l'habitait. Il est de nouveau l'homme de pouvoir, celui qui dirige, celui qui décide.

— Vous devriez vous rafraîchir, dit-il, sa voix ayant retrouvé son timbre de baryton, parfaitement calme. L'embarquement commence dans dix minutes.

Il ramasse sa casquette posée sur la table basse, en lisse le bord du bout des doigts, et se dirige vers la porte. Il ne se retourne pas. La porte se referme avec un clic métallique, définitif.

Je reste seule dans le salon, les jambes tremblantes, l'odeur de son sexe encore sur mes doigts et son sperme coulant lentement au fond de ma culotte de soie. J'ajuste ma jupe, lisse mes cheveux, et redresse le buste. La douleur sourde au creux de mon ventre est mon trophée. Je marche vers la porte, chaque pas me rappelant l'invasion brutale dont je viens d'être l'objet. L'avion m'attend. Le voyage ne fait que commencer.

# Chapitre 11

## Ciel d'Ébène

Je l'ai vue déglutir, son regard oscillant entre l'horizon de nacre noire à travers le pare-brise et la silhouette massive de Luc, mon copilote, qui s'était déjà à demi détourné de ses instruments. L'air dans le cockpit était saturé d'ozone et de ce parfum hors de prix qu'elle portait, une fragrance musquée qui semblait s'épaissir sous l'effet de la pressurisation. J'ai laissé planer un silence lourd, uniquement rythmé par le bourdonnement sourd des réacteurs, avant de poser ma main sur sa nuque. Mes doigts se sont enfoncés dans la soie de ses cheveux, forçant sa tête à basculer légèrement en arrière. Elle était à ma merci, suspendue à dix mille mètres d'altitude, entre ciel et terre, dans cet espace clos où mes lois étaient les seules en vigueur.

— Luc a faim, ai-je lâché d'une voix que j'ai volontairement rendue caverneuse, presque monocorde. Et je n'aime pas qu'on vienne perturber mon vol sans offrir une compensation à la hauteur du privilège.

Le regard de Luc était une brûlure. À trente ans, il avait cette fougue disciplinée des anciens de l'aéronavale, une carrure qui remplissait son uniforme au point de faire craquer les coutures de sa chemise blanche. Je l'ai vu poser ses mains sur ses cuisses, ses doigts crispés sur le tissu bleu marine de son pantalon, là où une érection brutale déformait déjà l'étoffe. Il ne disait rien, attendant mon signal. C'était cela, la véritable asymétrie de pouvoir : il ne la toucherait que si je l'y autorisais, et elle le savait.

Je l'ai poussée doucement vers lui, ma main glissant de sa nuque à son épaule pour exercer une pression ferme. Elle a trébuché un instant sur le tapis de laine épaisse avant de se stabiliser entre nos deux sièges. Je me suis levé, laissant l'ordinateur de bord gérer notre trajectoire rectiligne vers New York. D'un geste précis, j'ai débouclé

ma ceinture, puis la sienne. Sa jupe crayon en cuir fin a glissé le long de ses hanches avec un sifflement luxueux, révélant la dentelle noire d'un porte-jarretelles qui tranchait avec la pâleur de sa peau.

— Genoux à terre, ai-je ordonné.

Elle s'est exécutée sans un mot, ses yeux rivés sur la braguette de Luc. J'ai posé mon pied sur le rebord de son siège, observant la scène avec une froideur chirurgicale qui ne faisait qu'accentuer mon propre désir. Luc a libéré son sexe d'un geste brusque. Sa verge était impressionnante, une colonne de chair pourpre et battante, sillonnée de veines saillantes qui témoignaient de son impatience contenue. Le gland, déjà perlé d'une goutte de liquide séminal limpide, pointait vers le visage de la passagère.

— Goûte-le, ai-je dit, ma voix se mêlant au vrombissement des moteurs. Je veux entendre le bruit de ta salive contre sa peau.

Elle a ouvert la bouche, sa langue léchant d'abord timidement la base du sexe de Luc avant de remonter lentement vers le sommet. J'ai vu Luc rejeter la tête en arrière, ses mains saisissant les montants du siège de pilotage, ses jointures blanchissant sous l'effort. Elle a englobé le gland, ses lèvres rouges se refermant sur la chair brûlante. Le contraste était saisissant : l'élégance de sa coiffure, encore impeccable, et la lubricité de l'acte qu'elle accomplissait entre les jambes de mon subordonné. Elle suçait avec une application féroce, faisant circuler la verge dans sa bouche, sa gorge se contractant à chaque poussée de Luc qui commençait à perdre son calme, ses hanches imprimant un mouvement de va-et-vient de plus en plus saccadé.

Je me suis approché d'elle, me plaçant juste derrière son dos. J'ai remonté sa chemise de soie pour dévoiler ses reins cambrés. Elle ne portait rien sous sa jupe, si ce n'est ces lanières de dentelle. Son sexe était déjà grand ouvert, une fente charnue et luisante de cyprine qui exhalait une odeur de marée chaude. J'ai passé deux doigts entre ses lèvres, sentant la chaleur moite de son excitation. Elle était trempée. Le clitoris,

gonflé, pointait sous ma pression, et elle a laissé échapper un gémissement étouffé, la bouche toujours pleine du sexe de Luc.

— Regarde-moi, Luc, ai-je commandé.

Le copilote a ouvert les yeux, son regard embrasé par le plaisir et la soumission à mon autorité. Je savais ce qu'il ressentait : l'ivresse de posséder cette femme sous mes yeux, dans le saint des saints de notre machine de fer et d'électronique. J'ai écarté davantage les lèvres de sa vulve, enfonçant mon majeur et mon index dans sa profondeur. Elle était serrée, ses parois vaginales contractées autour de mes doigts, rythmées par les mouvements de sa mâchoire sur le membre de Luc.

— Elle est à nous, Luc. Totalement. On pourrait la laisser ici, dans le noir, et personne ne saura jamais ce qu'on lui a fait subir entre deux fuseaux horaires.

J'ai retiré mes doigts, couverts de son suc gluant et transparent, pour les porter à ses propres narines. Elle a inspiré son propre désir, les yeux révulsés, tandis que Luc saisissait ses cheveux pour la forcer à accélérer la cadence. Sa verge entrait et sortait de sa bouche avec un bruit de succion obscène, de plus en plus profond, atteignant presque le fond de sa gorge. Je sentais la tension monter dans le cockpit, une électricité statique qui faisait dresser les poils de mes bras.

Je ne me suis pas contenté de l'observer. J'ai défait mon propre pantalon, libérant ma verge qui s'est dressée, raide et impérieuse. Je l'ai plaquée contre ses fesses, sentant la fraîcheur du cuir de sa jupe abandonnée sur le sol contre mes cuisses. J'ai saisi ses hanches, mes pouces s'enfonçant dans sa chair ferme, et j'ai guidé mon gland contre son entrée. Elle était si mouillée que le contact a produit un claquement humide qui a couvert un instant le bruit du vent sur la carlingue.

— Luc, lâche sa bouche. Je veux qu'elle nous supplie.

Luc s'est retiré, sa verge luisante de salive et de présperme, vibrant à quelques centimètres du visage de la femme. Elle a haleté, un filet de salive coulant de la commissure de ses lèvres, ses yeux cherchant les miens dans la pénombre striée par les lumières vertes et rouges des cadrans.

— S'il vous plaît... Capitaine... murmura-t-elle, sa voix brisée par l'effort.

— S'il vous plaît quoi ? ai-je répliqué, ma main enserrant sa gorge pour lui faire sentir le poids de mon pouvoir. Dis-le. Dis-nous ce que tu veux que tes pilotes fassent de toi avant qu'on n'atteigne les côtes américaines.

Elle a jeté un regard à la verge de Luc, puis a senti la mienne qui pressait impitoyablement contre son intimité béante. Elle savait que la suite ne serait qu'une succession d'assauts bruts, une mécanique de plaisir orchestrée par deux hommes qui n'avaient aucune intention de la ménager. Elle a inspiré une grande bouffée d'air pressurisé, ses seins se soulevant contre le tissu fin de son chemisier dont j'ai commencé à arracher les boutons, un à un, les laissant rouler sur le plancher technique.

— Prenez-moi... partout. Maintenant.

Je n'ai pas attendu une seconde de plus. J'ai poussé mon bassin vers l'avant, enfonçant toute ma longueur dans son fourreau étroit d'un coup sec, tandis que Luc se repositionnait face à elle, prêt à lui imposer de nouveau sa présence charnelle. Le voyage ne faisait que commencer.

Le choc de l'impact a fait vibrer son diaphragme, un gémissement étouffé mourant dans sa gorge alors que je l'empalais sans la moindre once de délicatesse. J'ai ancré mes doigts dans ses hanches, mes ongles marquant sa peau pâle, pour stabiliser son bassin contre le mien. Chaque va-et-vient était une déclaration de propriété, un martèlement sourd qui résonnait dans l'habitacle exigu, couvert par le ronronnement

lointain des réacteurs. La résistance de ses parois, étroites et saturées de sa propre lubrification, m'offrait une prise parfaite, une chaleur suffocante qui menaçait de consumer ma retenue.

Luc ne s'est pas fait prier. Il a saisi sa chevelure d'une main ferme, renversant sa tête en arrière pour exposer son visage baigné de sueur et de soumission. Sans un mot, avec cette autorité silencieuse qui définit notre binôme, il a plaqué sa verge contre ses lèvres. Elle a ouvert la bouche instantanément, une réaction pavlovienne à la puissance que nous dégagions. Je la voyais s'étouffer légèrement sous l'assaut de Luc, ses yeux révulsés cherchant un point d'ancrage tandis que je continuais de la défoncer par l'arrière, mes couilles claquant avec un bruit humide contre ses fesses rebondies.

— Regarde-moi, ai-je ordonné d'une voix rauque, ma main quittant sa hanche pour venir enserrer son cou, juste assez pour qu'elle sente le pouls de sa propre panique.

Elle a tourné son regard vers moi, une lueur de détresse délicieuse dans les pupilles, alors que la queue de Luc disparaissait intégralement dans son œsophage. L'asymétrie était totale. Elle n'était plus qu'une interface, un réceptacle charnel entre son commandant et son copilote. J'ai accéléré la cadence, mes coups de boudoir devenant plus courts, plus brutaux. Je sentais son clitoris froter contre le haut de ma verge à chaque poussée, et l'inondation de ses fluides coulait désormais le long de mes cuisses, une traînée de mouille brûlante qui marquait mon uniforme.

J'ai retiré mon sexe d'un coup sec, provoquant un bruit de succion obscène. Avant qu'elle ne puisse reprendre son souffle, je l'ai basculée sur la console latérale, écartant ses jambes au maximum. Le cuir froid de l'avion contrastait avec la fournaise de son corps. Luc s'est agenouillé entre ses cuisses, saisissant ses chevilles pour les ramener vers ses épaules, exposant son intimité béante, rougie par mes premiers assauts. Son sexe était une plaie ouverte, palpitante, invitant au carnage.

— Elle est prête pour le second tour, a lâché Luc, sa voix vibrant d'un désir

carnassier.

J'ai repris ma place, mais cette fois-ci, j'ai visé l'étroit passage de son anus, profitant de la lubrification naturelle qui débordait de son vagin pour faciliter l'entrée. Elle a poussé un cri strident, immédiatement étouffé par le sexe de Luc qui reprenait possession de sa bouche. J'ai forcé le passage, sentant l'anneau se détendre millimètre par millimètre, m'offrant une résistance délicieusement serrée. L'étreinte de ses muscles anaux était un étau. Je m'y suis enfoncé jusqu'aux bourses, savourant la sensation de la déchirer de l'intérieur tandis que Luc, en face, lui imposait un rythme effréné, ses mains malmenant ses seins désormais libérés de toute entrave.

La mécanique est devenue sauvage. Je la labourais avec une régularité de métronome, chaque poussée l'envoyant s'écraser contre Luc. L'odeur de la sueur, du sexe et du cuir de luxe saturait l'air pressurisé à trente mille pieds. Elle était en train de rompre, ses muscles se contractant en spasmes incontrôlables autour de mon membre. Son orgasme est arrivé comme une déflagration, un séisme qui a parcouru tout son corps. Ses parois vaginales se sont mises à pomper le vide dans un rythme saccadé, tandis que son rectum tentait d'expulser mon sexe dans un effort désespéré.

— Maintenant, Luc ! ai-je rugi, sentant l'onde de choc monter de mes reins.

J'ai lâché les freins. Ma semence a jailli en jets puissants, inondant ses entrailles, une décharge de foutre brûlant qui a semblé la traverser de part en part. Au même instant, Luc s'est retiré de sa bouche pour asperger son visage. Le liquide blanc et épais a maculé ses joues, son front, et a coulé dans ses yeux, tandis qu'il finissait de se vider sur ses lèvres tremblantes. Elle est restée là, pantelante, les membres désarticulés sur les instruments de navigation, le visage couvert de notre semence mélangée, les hanches encore agitées de soubresauts résiduels.

Je me suis dégagé lentement, observant le mélange de sperme et de sang léger qui s'écoulait de son cul dévasté. Il n'y avait aucune tendresse dans mon regard,

seulement l'évaluation froide d'un instrument qui avait rempli sa fonction. J'ai réajusté mon pantalon, l'étoffe luxueuse frottant contre ma peau encore sensible.

— Nettoie-toi, ai-je dit d'un ton monocorde, mon regard se tournant vers l'horizon où les lumières de la côte américaine commençaient à poindre à travers l'ébène du ciel. On amorce la descente dans dix minutes.

Luc a repris son siège, ses mains expertes se posant sur les commandes comme si de rien n'était. Elle a glissé au sol, une silhouette brisée cherchant ses vêtements parmi les débris de son orgueil. À l'extérieur, l'air était glacial, mais ici, dans le cockpit, l'odeur de notre domination restait suspendue, un parfum persistant de foutre et de pouvoir qui nous accompagnerait jusqu'au tarmac de JFK. Le chapitre se fermait sur l'image de son dos voûté, tandis que devant nous, New York s'illuminait comme une proie prête à être dévorée.

# Chapitre 12

## Le Vernissage Obscur

Je me tiens debout, le souffle encore court, face à l'immense baie vitrée du cockpit où les lumières de New York défilent comme une pluie de diamants électriques sur la toile d'ébène de l'Atlantique. Je sens le contact froid du bouton de nacre de ma chemise que je referme avec une précision mécanique, tandis que ma main libre ajuste la coupe impeccable de mon pantalon de laine froide. L'air pressurisé de la cabine est saturé d'une odeur composite, mélange âcre de kérosène, de cuir de luxe et de la senteur entêtante du sexe qui s'évapore.

À mes pieds, Éléonore est une vision de dévastation magnifique. Elle gît au sol, le corps nu abandonné sur la moquette épaisse, les reins cambrés dans une posture de reddition involontaire. Ses doigts fins ratissent le tapis à la recherche de ses dentelles éparpillées, mais ses mouvements sont lents, entravés par la lourdeur du plaisir subi. Son visage, cette architecture de traits aristocratiques que je me suis plu à démanteler durant les trois dernières heures, est un chaos de fluides. Mon sperme, encore tiède, macule son front, coule en rigoles laiteuses sur ses joues et s'accroche à ses cils, l'obligeant à ciller pour dégager sa vision des lumières de la piste de JFK qui s'approchent. Une traînée de semence s'est figée au coin de sa lèvre inférieure, perle opaline qu'elle ne cherche même pas à essuyer.

Luc, imperturbable, les mains soudées aux commandes de l'appareil, ne détourne pas le regard du tableau de bord, bien que les cadrans de navigation et les écrans tactiles soient souillés d'éclaboussures blanchâtres, témoins muets de l'emportement final. Je baisse les yeux vers l'anatomie d'Éléonore. Entre ses cuisses écartées, l'étroit cercle de son anus est encore dilaté, pulsant d'un spasme résiduel. Un mélange de sperme et d'une légère sérosité rosée s'en écoule lentement, venant tacher le sol sombre d'une

empreinte biologique indélébile. Elle lève les yeux vers moi, et malgré la souillure, malgré la nudité crue de son corps humilié par l'intensité de l'acte, je vois l'étincelle de la prédatrice renaître sous ses paupières lourdes. Elle n'est pas vaincue ; elle est simplement rassasiée, prête à muter pour sa prochaine conquête.

\*

Paris, trois jours plus tard.

L'atmosphère du vernissage, dans cet hôtel particulier du Marais, est une antithèse glaciale de la moiteur du cockpit. L'air y est sec, chargé de senteurs de lys et de la froideur minérale du marbre. Je circule parmi les invités, un verre de cristal à la main, observant la faune du marché de l'art se presser devant des toiles dont la violence chromatique semble les agresser.

C'est alors que je la vois.

Éléonore est postée devant une installation monumentale, une série de photographies macroscopiques explorant les textures de la chair humaine. Elle porte une robe de soie noire, si fluide qu'elle semble couler sur ses hanches comme de l'encre. Le dos est entièrement nu, révélant la cambrure parfaite que j'ai tenue fermement entre mes paumes au-dessus des nuages. Elle est l'image même de la distinction, une architecte d'intérieur respectée, dont le regard balaie la salle avec une autorité qui fait baisser les yeux aux plus audacieux.

À ses côtés se tient le Baron von Essen, un collectionneur de cinquante-deux ans dont la fortune n'a d'égale que la rigidité morale affichée. Il représente l'Ordre, la structure, le pouvoir patriarcal dans toute sa splendeur statuaire. Il lui parle, la voix basse et feutrée, ses yeux de rapace fixés sur le profil de la jeune femme. Je m'approche, la distance entre nous se réduisant à quelques centimètres, juste assez pour sentir le sillage de son parfum, une note de tubéreuse vénéneuse qui me frappe

au ventre.

Elle ne se retourne pas, mais je vois ses épaules se raidir imperceptiblement. Elle sait que je suis là. Elle sait que je connais le goût du fluide qui s'écoulait de ses entrailles soixante-douze heures plus tôt.

« Cette œuvre est d'une brutalité nécessaire, n'est-ce pas ? » lance-t-elle à von Essen, sa voix claire résonnant dans le silence poli de la galerie.

Elle pose une main sur le revers de la veste en velours du collectionneur. C'est un geste d'une audace inouïe, une transgression dans ce milieu où l'on ne se touche qu'avec les yeux. Ses doigts s'attardent, pressent le tissu, évaluent l'homme derrière le costume. Von Essen semble se pétrifier, pris entre le désir de reculer et l'attraction magnétique de cette paume qui l'assujettit déjà.

« La chair a des raisons que la raison ignore, Monsieur le Baron », continue-t-elle en se tournant lentement vers moi, son regard plongeant dans le mien avec une intensité qui me donne envie de la plaquer contre le mur de pierre brute.

Le contraste est abyssal : ici, elle est la reine du jeu, manipulant cet homme de pouvoir comme une marionnette, tandis que dans le ciel de New York, elle n'était qu'un réceptacle béant pour mes pulsions les plus sombres. Elle joue sur cette asymétrie, s'en nourrit. Sous la soie de sa robe, je devine l'absence de sous-vêtements. Je sais que si je posais ma main sur son bas-ventre, là, devant toute cette assemblée de notables, je trouverais une humidité déjà brûlante, un appel silencieux à la répétition du désastre.

Le Baron tente de reprendre contenance, mais ses narines palpitent. Il est fasciné par le mépris poli qui danse dans les yeux d'Éléonore. Elle s'approche de lui, son corps frôlant le sien dans un mouvement qui semble accidentel mais qui est d'une précision chirurgicale. Elle lui murmure quelque chose à l'oreille, une phrase courte,

probablement dévastatrice, car je vois la pomme d'Adam de von Essen se contracter violemment.

Elle recule d'un pas, m'évaluant du même regard qu'elle porte sur une pièce de mobilier rare, pesant le risque, savourant la tension électrique qui sature l'espace entre nous trois. Le vernissage n'est plus qu'un décor flou. La véritable œuvre d'art, c'est cette prédation esthétique qu'elle orchestre avec une patience de bourreau. Elle me défie de la rompre à nouveau, ici, dans ce temple de la culture, de salir ce marbre blanc de la même manière que j'ai souillé le cuir de mon avion.

Je ne baisse pas les yeux. Le Baron, malgré ses millions et son titre, n'est qu'un voyeur en sursis, un homme dont la fortune ne peut acheter que le reflet de ce que je possède par le sang et le fer. Je m'approche d'eux, mes chaussures de cuir sur mesure claquant sur le marbre avec une régularité de métronome. L'air est saturé d'un mélange de parfum de niche, d'encaustique et de cette odeur fécale, presque imperceptible, que dégage la peur mêlée à l'excitation.

Je m'arrête à quelques centimètres d'elle, ignorant Von Essen comme s'il n'était qu'une ombre sur un mur. Ma main se lève, lente, délibérée, et mes doigts viennent se refermer sur la nuque d'Éléonore. Ses cheveux frais, impeccablement coiffés, glissent sous ma paume. Je sens sa peau frémir. Elle ne recule pas. Au contraire, elle appuie l'arrière de sa tête contre ma main, s'offrant à ma poigne avec une docilité provocante.

— Vous parliez de technique, Baron ? ma voix est un murmure d'acier qui déchire le silence feutré de la galerie.

Von Essen bégaye presque, ses yeux fixés sur mes doigts qui s'enfoncent dans la chair tendre du cou d'Éléonore.

— Nous... nous admirions la profondeur des ombres sur ce torse, parvient-il à articuler.

Je ris doucement, un son sans joie qui fait baisser les yeux aux quelques invités proches. Ma main libre descend le long du dos d'Éléonore, suivant la cambrure vertébrale sous la soie de sa robe de cocktail. Le tissu est si fin qu'il ne cache rien de la chaleur qui irradie de son corps. Je sens ses muscles se contracter. Elle est tendue comme une corde de piano prête à rompre.

— Les ombres ne sont rien sans le relief qui les crée, dis-je en glissant ma main plus bas, là où la soie s'évase sur la courbe de ses fesses.

Je la tire violemment contre moi. Le choc de son bassin contre le mien est sourd, définitif. Sous mon pantalon, mon sexe est déjà une barre de fer, une turgescence brutale qui cherche son chemin. Je vois les pupilles d'Éléonore se dilater jusqu'à dévorer l'iris. Elle halète, une petite expiration saccadée qui vient s'écraser contre mon menton.

— Montre-lui, Éléonore, ordonné-je à voix basse. Montre à ce collectionneur ce que signifie réellement posséder une pièce unique.

D'un mouvement brusque, je la retourne face au Baron tout en la maintenant fermement contre moi, mon érection pressée contre le bas de ses reins. Mes mains remontent pour saisir ses poignets, les ramenant derrière son dos, l'obligeant à cambrer sa poitrine, à offrir ses seins dont les pointes durcies dessinent des reliefs agressifs sous le tissu coûteux.

Von Essen est pétrifié. Sa main tremble sur sa coupe de champagne. Il regarde le spectacle de cette soumission orchestrée avec une avidité qui confine à la folie. Je lâche un de ses poignets pour glisser ma main sous l'ourlet de sa robe. La soie remonte, dévoilant des bas autofixants en dentelle noire qui étranglent légèrement le haut de ses cuisses de marbre.

— Touche-toi, murmure-je à son oreille, mon souffle court.

Elle n'hésite pas. Ses doigts fins plongent sous la soie, entre ses jambes. Je regarde le visage du Baron se décomposer alors qu'il devine le geste. On entend le bruit mouillé, le clapotis obscène de ses doigts qui s'enfoncent dans sa propre humidité. Elle est trempée. Une fontaine de cyprine brûlante qui imbibe déjà le fond de sa lingerie.

Je force Éléonore à se pencher en avant, s'appuyant sur le socle d'une sculpture en bronze représentant un satyre. Ses fesses, galbées et fermes, sont maintenant pointées vers le Baron, séparées seulement par la mince épaisseur de sa culotte de dentelle que j'écarte d'un geste sec, entendant le craquement des fibres qui cèdent.

— Regardez bien, Von Essen, dis-je en dévoilant sa fente rosie, luisante de sécrétions. C'est ici que l'art devient organique.

Ma main, poisseuse de son désir, remonte jusqu'à son clitoris, déjà gonflé, une petite perle de chair gorgée de sang qui bat sous mes doigts. Je la travaille avec rudesse, sans aucune subtilité, cherchant à lui arracher un cri qui briserait le vernis de cette soirée. Elle se tord, ses ongles griffant le socle de bronze, sa bouche ouverte sur un gémississement muet.

L'odeur de son sexe, forte, musquée, se répand dans l'air froid de la galerie. C'est l'odeur de la viande et de la luxure primitive. Je sens mon propre fluide séminal poisser le gland de mon membre, une goutte de pré-éjaculat qui s'écrase contre le tissu de mon boxer. La douleur de l'excitation non satisfaite est un délice que je savoure.

Le Baron fait un pas en avant, comme aspiré par le vide. Sa main s'avance, hésitante, vers la cuisse d'Éléonore. Je le stoppe d'un regard noir, une promesse de violence pure s'il ose rompre le cercle de ma domination.

— On ne touche pas avec les mains, Baron. On regarde. On subit.

Je plonge deux doigts dans son vagin, sentant la succion de ses parois vaginales qui se referment sur moi, un étau de chair brûlante et visqueuse. Elle est si large ouverte, si prête, que je pourrais la prendre ici, devant tout le monde, et l'empaler sur le marbre. Je sens ses muscles pelviens se contracter par vagues saccadées, un préambule à l'orgasme qui monte, inéluctable.

— Tu sens comme elle est impatiente ? dis-je en m'adressant à l'homme brisé devant nous. Elle veut que je la déchire. Elle veut que je laisse mon empreinte à l'intérieur d'elle, là où vos chèques de banque ne pourront jamais atteindre.

Je retire mes doigts, les portant à mes lèvres pour goûter son jus, un mélange de sel et de métal, tout en gardant mes yeux fixés sur ceux d'Éléonore. Elle me défie encore, son regard brillant d'une lueur sauvage. Elle sait que ce n'est que le début. Que la véritable souillure, celle qui ne s'efface pas, reste à venir.

Je saisis le bord de sa robe et la remonte jusqu'à sa taille, exposant sa nudité totale à la lumière crue des projecteurs de la galerie. Ses hanches balancent, cherchant le contact, cherchant la friction. Le Baron suffoque, sa respiration n'est plus qu'un sifflement pathétique. Je sens que je vais exploser si je ne l'enfonce pas maintenant, si je ne fais pas taire cette arrogance par la force brute de mon assaut.

— Viens, murmure-je, ma main se refermant sur ses cheveux pour la traîner vers l'arrière de la salle, là où les rideaux de velours sombre cachent le bureau privé du galeriste.

Elle me suit, titubante, ses cuisses encore mouillées de son propre plaisir, laissant derrière elle une trace invisible mais tenace de sa reddition. Le Baron reste là, seul, debout au milieu des œuvres d'art mortes, avec pour seule compagnie l'image de cette fente ouverte et de ce désir que rien ne pourra jamais apaiser.

Le verrou claque dans un bruit sec, définitif, étouffant les derniers murmures étouffés du vernissage qui s'étire dans la salle principale. Ici, l'air est lourd, chargé des effluves de cuir vieux, de cire d'abeille et d'un reste de tabac froid. C'est le sanctuaire du galeriste, un bureau d'acajou massif trônant au milieu de rayonnages croulant sous les catalogues raisonnés. Je ne perds pas une seconde. Je la projette contre le bois sombre du meuble, le choc sourd de son corps contre la surface rigide arrachant un gémissement qui se perd dans la pénombre.

Je ne la regarde pas avec tendresse. Je l'évalue. Ses cheveux, autrefois impeccablement coiffés, tombent désormais en mèches désordonnées sur ses épaules nues, et son regard, embrumé par une luxure que j'ai moi-même attisée, cherche le mien avec une supplique silencieuse. Je saisis ses poignets, les plaquant de part et d'autre de sa tête, et je l'oblige à cambrer le dos. La robe de soie n'est plus qu'un tas de tissu inutile autour de sa taille, révélant ses fesses rebondies et cette fente que je sais déjà dévastée par l'attente.

— Tu voulais que tout le monde voie, n'est-ce pas ? murmure-je à son oreille, ma voix n'étant plus qu'un grondement sourd. Tu voulais que le Baron sente l'odeur de ta souillure sans jamais pouvoir y goûter.

Je descends ma main entre ses cuisses. Mes doigts s'enfoncent immédiatement dans une humidité visqueuse, brûlante. Elle est inondée. Le liquide s'écoule le long de mes jointures, une sève épaisse et filante qui témoigne de son impatience obscène. Je malmène son clitoris du bout du pouce, une pression brutale, presque douloureuse, qui la fait tressaillir. Elle tente de refermer ses jambes, mais je cale mon genou entre ses cuisses, les écartant avec une autorité qui ne souffre aucune réplique.

Je défais ma ceinture d'un geste sec. Ma verge s'échappe de mon pantalon, tendue à rompre, pulsante. Elle est lourde, parcourue de veines saillantes, la tête déjà perlant d'un suc pré-éjaculatoire qui vient se mêler à sa propre mouillure. Je la force à se

retourner, à poser ses mains à plat sur le bureau. Sa croupe est offerte, majestueuse sous la lumière tamisée d'une lampe de bureau oubliée. Je saisis ses hanches, mes doigts s'ancrant dans sa chair, laissant déjà des marques rougeâtres sur sa peau de porcelaine.

Sans préambule, je pousse.

Le glissement est violent. Je sens les parois de son con, serrées, s'écarter pour laisser passer mon diamètre imposant. Elle pousse un cri étouffé, le visage écrasé contre le cuir du sous-main, tandis que je m'enfonce jusqu'à la garde. Le contact des poils pubiens contre ses fesses produit un claquement humide qui résonne dans le silence de la pièce. Je reste un instant immobile, savourant la succion de ses muscles internes qui tentent de broyer mon sexe. Elle est incroyablement étroite, une étreinte de chair qui menace de me faire perdre le contrôle à chaque battement de cœur.

Je commence mon va-et-vient. Lentement d'abord, pour lui laisser le temps de s'imprégner de ma présence, puis avec une cadence de plus en plus sauvage. À chaque coup de boutoir, mon gland vient percuter son col, lui arrachant des sanglots de plaisir pur. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent est une musique primitive, un rythme de possession totale. Je retire ma verge presque entièrement, laissant la pointe chatouiller l'entrée de son antre, avant de me ruer à nouveau en elle avec une force qui manque de la projeter par-dessus le bureau.

— Regarde-toi, ordonné-je en saisissant son menton pour la forcer à voir son reflet flou dans la vitre d'une bibliothèque. Regarde ce que tu es devenue entre mes mains.

Elle ne répond que par des râles inintelligibles. Sa chair est moite de sueur, l'odeur du sexe emplit l'espace, un mélange âcre et divin de musc et de fluides. Je lâche ses hanches pour venir pétrir ses seins, mes doigts serrant ses mamelons dressés avec une cruauté calculée. Elle se cambre davantage, offrant son anus à ma vue, une petite étoile sombre qui se contracte au rythme de mes assauts. L'envie de la souiller

davantage me prend. Je retire ma verge, luisante de son suc, et je l'étale sur ses fesses avant de reprendre ma pénétration vaginale avec une fureur redoublée.

Le climax monte, une vague de fond que rien ne peut plus arrêter. Je sens ses propres contractions s'intensifier, son con se convulsant autour de moi dans un spasme désespéré. Elle jouit la première, le corps secoué de tremblements, son sexe m'inondant d'un flot de plaisir liquide qui lubrifie encore davantage mon mouvement. Ce surplus de glisse m'excite au-delà du raisonnable. Je la saisis par les cheveux, tirant sa tête en arrière pour exposer sa gorge, et j'accélère encore, mes coups devenant des percussions sourdes et brutales.

Je ne suis plus qu'un instinct de conquête. Je sens le sperme monter dans mes testicules, une pression insupportable. Je ne me retire pas. Je veux qu'elle sente chaque goutte, je veux la remplir jusqu'au bord.

Dans un ultime coup de reins, je m'enfonce au plus profond de ses entrailles. L'orgasme m'arrache un cri de fauve. Je décharge en elle des jets brûlants, saccadés, un torrent de foutre épais qui vient frapper son col de plein fouet. Je continue de pousser, vidant chaque once de ma semence dans son réceptacle béant, tandis que mes muscles se figent dans la jouissance.

Nous restons ainsi plusieurs minutes, soudés l'un à l'autre dans la pénombre du bureau. Le silence est revenu, seulement troublé par nos respirations erratiques. Je me retire lentement, le bruit de succion marquant la fin de l'acte. Un mélange de mon sperme et de son désir s'écoule le long de ses cuisses, venant tacher le tapis persan.

Je me rhabille sans un mot, mon visage reprenant son masque d'impassibilité aristocratique. Elle reste prostrée sur le bureau, les jambes tremblantes, la robe déchirée, le visage marqué par l'extase et la défaite. Je sors un mouchoir de soie de ma poche, essuie ma verge et le jette sur son corps immobile.

— Rhabille-toi, dis-je d'un ton neutre, la distance physique rétablie comme un mur de glace. Le vernissage n'est pas terminé, et j'ai encore quelques toiles à acquérir.

Je quitte la pièce sans me retourner, la laissant seule avec l'odeur de mon passage et la certitude que, désormais, elle ne m'appartient plus seulement par contrat, mais par le sang et le foutre. Dans la galerie, les lumières n'ont jamais paru aussi crues, et les œuvres d'art aussi dérisoires face à la réalité de la chair que je viens de dompter. Le chapitre se referme sur ce goût de fer et de sel, la marque indélébile de ma domination.

# Chapitre 13

## La Fatigue des Sens

Le claquement de mes talons sur le marbre blanc de la galerie résonne comme une sentence. Je ne me retourne pas. Derrière moi, dans le bureau dont la porte est restée entrouverte, l'air est encore saturé de l'odeur âcre et métallique de la sueur, du sexe et du vernis frais. Je sens le froid de la climatisation mordre la peau de ma nuque, là où, il y a quelques minutes à peine, des doigts s'agrippaient avec le désespoir des naufragés.

Je lisse le revers de ma veste en drap de laine sombre, une coupe d'une précision chirurgicale qui dissimule l'agitation encore perceptible de mon pouls. Je suis parfaitement rhabillée, chaque bouton de nacre ajusté, chaque pli de ma chemise d'un blanc virginal rétabli dans sa rigidité aristocratique. Rien, dans mon allure, ne trahit la violence de l'effondrement que je viens de provoquer.

Dans l'entrebâillement de la porte, je devine son corps. Elle est restée là, prostrée sur le bureau de chêne massif, une épave de soie et de chair. Sa robe, une pièce de haute couture dont la traîne coûte le prix d'un appartement parisien, n'est plus qu'un lambeau inutile remonté jusqu'à sa taille. Ses jambes, d'une pâleur de cire, tremblent encore de spasmes incontrôlés, trahissant l'onde de choc qui l'a traversée. J'ai jeté mon mouchoir de soie sur son ventre, une insulte de satin déjà imbibée de ses fluides, une tache d'humidité qui s'élargit sur le tissu précieux.

Au sol, le tapis persan aux motifs complexes porte les stigmates de notre rencontre. Des gouttes de foudre et de cyprine ont perlé sur les fibres de laine millénaires, ternissant les ocres et les bleus profonds d'une trace visqueuse, luisante sous la lumière crue des spots. C'est le paysage d'une défaite. Sa défaite. Elle ne bouge pas,

le visage écrasé contre le bois froid, le souffle court, incapable de refermer ses cuisses que j'ai écartées jusqu'à la rupture.

Je m'éloigne de quelques pas supplémentaires, m'enfonçant dans la nef de la galerie. Le vernissage bat son plein de l'autre côté des parois de verre. À travers la transparence, j'aperçois les silhouettes de la haute société parisienne, des ombres élégantes qui flottent entre les toiles monumentales. Le vide m'envahit soudain, une fatigue abyssale, presque douloureuse, qui s'installe dans le creux de mon estomac. C'est la rançon de l'insatiabilité. Chaque proie consommée laisse derrière elle ce goût de cendre, cette sensation que la réalité se délite dès que le cri s'éteint.

Je m'arrête devant une toile abstraite, une explosion de rouge sang sur un fond gris béton. Mes doigts, encore imprégnés de son odeur de musc et de mouille, se serrent sur le bord de ma coupe de champagne que je saisis au passage sur un plateau d'argent. Le liquide est glacé, piquant, mais il ne suffit pas à rincer l'amertume qui me monte aux lèvres.

Je l'entends, derrière, un gémissement étouffé, le bruit d'un corps qui tente de se redresser et qui échoue. Le contraste est délicieux : ici, le luxe feutré, les conversations murmurées sur le prix de l'art et l'avenir de la politique ; là-bas, à trois mètres, une femme de pouvoir réduite à l'état de bête palpitante, souillée par mon mépris autant que par mon plaisir.

Mais elle ne suffit déjà plus. Elle était trop facile à briser, trop impatiente de s'abandonner. La fatigue de mes sens vient de là : de cette absence de résistance réelle.

Je balaie la salle du regard, mes yeux évaluant chaque homme présent avec la précision d'un expert en balistique. Je cherche la structure, la verticalité, l'autorité qui demande à être démantelée. Mon regard s'arrête sur une silhouette à l'autre bout de la galerie. Un homme d'une quarantaine d'années, le dos droit, les mains croisées

derrière les lombaires, observant une sculpture d'acier avec une intensité froide. Son costume est impeccable, sa posture trahit l'habitude du commandement. Un politicien en ascension ou un capitaine d'industrie. Peu importe son titre, je sens l'odeur du pouvoir qui émane de lui comme un parfum entêtant.

Je sens un tressaillement entre mes propres jambes, une réminiscence de la chaleur que je viens de dispenser, mais réorientée vers cette nouvelle cible. L'humidité entre mes lèvres charnues se rappelle à moi, une sensation de lourdeur pulsante. J'imagine déjà ses mains, ces mains qui signent des décrets ou dirigent des empires, forcées de s'enfoncer dans ma propre chair, brisées par l'exigence de mon plaisir.

Je prends une gorgée de champagne, laissant les bulles mourir sur ma langue. Le vide commence à se remplir d'un nouveau dessein. Je vais avancer vers lui, non pas comme une séductrice, mais comme un prédateur qui reconnaît son égal. Je vais infiltrer son espace personnel, briser la distance sociale d'un millimètre de trop, juste assez pour qu'il sente l'odeur du sexe de l'autre femme qui me colle encore à la peau.

C'est là que le jeu recommence. Dans cette asymétrie brutale entre ce qu'il croit être — un homme de statut, un pilier de l'ordre — et ce qu'il deviendra sous mes doigts : un corps hurlant, vidé de sa substance, agenouillé sur un tapis de prix, la gorge serrée par le poids de son propre désir.

Je pose ma coupe vide sur un socle de marbre. Le bruit du verre sur la pierre attire son attention. Il tourne la tête. Ses yeux rencontrent les miens. Un instant de silence suspendu où l'air semble s'électriser. Je vois le micro-mouvement de ses sourcils, cette évaluation instantanée qu'il fait de ma personne. Il ne sait pas encore qu'il est déjà à terre.

Je commence ma marche vers lui, lente, rythmée, le bassin souple. À chaque pas, je sens le frottement de la soie contre mon sexe encore sensible, un rappel électrique de ma propre puissance. La fatigue s'évapore, remplacée par la tension délicieuse de la

chasse. Paris peut bien brûler sous ses lumières de 2026, rien ne compte plus que la reddition prochaine de cet homme.

Je m'arrête à une distance indécente, celle où l'on respire l'expiration de l'autre. Il ne recule pas. C'est un homme habitué à l'espace, à la conquête territoriale, au silence respectueux qu'impose sa seule carrure. Son costume, un gris anthracite d'une laine si fine qu'elle semble liquide, moule des épaules que j'imagine déjà se voûter sous le poids de mes exigences. Son parfum m'atteint : un mélange de vétiver froid, de cuir ancien et de cette odeur métallique, presque électrique, propre aux hommes qui manipulent le pouvoir à longueur de journée.

« Vous avez l'air de porter le poids d'une institution entière, Monsieur l'Ambassadeur, » murmuré-je, ma voix n'étant qu'un souffle érodé par le désir.

Ses yeux, d'un bleu d'acier délavé, descendent lentement le long de mon cou, s'attardant sur la naissance de mes seins que la soie émeraude de ma robe ne fait que suggérer. Je vois la pomme d'Adam de sa gorge se soulever. Un mouvement brusque, traître, qui dément sa posture hiératique. Il essaie de maintenir un masque de courtoisie, mais je sens l'onde de choc que ma proximité provoque dans son système nerveux.

« Les institutions sont solides, Madame. C'est l'individu qui est fragile, » répond-il. Sa voix est basse, timbrée par une autorité qui cherche à reprendre le dessus.

Je souris. C'est le moment où la proie croit encore pouvoir négocier les termes de sa chute. Je réduis les derniers centimètres. Ma main, gantée d'un cuir si fin qu'il laisse passer la chaleur de ma peau, vient se poser sur son plexus. Je sens, à travers l'épaisseur du drap et de la chemise en coton d'Égypte, le battement désordonné de son cœur. Il est rapide. Trop rapide pour un homme aussi calme.

« Alors brisons l'individu, » repris-je en laissant glisser ma main vers le bas,

lentement, avec une précision chirurgicale.

Je sens ses muscles se crisper sous mon toucher. Mes doigts parcourent la ligne de ses boutons, descendent vers sa ceinture, et s'arrêtent exactement là où l'étoffe commence à se tendre. Il a une érection massive, une barre de chair qui lutte contre le carcan de son pantalon de luxe. Je presse la paume de ma main contre son sexe, sentant la dureté de sa verge, la courbe du gland qui commence déjà à mouiller le tissu. Un grognement sourd s'échappe de sa gorge, un son animal qu'il tente de ravalier.

Je le force à reculer vers l'ombre d'un renfoncement tapissé de velours sombre, loin de l'éclat des lustres en cristal. Mes yeux ne quittent pas les siens. Je veux voir la lumière de la raison s'éteindre dans son regard. Quand son dos rencontre la paroi froide d'une bibliothèque en acajou, je m'agenouille. Le froissement de ma robe de soie sur le parquet est le seul bruit dans ce coin de salon déserté.

Mes doigts s'activent sur sa boucle de ceinture. Le cuir craque légèrement. Je déboutonne son pantalon d'un geste sec, sans aucune des minauderies habituelles. La fermeture éclair descend avec un sifflement métallique qui me fait tressaillir de plaisir. Aussitôt, son sexe s'extrait de la prison de son caleçon en soie blanche. Il est magnifique de brutalité : une colonne de chair pourpre, parcourue de veines saillantes, le gland déjà brillant d'une perle de cyprine mélangée à son propre fluide séminal. L'odeur est immédiate, entêtante : le musc de l'excitation masculine, l'acidité de la sueur froide, et cette chaleur brute qui émane de son entrejambe.

Je ne le quitte pas du regard alors que je saisis sa verge à pleine main. Elle est brûlante, pulsant contre ma paume. Je resserre ma prise, sentant la peau du fourreau glisser sur le corps caverneux tendu à rompre. Il rejette la tête en arrière, son crâne heurtant les reliures de cuir des livres anciens. Sa main vient s'écraser sur mon épaule, ses doigts s'enfonçant dans ma chair, cherchant un point d'ancrage dans le vertige qui le saisit.

« Regardez-moi, » ordonné-je.

Il obéit, les yeux révoltés, les pupilles dilatées au point d'effacer l'iris. Je porte le bout de ma langue sur le méat de son gland. C'est salé, chaud, chargé de toute la testostérone qu'il a accumulée pendant des heures de réunions stériles. Je lèche la fente de son sexe, recueillant le liquide pré-éjaculatoire qui s'en écoule, avant d'englober la tête de sa verge dans ma bouche. Le contraste entre la fraîcheur de ma salive et la chaleur incendiaire de sa chair le fait tressaillir violemment.

J'aspire avec force, créant un vide qui tire sur ses nerfs, faisant remonter ses testicules vers son corps. Je sens le goût de son sexe envahir mon palais, une saveur de fer et de vie. Ma main libre descend plus bas, saisissant ses bourses lourdes, les massant avec une rudesse calculée. Il gémit mon nom — ou peut-être est-ce une insulte, ou une prière — mais le son se perd dans le tumulte de sa respiration saccadée.

Je sors sa verge de ma bouche, laissant un fil de salive visqueuse s'étirer entre ses lèvres charnues et mon menton. Je le regarde s'effondrer intérieurement. Le grand stratège, l'homme d'influence, n'est plus qu'une masse de réflexes conditionnés par le besoin de jouir. Je remonte le long de son corps, frottant mon propre sexe, déjà trempé par ma propre excitation, contre sa cuisse couverte de tissu. Je sens l'humidité de ma fente imbiber ma culotte de dentelle, la chaleur de ma propre cyprine qui coule le long de mes jambes.

Je me redresse, mon visage à quelques millimètres du sien. Ses mains, autrefois si sûres d'elles, tremblent sur mes hanches. Il essaie de m'attirer contre lui, de me forcer à l'accueillir, mais je me dégage avec une lenteur calculée. Je veux qu'il souffre de ce manque, que chaque seconde d'attente soit une torture physique.

« Pas ici, » soufflé-je en mordillant le lobe de son oreille, sentant sa main remonter sauvagement sous ma jupe pour trouver l'ouverture de mon intimité.

Ses doigts, larges et impatients, écartent mes lèvres vulvaires. Il enfonce deux doigts d'un coup dans mon antre brûlant, cherchant mon col de l'utérus avec une violence qui me fait cambrer le dos. Je sens ses ongles griffer légèrement mes parois intérieures, déclenchant des décharges électriques qui irradient jusque dans mes seins. Ma mouille coule sur son poignet, inondant sa montre en or et le revers de sa manche de chemise. Je gémis contre son cou, mes dents s'enfonçant dans sa peau pour ne pas hurler.

L'asymétrie est totale. Il est à ma merci, et pourtant il me pénètre avec ses doigts comme s'il voulait m'éventrer de plaisir. Je sens sa verge battre contre mon ventre, cherchant désespérément un orifice où s'engouffrer, où se vider de ce venin qui le consume. Mais je ne lui donne rien de plus. Pas encore. Je veux que la tension atteigne ce point de non-retour où l'esprit se brise définitivement.

Je me recule d'un pas, le laissant à demi-nu dans l'ombre, le sexe dressé, luisant de ma salive et de sa propre envie, le pantalon sur les chevilles. Il a l'air d'un dieu déchu, magnifique dans sa dégradation. Ses yeux me supplient, mais je ne vois que le vide qu'il doit combler en moi.

« Suivez-moi, » dis-je en réajustant ma robe, un sourire cruel étirant mes lèvres. « Si vous en êtes capable. »

Le bruit de son souffle court me talonne dans le couloir sombre, un râle animal qui ponctue le claquement sec de mes talons sur le parquet de chêne massif. Je sens son regard fixé sur l'oscillation de mes hanches, sur l'étoffe de ma robe qui moule l'abîme de mes reins. Il avance avec la gaucherie de ceux que le désir a dépouillés de leur superbe, ses pas traînants trahissant son état de sidération érotique. Je m'arrête devant la lourde porte de la bibliothèque, un sanctuaire de cuir et de vieux papier où l'air semble figé dans une attente séculaire.

Je n'allume pas. La lueur de la lune filtre à travers les hautes fenêtres, découpant

l'espace en zones de grisaille et d'ébène. Je me tourne vers lui. Il est là, sur le seuil, sa chemise ouverte sur un torse puissant que la sueur fait luire, son sexe dressé, une barre de chair sombre et palpitante qui déchire l'obscurité. Il n'a plus rien du notable arrogant de la réception ; il n'est plus qu'un appendice de son propre besoin.

« Ici », ordonné-je d'une voix basse, dénuée de toute douceur.

Je m'appuie contre la table de conférence, une pièce de bois froid et verni qui me glace les cuisses. Je relève ma robe jusqu'à la taille, dévoilant l'humidité qui brille entre mes jambes, le rose vif de mes petites lèvres déjà gonflées par l'attente. D'un geste lent, j'écarte mes cuisses, m'offrant sans pudeur, le clitoris exposé, perlant de cette mouille épaisse qui sent le musc et la défaite.

Il se jette sur moi. Ses mains saisissent mes fesses avec une violence qui me tire un grognement de satisfaction. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, la pétrissant comme une argile brute, tandis qu'il plaque son visage contre mon entrejambe. Je sens sa langue, rugueuse et avide, s'écraser contre ma fente, cherchant le bouton de chair que je lui refuse en me cambrant. Il gémit, un son étranglé, alors qu'il inhale l'odeur de mon sexe, s'enivrant de l'effluve de ma propre excitation mêlée à la sienne.

« Prenez-moi », murmuré-je, le regard froid plongé dans le sien, cherchant à voir l'instant précis où son humanité s'effacera tout à fait.

Il se redresse, saisit sa verge à pleine main. Elle est énorme, congestionnée, le gland violacé et déjà ourlé d'une goutte de cyprine translucide. Sans un mot, il me saisit par les hanches et s'enfonce en moi d'un coup de rein brutal. Le choc me coupe le souffle. Je sens ma muqueuse se déchirer presque sous l'assaut de ce membre trop vaste, trop dur, qui vient heurter le fond de mon utérus avec une précision chirurgicale. La douleur et le plaisir se confondent dans un éclair blanc derrière mes paupières.

Le rythme qu'il impose est sauvage, dépourvu de toute grâce. C'est un pilonnage

mécanique, un va-et-vient de bête qui cherche à s'oublier dans la profondeur de mes entrailles. À chaque va-et-vient, j'entends le bruit de succion de son sexe qui ressort, entièrement couvert de mes fluides, avant de s'engouffrer à nouveau dans le tunnel étroit de mon vagin. Je sens les parois de mon sexe s'agripper à lui, se contracter désespérément autour de cette intrusion de chair brûlante.

Il me retourne sans ménagement, m'écrasant la poitrine contre le bois froid de la table. Je sens le vernis contre mes tétons durcis tandis qu'il s'agrippe à mes hanches pour me pénétrer par l'arrière. L'angle est différent, plus profond, plus dévastateur. Son gland vient frapper mon col avec une régularité de métronome, créant une onde de choc qui se propage jusqu'à la base de mon crâne. Je sens la chaleur de son ventre contre mes fesses, le frottement de ses poils pubiens contre ma peau fine, et cette odeur de mâle en rut qui sature l'atmosphère.

Je commence à jouir. Ce n'est pas une explosion de joie, mais une libération de tension, un spasme sombre qui me déchire les reins. Mes muscles vaginaux se serrent par vagues successives, broyant son sexe dans un étau de plaisir pur. Je sens sa propre turgescence atteindre son paroxysme. Ses mains s'enfoncent dans mes hanches, ses ongles me marquant la peau. Il pousse un cri rauque, un hurlement de damné, alors que son corps se fige dans une ultime poussée.

Je sens le jet brûlant de son foutre inonder mon fond, une giclée épaisse et saccadée qui semble ne jamais vouloir s'arrêter. Le liquide s'écoule, chaud, contre mes parois, avant de déborder et de couler le long de mes cuisses en traînées laiteuses. Il reste là, tremblant, vidé, son sexe encore logé en moi, perdant lentement de sa superbe alors que son cœur bat la chamade contre mon dos.

Je me dégage avec une lenteur calculée. Je me redresse, réajustant ma robe sans un regard pour l'homme qui s'effondre presque contre la table, le sexe flasque et luisant de notre mélange de fluides. Le vide est toujours là, inchangé, une fosse béante que même cette débauche n'a pu combler. Je sens le liquide séminal glisser le long de mes

jambes, une souillure chaude que je ne prends pas la peine d'essuyer.

Je sors de la pièce sans me retourner, le laissant seul avec sa petite mort et l'odeur de notre dégradation. La fatigue des sens m'enveloppe enfin, une léthargie grise qui éteint les dernières lueurs de ma conscience. La proie était facile, le festin était brutal, mais la faim, elle, reste éternelle.

# Chapitre 14

## La Trinité du Désir

Je ne me retourne pas. Mes talons claquent sur le parquet de chêne massif avec une régularité métronomique, un bruit sec qui doit résonner dans son crâne comme le décompte de sa propre déchéance. Derrière moi, l'homme est resté là, brisé contre la table de conférence en bois verni. Je sens encore, entre mes cuisses, la tiédeur visqueuse de sa semence qui coule lentement, une traînée opalescente qui macule ma peau et s'insinue sous la soie de ma culotte remise à la hâte. Sur la surface polie de la table, des taches de foutre luisent sous les spots halogènes, témoins muets de l'assaut qu'il vient de subir. Son sexe, il y a quelques minutes encore dur et arrogant, n'est plus qu'un lambeau de chair flasque et rougi, pendant misérablement entre ses jambes écartées. Il a le souffle court, le regard vide de celui qui a tout donné et à qui on a tout arraché. Il est le premier. Il est dix heures du matin.

Je franchis le seuil de la suite et tire la porte derrière moi. Le silence du couloir feutré de cet hôtel particulier du VIII<sup>e</sup> arrondissement m'enveloppe. Je marche vers l'ascenseur, savourant la sensation de l'humidité séminale qui refroidit contre mes jambes. C'est ma signature, mon trophée invisible. Dans le miroir de la cabine en acier brossé, mon visage est d'une sérénité absolue. Mes lèvres sont légèrement gonflées, encore imprégnées du goût de sa sueur et de l'âcreté de son jet. Je réajuste le col de ma robe fourreau gris anthracite, lissant le tissu sur mes hanches d'un geste impérial. Je ne suis pas une amante, je suis un architecte ; je déconstruis les structures de pouvoir, une érection après l'autre.

Paris, 2026. La ville vibre d'une tension électrique, un mélange d'opulence technologique et de décadence organique. Ma berline noire m'attend en bas. Le chauffeur ne dit rien, son regard reste fixé sur le bitume luisant de pluie fine. Durant

le trajet vers la tour de verre de La Défense, je ne fais rien pour m'essuyer. J'aime l'idée que le foutre de ce ministre sèche sur ma peau alors que je m'apprête à cueillir ma deuxième proie. C'est une couche supplémentaire de pouvoir, un secret liquide qui me rend invincible.

Le deuxième est un capitaine d'industrie, un homme de soixante ans dont le nom orne les façades de la moitié des gratte-ciel de ce quartier. Il m'attend dans son bureau panoramique, au cinquante-deuxième étage. L'air y est saturé d'un parfum de cuir et de tabac froid, une odeur de domination masculine que je m'apprête à saturer de mes propres effluves.

— Vous êtes en retard, Éléonore, dit-il sans quitter des yeux la skyline embrumée.

Sa voix est grave, habituée à donner des ordres qui déplacent des milliards. Je ne répons pas. Je m'approche de lui, mes pas étouffés par la moquette épaisse. Je m'arrête à quelques centimètres de son dos, assez près pour qu'il sente la chaleur qui émane de mon corps encore vibrant de la joute précédente. Je vois ses épaules se raidir sous sa veste en cachemire. L'asymétrie est délicieuse : il possède la moitié de la ville, mais il est incapable de contrôler le tremblement imperceptible de ses mains alors que je pose mes doigts sur sa nuque.

D'un geste lent, je contourne son bureau et m'assois sur le bord de l'acajou massif. J'écarte délibérément les jambes, laissant la fente de ma robe révéler la peau nue de mes cuisses. L'odeur de mon sexe, mêlée à la semence du premier homme, monte jusqu'à lui. Ses narines se dilatent. Il sait. Il comprend que je viens d'un autre lit, d'une autre bouche, et cette certitude le réduit instantanément à l'état de prédateur affamé.

— À genoux, murmuré-je.

Ce n'est pas une suggestion. C'est un décret. L'homme dont le portrait a fait la une du

Financial Times ce matin s'exécute avec une docilité qui me fait vibrer le clitoris. Il tombe à genoux entre mes jambes écartées. Ses mains, larges et calleuses, agrippent mes cuisses, ses doigts s'enfonçant dans ma chair. Je remonte ma robe jusqu'à ma taille, dévoilant ma vulve béante, encore luisante et bordée de petites perles de foutre séchant que sa langue s'empresse de recueillir avec une avidité porcine.

Je lui saisis les cheveux, lui renversant la tête en arrière pour qu'il voie mon regard de marbre.

— Regarde-moi bien, ordonné-je. Tu ne vas pas seulement me lécher. Tu vas me servir de réceptacle. Je veux sentir chaque millimètre de ta langue dans les recoins les plus profonds de mon antre.

Il plonge son visage entre mes lèvres charnues. La sensation est brutale. Sa langue est râpeuse, puissante. Elle s'insinue dans mon méat, cherchant la trace de l'autre, nettoyant l'affront par une soumission plus grande encore. Je sens mes parois vaginales se contracter violemment autour de ses doigts qu'il enfonce brutalement en moi. Un, deux, puis trois doigts qui fouillent mon humidité brûlante, s'écartant pour élargir l'orifice dans un bruit de succion humide et organique. Je ne crie pas. Je respire fort, mes ongles s'ancrant dans ses épaules.

— Plus vite, haleté-je, la voix étranglée. Laboure-moi. Je veux que tu sentes l'odeur de celui qui est passé avant toi pendant que je jouis sur ton visage.

Il redouble d'effort, son nez s'écrasant contre mon clitoris gonflé, ses doigts martelant mon col de l'utérus. La tension monte, insoutenable. Mon corps se cambre, mes muscles se tendent comme des câbles d'acier. L'orgasme me frappe avec la violence d'un impact de plein fouet. Je libère un flot de sécrétions claires qui inonde ses joues et sa bouche, un jet continu qui se mélange aux restes de la semence du premier. Il boit tout, s'étouffant presque sous l'afflux de mes fluides, ses yeux révoltés de plaisir et de honte.

Je le repousse du pied alors que je suis encore secouée par les spasmes de la jouissance. Il s'effondre sur la moquette, la barbe souillée, le regard terrassé. Je me lève, rajuste ma robe d'un geste sec.

— Le dossier sur le complexe de l'Île Seguin, dis-je d'une voix parfaitement calme, comme si nous n'avions discuté que de plans de masse. Envoyez-le-moi ce soir.

Je quitte le bureau sans un regard pour l'épave qu'il est devenu. Deux. Il en reste un. Le plus difficile. Le plus dangereux. Celui qui m'attend sur le tarmac de l'héliport de Paris-Issy, sous les pales tournoyantes d'un engin prêt à m'emporter vers les sommets du vertige. Mes jambes tremblent légèrement, mais mon appétit est intact. La journée ne fait que commencer.

L'air est saturé de l'odeur âcre du kérosène et du sifflement strident des turbines qui montent en régime. Le vent soulevé par les pales de l'Airbus H160 plaque ma robe de soie contre mes hanches, révélant sans pudeur la cambrure de mon bassin et l'absence de sous-vêtements. Je sens encore, entre mes cuisses, la tiédeur visqueuse du deuxième homme, une trace de son passage qui coule lentement le long de ma peau. Je ne l'essuie pas. C'est mon trophée, ma signature.

Il est debout près de la carlingue anthracite, les mains enfoncées dans les poches d'un pardessus en cachemire noir. Marc-Antoine. L'homme qui ne négocie jamais, celui dont l'empire s'étend sur trois continents et dont la cruauté n'a d'égale que son insatiable appétit pour la domination. Son regard balaie ma silhouette, s'arrêtant un instant sur le froissement de mon tissu au niveau de mon sexe, là où l'humidité commence à imbiber la soie. Il sait. Il sent l'odeur du sexe et de la défaite des autres sur moi. Un sourire prédateur étire ses lèvres fines.

— Vous êtes en retard, lance-t-il d'une voix basse qui transperce le vacarme des moteurs.

Il ne bouge pas. Il attend que je parcoure les dix mètres qui nous séparent, que je

vienne ramper dans son périmètre de chasse. Je marche avec une lenteur calculée, chaque pas faisant jouer mes muscles fessiers. Je m'arrête à quelques centimètres de lui. L'asymétrie de pouvoir est immédiate : il me dépasse d'une tête, son corps est un mur de muscles et d'autorité. Il saisit mon menton entre son pouce et son index, serrant les os de ma mâchoire jusqu'à la douleur.

— Vous sentez le foutre et le bureau de tabac, murmure-t-il en penchant son visage vers mon cou. C'est pathétique. Montez.

Il me pousse sans ménagement vers l'intérieur de la cabine luxueuse. Le cuir des sièges est d'un blanc immaculé, une insulte à la souillure que je porte en moi. Dès que la porte coulissante se verrouille, le silence relatif de l'habitacle pressurisé remplace le fracas extérieur. L'hélicoptère s'arrache du sol dans une vibration sourde qui se répercute directement dans mon clitoris déjà gorgé de sang.

Marc-Antoine s'assoit en face de moi, les jambes largement écartées. Il ne retire pas son manteau. Il déboutonne simplement son pantalon de costume sur mesure, libérant une verge massive qui jaillit, déjà furieuse, sombre et parcourue de veines saillantes. Le gland, d'un pourpre profond, est couronné d'une perle de liquide séminal qui brille sous les plafonniers LED.

— À genoux. Nettoyez-moi cette journée, ordonne-t-il.

Je m'exécute, glissant de mon siège pour m'écraser sur la moquette épaisse. Je saisis son sexe à deux mains. La peau est brûlante, tendue à rompre. J'approche ma bouche, mais il pose sa main sur ma nuque et me force à lever les yeux vers lui.

— Non. Regardez-moi pendant que vous le faites. Je veux voir vos yeux se révolter quand vous réaliserez que les deux précédents n'étaient que des amuse-gueules.

Il me plaque le visage contre son entrejambe. L'odeur de son mâle, musquée et

brutale, m’envahit. J’ouvre grand la bouche, englobant le gland massif. Il est si large que mes mâchoires craquent. Je commence une succion lente, profonde, aspirant le cuir de sa verge contre mon palais. Ses doigts se crispent dans mes cheveux, tirant violemment ma tête en arrière pour m’imposer son rythme. Il commence à baiser ma bouche avec une fureur contenue, des coups de boutoir qui m’enfoncent le sexe jusqu’au fond de la gorge, me faisant étouffer.

— Avalez, chienne.

Je sens le goût métallique de sa sueur et l’amertume de sa propre excitation. À chaque va-et-vient, le bruit de ma salive et du frottement de sa peau contre mes lèvres remplit la cabine. Il ne cherche pas mon plaisir, il cherche son utilité. Il se retire brusquement, me laissant haletante, un filet de bave mélangé à ses fluides coulant sur mon menton.

Il se lève, me saisit par les hanches et me retourne d’un geste sec. Ma robe est relevée au-dessus de mes reins. Je suis penchée sur le siège, les fesses offertes, exposant ma vulve dont les lèvres sont rouges, gonflées, encore luisantes de la semence de l’architecte qui s’en échappe en de longs fils gluants.

— Regardez ce désordre, dit-il en passant un doigt rugueux dans le sillon de mes fesses, récoltant au passage un mélange de ma cyprine et du foutre étranger. Vous êtes une fosse commune.

Il enfonce deux doigts sans prévenir dans mon vagin, fouillant brutalement, ses ongles raclant mes parois intimes pour évacuer les restes de l’autre. Je pousse un cri de douleur qui se transforme immédiatement en un gémissement rauque. La sensation d’être vidée pour être mieux remplie me foudroie. Il retire ses doigts, les porte à sa bouche pour les goûter, puis les essuie sur mes fesses.

Il saisit alors sa propre verge, l’enduit de ma moiteur, et positionne la pointe de son gland à l’entrée de mon anus. La pression est immense. Je sens le cercle de mes chairs

s'étirer, se refuser, puis céder sous la force brute de son assaut. Il pénètre d'un coup sec, déchirant presque mon orifice trop étroit. La douleur est une décharge électrique qui me traverse la colonne vertébrale.

— Vous allez garder mon empreinte bien plus longtemps que celle de ces minables, grogne-t-il dans mon oreille.

Il commence à pilonner mes entrailles avec une régularité de métronome, chaque impact projetant mon corps contre le cuir du siège. Ses mains ensèrent ma taille, ses pouces s'enfonçant dans mes hanches pour me maintenir en place. Je sens chaque millimètre de sa verge me labourer, le frottement sec et dur de sa peau contre ma muqueuse anale qui commence à chauffer, à s'irriter, à s'enflammer.

L'hélicoptère entame un virage serré au-dessus de la Tour Eiffel. La force centrifuge s'ajoute à la violence de ses coups de reins. Je suis suspendue entre le ciel et le fer, clouée par un homme qui me traite comme un réceptacle de sa puissance. Ma propre excitation atteint un point de non-retour ; le mélange de douleur anale et de la vibration constante de l'appareil déclenche en moi une montée de chaleur insoutenable.

Mes lèvres vaginales se contractent dans le vide, expulsant des jets de sécrétions claires qui s'écrasent sur la moquette, alors qu'il continue de me défoncer avec une insensibilité totale à mes supplications muettes. Sa respiration devient un râle animal. Il accélère, ses couilles frappant ma vulve avec un bruit de viande mouillée.

— Encore, Marc-Antoine... plus fort...

Il ne répond pas. Il me saisit les cheveux et me tire la tête en arrière pour que je voie, dans le reflet de la vitre, son corps s'agiter derrière le mien, sa pine s'enfonçant jusqu'à la garde dans mon sphincter qui vire au violacé. On ne voit plus que le mouvement frénétique, la sueur qui perle sur son front et mes yeux qui commencent à

basculer vers l'ombre.

Le cockpit s'illumine des lumières de la ville, mais je ne vois que le noir. Je sens mon rectum se contracter autour de lui, essayant de broyer son sexe dans une étreinte désespérée. Il grogne, une insulte grasse, et enfonce ses doigts dans ma gorge pour étouffer mon prochain cri, alors que son rythme devient erratique, signe que la fin approche. Mais il ne lâche rien. Il veut que je souffre. Il veut que j'explose sous lui avant de m'offrir sa propre décharge. Chaque centimètre de mon être est tendu vers la rupture.

Le pouce de Marc-Antoine écrase ma trachée avec une précision chirurgicale, m'obligeant à avaler ma propre salive tandis que ses quatre autres doigts s'enfoncent dans ma bouche, malmenant ma langue. Je m'étouffe à moitié, le visage pressé contre la vitre glacée qui surplombe le vide de la Défense, mais la douleur n'est qu'un catalyseur. Dans mon dos, le carnage continue. Son sexe, dur comme du marbre et brûlant comme du fer en fusion, laboure mon rectum avec une régularité de métronome. Je sens chaque pli de ma chair anale s'étirer jusqu'à la déchirure, chaque va-et-vient forçant un peu plus le passage, polissant les parois de mon intestin avec une brutalité qui ne laisse aucune place à la tendresse.

Sa main libre quitte mes cheveux pour venir broyer ma fesse gauche, les ongles s'enfonçant profondément dans la peau, y laissant des croissants rouges sang. Il n'y a plus de rythme, seulement une rage cinétique. Le bruit de la peau qui claque contre la peau s'intensifie, ce son de viande mouillée qui résonne dans l'épure du bureau design, insultant le luxe feutré du mobilier en cuir et du cristal. Je vois mon propre reflet : les yeux révulsés, la bouche béante autour de ses doigts, la bave qui coule le long de mon menton pour venir s'écraser sur le verre froid. Je ne suis plus qu'un réceptacle, une extension de son besoin de domination.

— Regarde-toi, murmure-t-il entre ses dents serrées, sa voix n'étant plus qu'un grognement animal à mon oreille. Regarde comment tu prends tout. Espèce de petite

chienne avide.

Il retire brusquement son sexe, me laissant un instant avec cette sensation de vide insupportable, avant de le renfoncer d'un coup sec, frappant mon col de l'utérus à travers la cloison fine de mon rectum. Le choc me fait cambrer le dos dans un spasme violent. Mes muscles périnéaux se contractent frénétiquement, essayant de retenir ce membre qui me dévaste. C'est le signal. Le point de bascule.

Mon orgasme me frappe avec la violence d'un accident de voiture. Ce n'est pas une vague, c'est une détonation. Mon sphincter se resserre dans une série de convulsions électriques, broyant son sexe dans un étau de chair enfiévrée. Au même moment, Marc-Antoine pousse un rugissement sourd. Il se fige, les muscles de son dos saillant sous sa chemise de soie fine, et je sens le premier jet de sa semence percuter le fond de mes entrailles. C'est une chaleur liquide, épaisse, presque douloureuse, qui m'inonde. Il continue de décharger, saccade après saccade, m'injectant son mépris et sa puissance dans un flot ininterrompu. La sensation de son gland qui palpite à l'intérieur de mon anus, libérant des vagues de foutre brûlant, m'arrache un dernier cri étouffé contre sa paume.

Il reste ainsi quelques secondes, pesant de tout son poids contre moi, nous soudant l'un à l'autre par la sueur et le sperme. Puis, sans un mot, il se retire. Le bruit de succion lorsque son sexe quitte mon rectum est obscène. Je m'effondre sur la moquette épaisse, mes jambes flageolantes incapables de me porter. Entre mes fesses, le mélange de sa décharge et de mes sucs naturels commence déjà à perler, s'écoulant lentement pour souiller le tapis de prix.

Marc-Antoine réajuste son pantalon avec un calme glaçant. Il remonte sa braguette, ajuste ses manchettes en or, et ne m'accorde pas même un regard. Pour lui, la transaction est terminée. Je ne suis qu'un déchet de luxe abandonné sur le sol de son empire.

Je me redresse avec peine, sentant la lourdeur de son foutre couler le long de mes cuisses, une trace laiteuse et gluante qui marque mon triomphe. C'était le troisième. Le dernier de cette trinité impie. Après le premier dans l'alcôve de ce palace du 1er arrondissement, après le second dans l'ombre d'une église désaffectée, Marc-Antoine vient de clore cette journée record par une profanation totale.

Je récupère ma lingerie de dentelle, la glissant sur ma peau encore brûlante. Le contact du tissu sur mon anus dilaté et endolori m'arrache un frisson de plaisir résiduel. Je ramasse ma robe, lisse mes cheveux devant la vitre qui porte encore la buée de mes derniers soupirs. Paris s'étend à mes pieds, scintillante, indifférente.

Je sors du bureau, marchant avec cette démarche légèrement entravée par la douleur et la plénitude de mes entrailles pleines. Dans l'ascenseur qui me descend vers la rue, je respire l'odeur de mâle et de sexe qui émane de mes doigts, de ma peau, de mon souffle. Trois hommes. Trois territoires conquis. Mon corps est une carte de leurs assauts, un parchemin où le sperme a servi d'encre. La Trinité du Désir est accomplie. Je quitte l'immeuble, le froid de la nuit parisienne cinglant mon visage, mais à l'intérieur, dans ce creux sombre et sacré que Marc-Antoine a fini de labourer, je sens encore la chaleur de sa semence qui coule, me rappelant à chaque pas que je suis possédée, saturée, et délicieusement souillée. La ville m'appartient, car j'ai dévoré tout ce qu'elle avait de plus brutal à m'offrir.

# Chapitre 15

## L'Architecte de l'Extase

Le froid de novembre a mordu ma peau dès que j'ai franchi le lourd battant de verre de l'immeuble. Sur le trottoir désert de cette rue du huitième arrondissement, l'air nocturne est entré en collision avec la chaleur moite que je transportais encore entre mes jambes. Marc-Antoine était resté là-haut, pantelant dans son bureau de chêne, les poignets encore marqués par l'étreinte de mes mains, mais je l'avais déjà effacé de ma géographie mentale. Ce qui comptait, c'était la sensation physique, cette preuve liquide de ma victoire qui glissait maintenant avec une lenteur provocante le long de mon entrejambe. La semence, épaisse et visqueuse, traçait un sillage brûlant contre la nacre de ma peau, s'écoulant de mon sexe saturé pour s'insinuer sous la dentelle noire de mes bas. À chaque pas, le frottement de la soie de ma robe contre mes cuisses humides me rappelait ma condition : une prédatrice parée des trophées de sa dernière chasse.

Ma démarche était légèrement entravée, non par la fatigue, mais par la lourdeur de mon propre désir, jamais tout à fait éteint. Je sentais le liquide remonter par capillarité dans le tissu de ma culotte de soie, créant une zone de moiteur froide qui contrastait violemment avec le feu qui couvait sous mon bassin. Je ne suis pas rentrée chez moi. Ma voiture m'attendait, un bloc d'acier mat et silencieux garé sous les néons blafards.

Vingt minutes plus tard, je me tenais au pied de la carcasse du "Phare". C'était mon œuvre, un gratte-ciel de verre et d'acier qui déchirait le ciel de Paris, encore en chantier, une colonne vertébrale de béton brut s'élevant vers les nuages. Là-haut, au quarantième étage, une lumière brûlait. C'était là que se trouvait l'homme que je cherchais. Julien. Trente-huit ans de discipline inflexible, le maître d'œuvre de ce projet, celui dont la volonté d'acier avait plié chaque ingénieur de cette ville. Il était

mon miroir, mon égal en cruauté esthétique, et le seul homme dont l'autorité m'excitait assez pour que je veuille la broyer sous mon talon.

L'ascenseur de chantier, une cage métallique ouverte sur le vide, a entamé sa montée dans un grincement de câbles. Le vent s'est engouffré sous ma robe, soulevant le tissu léger pour exposer mes jambes au froid sidéral de l'altitude. J'ai posé une main sur le grillage gelé, observant Paris s'étaler comme une plaie lumineuse à mes pieds. La sensation du sperme de Marc-Antoine, désormais plus froid, commençait à sécher, collant mes cuisses l'une à l'autre à chaque fois que je bougeais. Cette salissure était ma signature.

Quand la grille s'est ouverte sur le plateau brut du quarantième étage, l'espace n'était qu'un vaste damier de béton, de câbles pendants et de baies vitrées encore absentes. Julien était là, debout près d'une pile de plans posés sur une table de métal. Il n'avait pas retiré son costume de laine froide gris anthracite, impeccable malgré l'heure. Sa haute silhouette se découpait contre le vide. Il n'a pas bougé quand j'ai approché. Il a simplement tourné la tête, ses yeux sombres, presque noirs, m'évaluant avec une précision chirurgicale.

« Tu es en retard, Éléonore », a-t-il dit d'une voix basse, dénuée de toute émotion mais chargée d'une tension qui a fait vibrer mon bas-ventre.

Je me suis arrêtée à deux mètres de lui. L'odeur de la poussière de béton et de l'ozone se mêlait à son parfum de santal et de cuir. Je savais ce qu'il voyait : mes cheveux lissés un peu trop parfaits, l'éclat de mes yeux, et cette trace imperceptible d'humidité qui assombrissait le bas de ma robe de soie claire.

« J'ai été retenue par une urgence... structurelle », ai-je répondu, ma voix plus rauque que je ne l'aurais voulu.

Il a réduit la distance entre nous. Sa présence était écrasante, une masse d'autorité qui

exigeait la soumission sans un mot. Il s'est arrêté si près que je pouvais sentir la chaleur émanant de son corps. Son regard est descendu lentement, s'attardant sur mon cou, puis sur la naissance de mes seins comprimés par la dentelle, avant de se fixer sur mes jambes. Il a reniflé l'air, un mouvement presque animal, imperceptible.

« Tu sens l'homme », a-t-il lâché, et pour la première fois, une lueur de férocité a traversé ses yeux.

Il n'y avait pas de jalousie dans son ton, seulement le constat d'une infraction qu'il s'apprêtait à corriger. Il a tendu une main gantée de cuir fin et a saisi mon menton, forçant ma tête en arrière. La pression de ses doigts était brutale, marquant ma peau.

« Tu as osé venir ici avec le foutre d'un autre encore frais sur ta peau ? »

Je n'ai pas baissé les yeux. Au contraire, j'ai écarté légèrement les jambes, sentant la substance visqueuse s'étirer entre mes lèvres charnues sous ma culotte.

« Je suis venue pour que tu l'effaces, Julien. Si tu en es capable. »

Son visage s'est durci. Dans un mouvement brusque, il m'a fait pivoter et m'a plaquée contre la table de métal froid. Mes mains ont balayé les plans d'architecte qui ont volé dans le vide de la tour en construction. Il a relevé ma robe d'un geste sec, dévoilant mes fesses nues et mes bas tenus par de fines jarretelles. L'air glacé du chantier a frappé mon intimité trempée, provoquant un spasme involontaire de mon clitoris.

Il a glissé sa main entre mes cuisses, ses doigts gantés de cuir rencontrant immédiatement la zone inondée. Il a frotté la substance blanchâtre qui maculait ma peau, l'étalant avec une lenteur méthodique avant de porter sa main à son visage pour l'observer.

« Marc-Antoine ne sait pas baiser », a-t-il murmuré contre mon oreille, son souffle

chaud me donnant des frissons de la nuque aux talons. « Il t'a remplie comme un vase, sans même se soucier de l'architecture de ton plaisir. »

D'un coup sec, il a déchiré la soie de ma culotte, laissant mon sexe totalement exposé, luisant de la semence de l'autre, palpitant de besoin. Il a déboutonné sa braguette, libérant son sexe déjà raide et congestionné, une verge sombre et massive qui battait contre ma peau. Il ne cherchait pas la tendresse. Il cherchait la reconquête.

« Je vais te purger de lui, Éléonore. Chaque goutte qu'il a laissée va être expulsée par la mienne. »

Il a saisi mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair, et s'est positionné à l'entrée de mon sexe. J'ai senti la pointe de son gland, large et brûlante, forcer le passage, rencontrant la résistance de mes muscles contractés et le lubrifiant naturel mêlé au sperme étranger. Dans un grognement de prédateur, il a poussé, s'enfonçant d'un coup sec jusqu'à la garde, me clouant littéralement à la table de fer. Le cri que j'ai poussé s'est perdu dans le fracas du vent contre l'acier de la tour.

L'impact m'a coupée le souffle, un choc sourd qui a résonné jusque dans ma colonne vertébrale. Ce n'était pas un simple coït, c'était une invasion structurelle. Sa verge, une colonne de chair brûlante et impitoyable, s'était frayée un chemin dans l'étroitesse de mon conduit, refoulant la glaire tiède et le sperme étranger qui s'y trouvaient déjà. Je sentais mon sexe s'étirer jusqu'à la rupture, mes tissus se tendant sous la pression de son diamètre excessif. Il est resté ainsi une seconde, immobile, son poids m'écrasant contre l'acier froid, savourant le spasme de mes muscles qui tentaient désespérément de l'expulser tout en se refermant sur lui.

Puis, il a commencé son œuvre de démolition.

Il s'est retiré lentement, presque entièrement, jusqu'à ce que seule la pointe de son gland coronaire ne reste logée entre mes lèvres boursoufflées. J'ai eu un hoquet, un

appel d'air, mes doigts griffant la surface métallique de la table. Avant que je ne puisse reprendre mon souffle, il a replongé. Un coup de boutoir sec, brutal, qui a fait claquer nos bassins dans un bruit de chair mouillée.

— Tu sens ça ? a-t-il grogné contre mon oreille, sa voix vibrant comme un moteur sous tension. Tu sens comme je laboure ce qu'il a cru posséder ?

Il ne cherchait pas le rythme, il cherchait l'usure. Ses mains, larges et calleuses, ont quitté mes hanches pour venir se glisser sous mes fesses, soulevant mon bassin pour m'offrir plus totalement encore à son assaut. À chaque va-et-vient, le frottement devenait plus intense, plus abrasif. La lubrification, ce mélange de mon propre désir et des restes de l'autre, giclait sur ses cuisses à chaque pilonnage, créant un suction sonore, un bruit de luxure crue qui couvrait le sifflement du vent dans les armatures de la tour.

Je jetais ma tête en arrière, mes cheveux balayant les plans de construction éparpillés. Je voyais les lumières de la ville, à des centaines de mètres en bas, vaciller au rythme de mes secousses. Il me baisait avec une précision d'architecte, frappant mon col avec une régularité terrifiante. La douleur initiale s'était muée en une extase électrique, une surcharge sensorielle où la froideur de l'acier contre mon dos contrastait avec la fournaise qu'il injectait en moi.

— Regarde-moi, Éléonore.

Sa main s'est refermée sur ma mâchoire, m'obligeant à ancrer mes yeux dans les siens. Son regard était d'une clarté de prédateur, sans une once de pitié. Il continuait de m'enfoncer, ses hanches heurtant les miennes avec une force qui me soulevait de la table. Je voyais la veine battre sur sa tempe, la sueur perler sur son front et tomber sur ma poitrine, se mélangeant à la mienne.

— Je veux que tu voies qui est en train de te briser, a-t-il articulé entre ses dents

serrées.

Il a accéléré la cadence. Ce n'étaient plus des poussées, c'était un martèlement frénétique. Sa verge, congestionnée à l'extrême, semblait avoir doublé de volume, forçant les parois de mon vagin à une dilatation insupportable et délicieuse. Je sentais son gland frapper le fond, encore et encore, cherchant à marquer mon utérus de son empreinte, à effacer toute trace de passage antérieur. Mon clitoris, gorgé de sang et dressé, frottait contre son pubis à chaque mouvement, m'envoyant des décharges qui me faisaient cambrer l'échine.

Je n'étais plus qu'un réceptacle, une extension de son besoin de domination. Mes jambes, enroulées autour de sa taille, se serraient convulsivement, mes talons s'enfonçant dans ses reins. Je sentais la friction augmenter, la chaleur devenir une brûlure liquide. Le glissement de sa peau contre la mienne était devenu un combat.

Il a lâché mon visage pour saisir mes poignets, les plaquant au-dessus de ma tête contre le métal. Le contraste de sa force brute et de ma vulnérabilité totale me projetait dans une spirale de jouissance noire. À chaque fois qu'il s'enfonçait, je sentais mon méat urinaire se comprimer, mes parois se contracter en des vagues de plus en plus incontrôlables.

— Tu es tellement étroite, putain... tu n'étais pas comme ça avec lui, n'est-ce pas ? Tu te sers pour moi. Tu te retiens.

Il a libéré une de mes mains pour venir triturer mes seins, écrasant mes mamelons entre ses doigts avec une rudesse qui m'a arraché un cri aigu. Ce geste a déclenché une déferlante. Mon sexe a commencé à se contracter frénétiquement autour de sa verge. Je sentais le flux monter, cette pression insoutenable à la base de mon ventre qui menaçait d'exploser.

Il l'a senti aussi. Sa respiration est devenue un râle erratique. Il a stoppé ses

mouvements amples pour se livrer à des va-et-vient courts, rapides, un forage obsessionnel qui ne laissait aucun répit à mes nerfs à vif. Sa verge glissait dans un océan de fluides, chaque retrait créant un vide qu'il comblait immédiatement par une poussée plus dévastatrice que la précédente.

Le sommet de la tour semblait osciller sous la puissance de notre étreinte. Je ne savais plus si les gémissements que j'entendais étaient les miens ou ceux du métal torturé par les éléments. Tout ce qui existait, c'était ce membre massif qui me labourait de l'intérieur, ce pilonnage incessant qui me réduisait à l'état de matière brute, prête à être remodelée par sa seule volonté.

— Je ne vais pas m'arrêter, Éléonore, a-t-il soufflé, ses lèvres effleurant les miennes sans les embrasser, nous n'en sommes qu'aux fondations.

Il a soudainement changé l'angle de son assaut, me penchant davantage vers le bord de la table, mes fesses suspendues au-dessus du vide, alors qu'il me pénétrait avec une inclinaison nouvelle, trouvant un point de pression qui m'a fait hurler de plaisir. Mes parois se sont agrippées à lui comme des mains affamées, aspirant chaque centimètre de sa chair brûlante alors qu'il redoublait de violence, bien décidé à ne me laisser aucun répit avant la chute finale.

Ses mains se sont refermées sur mes hanches avec une autorité qui a marqué ma chair, ses doigts s'enfonçant dans ma peau comme s'il cherchait à fusionner avec mon ossature. Il m'a basculée encore plus bas, ma colonne vertébrale épousant l'arête vive de la table de dessin, tandis que mes jambes, écartées à leur maximum, encadraient son torse puissant. De cette position, j'avais une vue imprenable sur la mécanique de notre coït : sa verge, d'un pourpre sombre et zébrée de veines saillantes, disparaissait intégralement dans l'antre de ma vulve dont les lèvres, congestionnées et luisantes de ma propre cyprine, semblaient littéralement l'engloutir à chaque assaut.

Le bruit était obsédant, un clapotis sourd et visqueux qui résonnait contre le béton

brut des murs. À chaque fois qu'il se retirait, le gland de son sexe, large et ourlé, tirait sur mes parois internes, créant une succion qui m'arrachait un râle rauque. Puis, il plongeait à nouveau, percutant mon col avec une précision chirurgicale, une violence calculée qui ne laissait aucune place à la tendresse. Il n'y avait ici que de l'ingénierie organique, une volonté de domination par le plaisir pur, une démolition contrôlée de mes dernières barrières.

— Regarde-moi, Éléonore, a-t-il ordonné d'une voix dont le timbre n'avait rien perdu de sa superbe malgré l'effort. Regarde ce que je fais de toi.

J'ai ouvert des yeux embués, mon regard s'accrochant au sien. Il ne cillait pas. Son visage était un masque de concentration brutale, ses mâchoires contractées. Il a saisi mes deux poignets d'une seule main, les plaquant au-dessus de ma tête, m'immobilisant totalement pour mieux savourer mon impuissance. De l'autre main, il est descendu chercher mon clitoris, son pouce écrasant le petit bouton de chair gorgé de sang avec une rudesse qui m'a fait cambrer les reins dans un spasme involontaire.

Le contraste entre la froideur de l'acier environnant et la fournaise qui se déchaînait entre mes cuisses était insoutenable. Il a accéléré la cadence, son bassin martelant mon périnée avec une cadence de métronome. Je sentais le glissement incessant de son prépuce contre mes muqueuses, la friction générant une chaleur telle que j'avais l'impression de fondre de l'intérieur. Ma mouille s'écoulait désormais le long de ses cuisses, un lubrifiant naturel et abondant qui facilitait ses coups de boutoir tout en rendant chaque pénétration plus sonore, plus indécente.

— Tu es si serrée, a-t-il grondé, le souffle court. Ton vagin me broie, Éléonore. Tu en veux encore, n'est-ce pas ? Tu veux que je t'achève ici, au sommet de mon empire ?

Je n'ai pu répondre que par un gémissement étranglé, ma tête basculant en arrière alors qu'une première onde de choc traversait mon bas-ventre. Je sentais mon utérus se contracter spasmodiquement, cherchant à s'agripper à ce membre qui le harcelait

sans relâche. Il a perçu ma défaillance. Loin de ralentir, il a redoublé d'ardeur, ses estocades devenant si profondes que j'avais la sensation qu'il allait me transpercer les entrailles.

Il a soudainement lâché mes poignets pour saisir mes cuisses, les ramenant contre son torse, m'ouvrant ainsi totalement à sa voracité. Son sexe s'est engouffré jusqu'à la garde, son pubis venant s'écraser contre le mien dans un choc sourd. À cet instant, il a cessé ses mouvements de va-et-vient pour effectuer des rotations lentes, circulaires, son gland labourant chaque millimètre carré de ma sensibilité interne. C'était une torture exquise. Je sentais la texture de son méat frotter contre mon point le plus sensible, une caresse interne d'une précision diabolique.

— Maintenant, a-t-il lâché dans un souffle.

Le spasme a été total. Une décharge électrique a parcouru mes nerfs, partant de mon sexe pour irradier jusqu'à la pointe de mes doigts de pieds. J'ai hurlé son nom, un cri qui s'est perdu dans le hurlement du vent contre la structure de la tour. Mes parois vaginales se sont refermées sur lui dans une série de contractions violentes, rythmées par l'afflux massif de mon plaisir qui m'inondait littéralement.

Il a tenu bon, encaissant mes convulsions avec une rigidité de statue, avant de lâcher prise à son tour. J'ai senti son sexe doubler de volume dans mon antre, se durcir encore s'il était possible, avant que la première gerbe de son foutre ne vienne percuter mon col. C'était une sensation de brûlure liquide, un jet puissant et rythmé qui remplissait mon fond utérin. Une deuxième salve a suivi, puis une troisième, le liquide séminal chaud et épais débordant de notre union pour couler en filets blanchâtres sur la table de dessin, souillant les plans bleus de l'édifice.

Nous sommes restés ainsi, soudés l'un à l'autre, le silence ne revenant que très lentement, entrecoupé par nos respirations hachées. Il ne s'est pas retiré tout de suite. Il savourait la fin des pulsations de ma chair autour de lui, ce lent reflux de

l'adrénaline. Lorsqu'il a fini par se dégager, le bruit de succion a été d'une impudeur totale. Une cascade de nos fluides mêlés s'est déversée sur le béton, dessinant une carte éphémère de notre débauche.

Il a rajusté son pantalon avec une dignité glaciale, comme si nous n'avions pas, quelques secondes auparavant, agi comme des bêtes au milieu du chantier. Il a passé une main dans ses cheveux, retrouvant en un instant l'allure de l'homme d'affaires, du créateur. Seule la légère odeur de sexe et de sueur qui flottait dans l'air froid témoignait de la réalité du duel.

— Les fondations sont solides, Éléonore, a-t-il déclaré en me fixant, ses yeux de prédateur n'ayant rien perdu de leur éclat. Le reste de la construction sera... intéressant.

Il m'a tourné le dos, se dirigeant vers l'ascenseur de chantier, me laissant là, tremblante et vidée, le ventre encore lourd de sa semence qui coulait lentement à l'intérieur de mes cuisses, marquant ma peau de son sceau indélébile. L'Architecte venait de poser la première pierre d'un édifice dont je savais désormais que je ne sortirais pas indemne.

# Chapitre 16

## Souveraine de Paris

Le vent s'engouffre entre les armatures d'acier galvanisé avec une violence que rien ne tempère à cette altitude. À soixante étages au-dessus du bitume parisien, l'air est une lame glacée qui vient cisailer ma peau chauffée à blanc, mais je ne frissonne pas de froid. Je suis debout, les jambes encore largement écartées, le dos calé contre le rebord tranchant d'une table de dessin en métal. Devant moi, l'immensité de la capitale en 2026 s'étale comme une bête agonisante sous les néons de l'aube, mais mon regard est fixé sur le dos de cet homme.

Il s'éloigne. Le bruit de ses semelles en cuir sur le béton brut résonne de manière saccadée, un rythme métronomique qui tente de restaurer l'illusion d'une autorité qu'il a abandonnée ici, entre deux sacs de ciment et des plans de structures. Il a déjà rajusté la bride de son pantalon en flanelle grise, a replacé sa chemise en soie d'un geste sec, et ses mains, qui il y a quelques minutes encore s'agrippaient convulsivement à mes hanches pour s'enfoncer plus profondément en moi, lissent maintenant ses cheveux sombres avec une précision maniaque. Il marche vers l'ascenseur de chantier, ce squelette métallique qui grince sous les assauts de la bise. Il ne se retourne pas. C'est sa seule défense : feindre que cet échange n'était qu'une parenthèse technique, un accident de parcours dans sa trajectoire de décideur.

Moi, je reste immobile. Ma robe est relevée jusqu'à la taille, un amas de tissu coûteux et inutile qui moule encore le haut de mon buste. Je sens la morsure de l'air sur ma vulve gonflée, irritée par la brutalité de ses assauts. Entre mes cuisses, la pesanteur fait son œuvre. Un filet de foutre épais, mêlé à ma propre humidité, glisse lentement le long de ma peau, traçant un sillon de chaleur visqueuse sur le grain de mon épiderme. La sensation est d'une précision chirurgicale. Je sens le liquide s'écouler de mon col,

déborder de mes lèvres vaginales encore entrouvertes par l'effort, et descendre centimètre par centimètre vers l'intérieur de mon genou. C'est la signature de ma victoire. Sa semence, arrachée dans un râle qu'il a tenté d'étouffer contre mon épaule, est le trophée que je porte sur moi, comme une onction de pouvoir.

Je baisse les yeux sur la table de dessin sur laquelle je suis encore à moitié affalée. Les plans bleus de l'édifice, ces tracés rigoureux censés représenter l'avenir architectural de la ville, sont souillés. De larges traînées blanchâtres et translucides maculent les lignes de coupe et les calculs de charge. Mon corps a servi de presse, écrasant le papier contre le métal tandis qu'il me labourait sans aucune retenue. Il y a de la saleté partout : de la poussière de chantier collée à la sueur de nos corps, des traces de doigts sur mes hanches qui deviendront bientôt des bleus violacés, et cette odeur, entêtante, de sexe brut, de musc et de béton froid.

L'asymétrie de la scène m'apporte une satisfaction presque insoutenable. Lui, l'homme de statut, le bâtisseur, retourne à sa vie de chiffres et d'influence, sanglé dans un costume à trois mille euros, tandis que je reste ici, exposée, le sexe à l'air, dégoulinante de son mépris transformé en désir primaire. Il croit avoir pris ce qu'il voulait. Il ignore que chaque centimètre de sa chair qu'il a jeté en moi était une reddition. Dans le silence du chantier, le cliquetis de l'ascenseur qui arrive à notre niveau semble annoncer le glas de sa superbe.

Je sens encore la pulsation de mon sphincter, les contractions résiduelles de mon utérus qui rejette ce qu'il a déversé avec une telle urgence. La douleur sourde dans mes reins est un rappel délicieux de la force qu'il a dû employer pour tenter, vainement, de me briser. Je passe une main sur mon ventre, mes doigts rencontrant la viscosité de son sperme qui commence à refroidir au contact du vent. Je ne me nettoie pas. J'apprécie la sensation de cette matière organique qui se fige sur ma peau de prédatrice.

L'ascenseur s'arrête dans un fracas de chaînes et de métal. Il s'arrête devant la grille, la

main sur le levier, hésitant une fraction de seconde. Je sais ce qu'il ressent : le besoin animal de vérifier s'il a laissé une trace, si je suis dévastée par son passage. Je redresse le menton, mes mains s'appuyant sur le rebord de la table, exposant davantage ma nudité souillée au froid et à son regard s'il osait le croiser. Je suis la souveraine de ce chaos. J'ai transformé son temple de verre et d'acier en un lupanar de fortune où ses privilèges n'ont servi qu'à nourrir mon insatiabilité.

Le vent redouble de violence, faisant claquer les bâches de protection plus bas. Paris s'éveille, mais pour nous deux, le temps est suspendu à cette viscosité qui me lie encore à lui. Je vois ses épaules se raidir. Il entre dans la cage métallique. Le bruit du moteur s'enclenche, une vibration lourde qui remonte dans mes talons. Il disparaît vers le sol, vers la ville, vers sa réalité policée.

Je reste seule sur mon piédestal de béton. Je sens une goutte de son foutre atteindre ma cheville. Je ferme les yeux, savourant l'instant où la chaleur de mon corps lutte contre la morsure de l'air. La chasse a été fructueuse. Ce n'est pas lui qui m'a possédée sur ces plans de construction ; c'est moi qui ai utilisé son besoin de domination pour l'évider de sa substance, le laissant pantelant et vide, obligé de fuir devant l'évidence de sa propre dépendance à mon plaisir. Je suis Éléonore, et ce matin, Paris m'appartient à travers le souvenir de ce liquide qui sèche sur mes jambes.

Je détache mes yeux de l'horizon pour observer la traînée opaline qui strie ma peau, un contraste presque indécent contre la nacre de ma cuisse. La fraîcheur de l'aube fige la semence en une pellicule collante, un sceau de propriété que j'arbore avec une insolence tranquille. Je ne suis pas pressée de m'essuyer. Je veux que cet homme, en redescendant vers son monde de chiffres et de faux-semblants, emporte avec lui l'image de ma silhouette nue dominant la capitale, souillée par son propre excès.

Un craquement de graviers me fait pivoter. À dix mètres de là, près du tas de poutrelles métalliques, une ombre s'est immobilisée. C'est Lucas, le jeune gardien de nuit que j'ai moi-même recruté pour sa discrétion et sa silhouette d'athlète sous son

uniforme trop rigide. Il aurait dû rester dans sa loge, à surveiller les moniteurs de contrôle. Mais l'attraction du vide, ou peut-être le timbre de mes cris de tout à l'heure, l'a attiré jusqu'ici.

Je reste immobile, les bras ballants, offrant ma nudité au vent et à son regard dévorant. Il est pétrifié, le talkie-walkie serré dans une main gantée, les yeux fixés sur l'endroit précis où le liquide s'est accumulé au creux de mon genou.

— Approche, Lucas.

Ma voix est basse, rauque, portée par l'humidité de l'air. C'est un ordre qui ne souffre aucune hésitation. Il avance, ses bottes de chantier lourdement cadencées sur le béton brut. À mesure qu'il réduit la distance, je vois la pomme d'Adam de son cou nerveux s'agiter violemment. Il s'arrête à deux pas. L'odeur de la sueur froide et du cuir se mêle à celle, plus âcre et saline, qui émane de mon sexe encore béant.

— Vous... vous devriez rentrer, Madame, balbutie-t-il sans parvenir à détacher ses yeux de mes lèvres génitales, gonflées et rougies par les assauts précédents.

Je ris doucement, un son qui se perd dans les structures d'acier. Je fais un pas vers lui, brisant la distance de sécurité. Je sens la chaleur qui se dégage de son corps, une fournaise contenue sous son blouson de nylon noir. Je pose une main sur son torse, sentant le rythme désordonné de son cœur.

— Regarde-moi bien, Lucas. Est-ce que j'ai l'air d'une femme qui a froid ?

Je saisis sa main gantée et je la guide vers ma cuisse. Je force ses doigts à s'écraser contre la tache de foutre, à l'étaler sur ma peau. Il frémit de tout son long. Je vois sa braguette se tendre, une érection brutale, sans nuances, qui déforme le tissu épais de son pantalon de service. Je déboutonne lentement son blouson, révélant le t-shirt en coton qui moule ses pectoraux.

— À genoux, ordonné-je.

Il s'exécute avec une précipitation qui trahit son impatience. Le béton écorche ses genoux, mais il s'en moque. Il est à ma hauteur, son visage à quelques centimètres de mon ventre. L'odeur de l'acte, ce mélange de fluides humains et de métal froid, l'enivre. Je plonge mes doigts dans ses cheveux courts, tirant sa tête en arrière pour qu'il soit forcé de contempler le désastre érotique de mon corps.

— Nettoie ça, Lucas. Je ne veux pas que cette trace sèche sur moi.

Ses mains tremblent lorsqu'il saisit mes hanches. Il hésite une seconde, ses pupilles dilatées cherchant mon regard pour y déceler une trace de pitié qu'il ne trouvera pas. Puis, il darde sa langue. Il commence par ma cheville, remontant avec une lenteur méthodique le long du sillage laissé par l'autre. Sa salive chaude dissout le sperme froid. C'est une sensation électrique, un rappel de ma puissance sur ces hommes qui croient me posséder alors qu'ils ne font que me servir.

Lorsqu'il atteint le haut de ma cuisse, ses lèvres frôlent l'entrée de mon vagin. Je sens son souffle erratique sur mon clitoris, qui pulse de nouveau, insatiable. Mon sexe est encore trempé, les parois de mon vagin secrétant une mouille abondante qui vient se mélanger aux restes de la semence de son prédécesseur. Lucas grogne, un son animal, étouffé contre ma chair. Il plonge sa langue plus profondément, cherchant à atteindre le cœur de mon intimité.

— Plus fort, murmuré-je en lui griffant le cuir chevelu. Je veux sentir tes dents.

Il obéit, saisissant mes fesses à pleines mains, enfonçant ses doigts dans la chair ferme de mon fessier pour m'ouvrir davantage. Sa langue travaille avec une frénésie désespérée, lapant le jus qui coule de mon méat, aspirant le mélange de foutre et de cyprine qui lubrifie ses lèvres. Je sens la dureté de son sexe contre ma cuisse, une

barre d'acier qui ne demande qu'à rompre son carcan de tissu.

Je baisse la main et, d'un geste sec, je descends la fermeture éclair de son pantalon. Sa queue jaillit, violacée, parcourue de veines saillantes, le gland déjà perlé d'une goutte de pré-éjaculat limpide. Elle est magnifique de brutalité simple, un outil de plaisir que je compte utiliser pour effacer les dernières traces de l'homme qui vient de partir.

— Tu es si dur, Lucas... C'est tout ce que tu as à m'offrir ? Juste cette envie de m'éventrer ?

Je saisis son membre, la peau est brûlante, presque douloureuse de tension. Je le guide vers ma bouche, sans cesser de sentir sa langue s'escrimer entre mes jambes. Je veux le goût de son désir brut, sans le raffinement de la séduction. Je veux la mécanique pure du besoin. Je m'abaisse légèrement, saisissant le gland entre mes lèvres, sentant l'odeur musquée de son sexe propre, encore vierge de la souillure du matin.

Le vent siffle autour de nous, nous isolant sur ce sommet du monde. Paris peut bien s'éveiller, les voitures peuvent bien commencer à saturer le périphérique, nous sommes hors du temps. Je sens le corps de Lucas se cambrer, ses doigts s'enfoncer plus profondément dans mon con, cherchant le point de rupture. Je joue avec sa verge, l'aspirant avec une voracité qui le fait gémir.

Je me redresse brusquement, le laissant haletant, le sexe pointé vers le ciel gris. Je me retourne et m'appuie contre la rambarde de sécurité, lui offrant ma croupe, mes jambes écartées au maximum, révélant mon sexe béant et luisant, invitant à l'invasion.

— Prends-moi ici, Lucas. Et fais-moi oublier que j'ai une âme.

Il ne se fait pas prier. Je sens le contact de son gland contre mon entrée, une pression

énorme qui cherche le passage. Il n'y a pas de préliminaires, juste la force brute de son bassin qui s'écrase contre mes fesses. Il pénètre d'un coup sec, déchirant le silence de l'aube par le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent. Je pousse un cri qui se répercute contre les façades de verre des immeubles voisins. Le béton sous mes mains est froid, mais le feu qui me traverse le bassin est d'une intensité insoutenable.

Chaque coup de boutoir me propulse un peu plus vers le bord du vide. Il me tient par la taille, ses phalanges blanchies par l'effort, et il me laboure avec une régularité de métronome, cherchant à marquer mon utérus de sa propre empreinte. Je sens sa queue se gorger de sang à chaque va-et-vient, frottant contre mes parois irritées, créant une chaleur de fusion.

— Regarde la ville, Lucas ! crié-je entre deux râles. Regarde ce qu'on leur fait !

Il ne regarde rien d'autre que l'endroit où nos corps se rejoignent, là où sa peau sombre disparaît dans ma blancheur, dans ce mouvement de piston qui semble ne jamais devoir s'arrêter. Ses mains remontent vers mes seins, les écrasant avec une force qui me laisse des marques violacées. Il est l'animal, je suis le piédestal, et ensemble nous profanons le ciel de Paris.

Lucas grogne, un son d'outre-tombe qui vibre jusque dans ma colonne vertébrale. Il retire sa queue presque entièrement, ne laissant que le gland frotter contre les plis gonflés de ma vulve, avant de s'enfoncer à nouveau d'un coup sec, total, cherchant à briser ma résistance. Je sens l'anneau de mes muscles se distendre à la limite de la rupture, embrasé par le frottement répété de sa peau contre la mienne. L'humidité qui s'écoule de moi, un mélange visqueux de cyprine et de la sueur qui perle de son torse, lubrifie l'assaut, rendant chaque va-et-vient plus sonore, plus obscène. Le bruit de la chair qui claque contre la chair, ce rythme de métronome sauvage, couvre le murmure lointain de la circulation parisienne qui s'éveille.

Je cambre les reins, offrant mon fessier à sa brutalité. Je veux qu'il me déchire, qu'il

s'approprié chaque millimètre de mon intimité. Sa main quitte mon sein pour venir s'abattre violemment sur ma fesse droite, laissant une empreinte rouge vif qui cuit sous la fraîcheur de l'aube. La douleur est un catalyseur, une étincelle qui transforme ma jouissance en un incendie incontrôlable. Je tourne la tête pour le voir, ses traits sont déformés par un rictus de concentration pure, ses yeux fixés sur le point de jonction où son sexe sombre, congestionné, disparaît et réapparaît, luisant de mes fluides.

— Plus fort, Lucas. Ne t'arrête pas, ordonné-je d'une voix étranglée par l'effort.

Il obéit sans un mot, ses doigts s'ancrant dans mes hanches comme des griffes d'acier. Il accélère, ses coups deviennent des impacts sourds qui me soulèvent de terre. Je sens sa verge, dure comme de la pierre, cogner contre le col de mon utérus à chaque poussée, une sensation électrique qui irradie jusqu'à la pointe de mes seins. Mon propre sexe se contracte, mes parois vaginales enserrant son membre dans une étreinte spasmodique, tentant de lui arracher sa semence. La tension monte, insoutenable, un nœud de nerfs qui se resserre dans le bas de mon ventre.

Le ciel de Paris vire au rose chirurgical, éclairant la scène de cette lumière crue qui ne pardonne rien. Je vois le reflet de notre accouplement dans la baie vitrée du penthouse : une bête à deux dos, suante et magnifique, défiant la cité qui s'étend à nos pieds. Je suis l'architecte de ce chaos, et Lucas n'est que l'instrument de ma consécration. Son souffle devient un râle saccadé, je sens les muscles de ses cuisses tressaillir, annonçant l'imminence de l'explosion. Sa queue semble doubler de volume à l'intérieur de moi, brûlante, pulsante.

— Je vais... je vais tout lâcher en toi, Éléonore, parvient-il à articuler entre deux saccades.

Je ne réponds pas. J'aspire sa violence. Je le provoque d'un dernier coup de rein, serrant mon périnée de toutes mes forces. C'est l'instant de bascule. Mon orgasme

explose en premier, une déferlante qui me vide de toute pensée, une convulsion qui me fige, les doigts crispés sur le béton froid. Quelques secondes plus tard, il s'enfonce une dernière fois, jusqu'à la garde, et je sens le premier jet de son foutre brûlant percuter le fond de mon vagin. Un jet, deux jets, une inondation épaisse et pressurisée qui me remplit, débordant de notre union pour couler le long de mes cuisses. Il reste là, cloué en moi, le corps secoué par des soubresauts, tandis qu'il vide son réservoir dans un dernier gémississement de défaite.

Le silence retombe brutalement, seulement troublé par nos respirations lourdes. Lucas se retire lentement, avec un bruit de succion humide. Je sens le liquide chaud glisser entre mes jambes, une trace de notre débauche qui s'évapore déjà au contact de l'air matinal. Il recule d'un pas, chancelant, vidé, son sexe encore semi-rigide et maculé de mon sang et de sa propre semence. Il me regarde, cherchant dans mes yeux une trace de soumission, un signe qu'il a réussi à me dompter.

Je me redresse avec une lenteur calculée. Je ne me couvre pas. Je laisse le vent de Paris sécher les fluides qui collent à ma peau. Je m'approche du garde-corps, les muscles de mes jambes encore tremblants, et je contemple la ville. La Tour Eiffel émerge de la brume, les toits de zinc brillent comme des écailles d'argent. Je sens le vide m'appeler, non pas pour m'y jeter, mais pour m'inviter à le dominer.

Lucas s'approche, tente de poser une main sur mon épaule, un geste de possession, de tendresse post-coïtale. Je me dégage d'un mouvement imperceptible. Le pouvoir ne se partage pas, il se vit dans l'isolement. Il a eu mon corps, il a versé son lait en moi, mais il n'a rien saisi de mon essence. Je reste cette créature de verre et de fer, indomptable, dont la soif ne sera jamais étanchée par un simple acte de chair.

— Tu devrais partir, Lucas, dis-je sans me retourner, ma voix retrouvant son timbre de velours glacé. La journée commence.

Je l'entends ramasser ses vêtements, le froissement du tissu sur la terrasse, puis le

bruit sourd de la porte-fenêtre qui se referme. Je suis seule. Souveraine absolue de cet instant de transition entre la nuit et le jour. Mon corps est marqué, mon utérus est lourd de son passage, mais mon esprit est limpide. Je suis Éléonore, et Paris est mon terrain de chasse. La ville s'éveille, ignorant que sur ce toit, une femme vient de sceller sa victoire par le sang et le foutre. Je souris face à l'horizon. La traque ne fait que commencer.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Paris Insaturable"*

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)